

Prosper EVE

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

vue par les poilus réunionnais

© Éditions CNH, 1992.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute reproduction, intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN: 2-909471-01-2

Abréviations utilisées

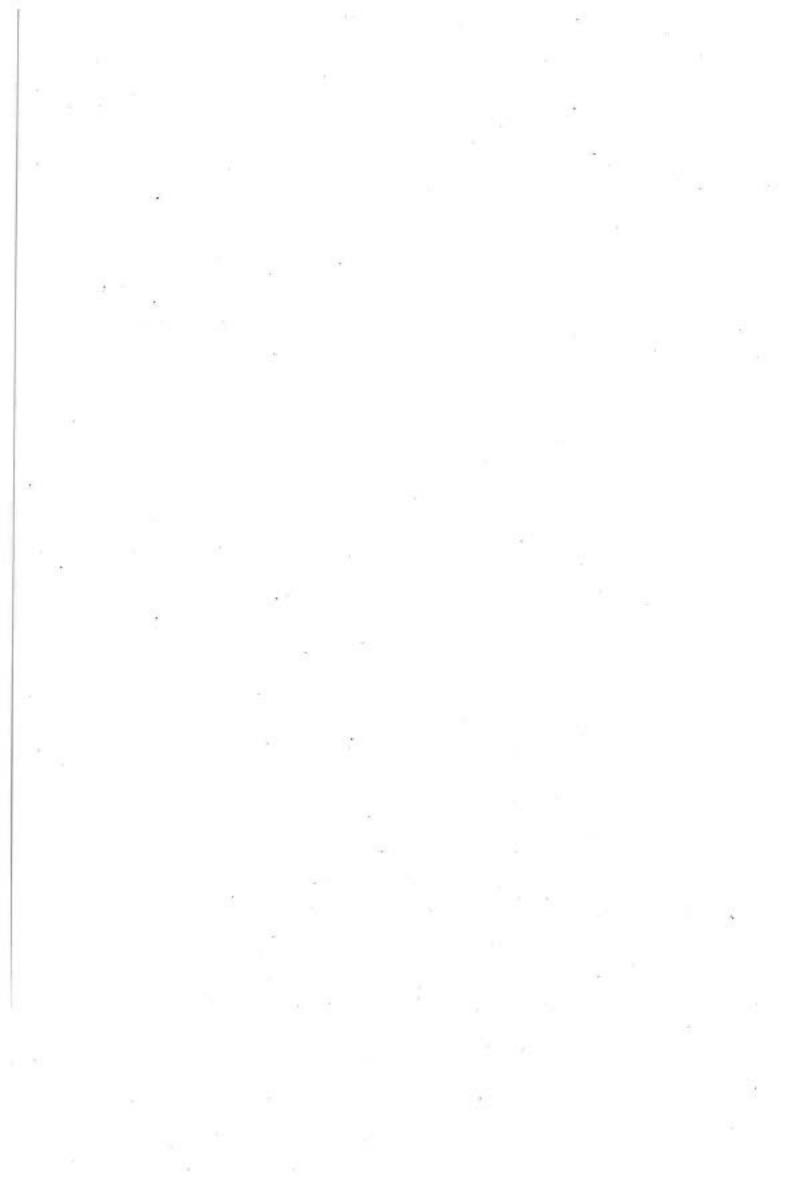
ANSOM: Archives Nationales Section Outre-Mer

ADR : Archives Départementales de La Réunion

AEVR : Archives de l'Évêché de Saint-Denis (La Réunion)

BAR : Bulletin de l'Académie de La Réunion

RHMC: Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine



AVANT-PROPOS

Les réflexions pédagogiques menées depuis l'année 1989 dans le prolongement du Colloque Bourdieu-Gros, ont entraîné dans le respect de la loi d'Orientation, et à l'image du Conseil National des Programmes, la création du Conseil Académique des Programmes de La Réunion. Il a été officiel-lement installé par Monsieur Lionel Jospin, Ministre d'État, Ministre de l'Éducation Nationale lors de sa visite en juin 1990.

La création de ce Conseil avait notamment pour objectif de mener une réflexion approfondie sur l'adaptation éventuelle des programmes d'enseignement aux réalités locales et régionales.

Ce n'est pas moins d'une centaine de personnes, qui, au sein de commissions spécialisées, réfléchissent et travaillent dans cette optique.

À la rentrée de 1991 les premiers fruits de cette réflexion ont conduit à l'élaboration de circulaires, méthodologiques notamment, qui permettent aux enseignants de plusieurs spécialités, dont l'histoire, d'insérer concrètement, tout en respectant les programmes nationaux, des éléments donnant à leurs élèves une meilleure connaissance de la réalité réunionnaise ou régionale.

Encore fallait-il aider les enseignants dans cette tâche en leur fournissant des documents pédagogiques originaux. L'année 1992 doit permettre la mise à disposition de tels documents pour le plus grand profit des usagers du système éducatif de La Réunion mais encore de ses partenaires.

Dans ce contexte, le fascicule qui paraît aujourd'hui dans la collection "Les cahiers de notre histoire", grâce au sou-

tien financier du Conseil Général, est exemplaire de cette démarche. L'objectif de M. Prosper EVE est de faciliter la tâche des enseignants, en leur permettant de disposer de documents — pour la plupart inédits — concernant la période août 1914 — août 1918. Il paraît cependant évident que ce pan de l'Histoire de la France va toucher un public plus large, comme le souhaite l'auteur, et que tous ceux qui sont avides d'appréhender leur passé, et notamment le passé spécifique de La Réunion, vont trouver ici, matière à réflexion.

Les lettres des poilus réunionnais, que Prosper EVE nous donne à lire, bien que censurées par l'autorité militaire, par delà le temps écoulé, nous restituent ce que ces jeunes hommes de l'élite de la société coloniale de La Réunion ont vécu et pensé des événements auxquels ils ont participé. Au détour de ces lettres, l'amour du pays se révèle, par petites touches, par des allusions faites ici ou là au rhum letchi ou au jamrosat. L'ensemble reflète cependant l'attachement à la Patrie, celle de la France, agressée et qu'il faut défendre car elle incarne des valeurs d'égalité et de fraternité. La découverte de l'horreur quotidienne des tranchées et du feu, occupe, sans surprise, une part importante des relations qui nous sont proposées. Lettres du quotidien, terribles et poignantes, récits des blessures et des convalescences mais aussi des éxécutions de ceux qui ont failli un instant. Lettres qui parlent cependant au travers de l'héroïsme quotidien, d'une volonté de vivre encore, de retrouver familles et lieux chers, de l'espoir qui soutient, malgré les événements dramatiques que vit le monde, chaque homme de vivre en paix.

Puisse ce très remarquable dossier être le premier d'une longue liste qui permettra à nos élèves de mieux connaître leur île et leur région. C'est en tout cas le vœu que je formule en signant cet avant-propos.

Le Recteur, A. VARINARD

INTRODUCTION

Une étude sur "la Grande Guerre" Pourquoi ? Pour qui ?

D'abord, qui peut s'enorgueillir de tout connaître sur cette guerre ? Certes, le sujet ayant éveillé de bonne heure une curiosité très vive, la trame générale a déjà été excellemment exposée. Mais, toutes les parutions récentes sur tel ou tel de ses aspects particuliers, sont là pour nous attester que beaucoup de pièces manquent encore pour reconstituer l'ensemble du puzzle1. Dans le cas précis de La Réunion, que savons-nous sur l'accueil réservé aux soldats partis de cette colonie pour participer - du moins le pensaient-ils - à la défense de la France ? Que savons-nous de leur adaptation à leur nouvelle vie, sur leurs relations avec les soldats français et ceux des autres espaces colonisés, sur leur état d'esprit pendant les combats et pendant les temps de repos, sur leurs conceptions de la guerre, sur leurs idées de la mort ? Que savons-nous des sentiments qui ont animé tous ceux qui n'ont pas pris part directement aux combats et notamment les couches les plus défavorisées vivant dans cette île, si éloignée de l'Europe ? Que savons-nous de leurs réactions au fur et à mesure que les nouvelles dramatiques sont apportées officiellement par les gendarmes, sur leurs douleurs, sur leur vécu, sur leurs réactions face aux grands bouleversements du monde en 1917 ? Que

Pour de plus amples précisions, nous vous renvoyons à notre orientation bibliographique.

savons-nous sur les profiteurs de guerre ? Disons-le honnêtement et humblement, nous savons bien peu de choses. André Scherer, se référant à la motion du Conseil Général au ministre des Colonies du 22 août 1914 et aux commentaires des journalistes, soutient que l'annonce de la déclaration de guerre provoque un grand élan patriotique pro-français dans la colonie. Mais, l'enthousiasme a-t-il été vraiment général ? Tous les Réunionnais ont-ils admis cette guerre comme leur guerre ? Les problèmes de l'Europe intéressent-ils alors tous les habitants de La Réunion ? Nous sommes sceptique. L'Europe du début du XXe siècle est engagée dans un processus de développement très rapide de son économie capitaliste. Sa puissance nourrit des antagonismes de plus en plus virulents entre les États qui la composent. Sur le vieux continent, mais aussi dans le reste du monde, sur le plan militaire mais aussi commercial et financier, partout et dans tous les domaines les Européens s'affrontent entre eux, multipliant ainsi les facteurs de crises et les zones de tensions. La multiplicité des antagonismes conduit les Européens à se regrouper de 1882 à 1908 en deux grands systèmes d'alliances (Triple Alliance : Allemagne, Autriche, Italie et Triple Entente : Grande-Bretagne, France et Russie) qui jouent dans chaque zone de crise (Maroc et Balkans), des parties au bord du gouffre à l'issue précaire et incertaine, jusqu'à ce que l'assassinat d'un archiduc à Sarajevo vienne mettre le feu aux poudres. La complexité de la situation est limpide pour le quart de la population réunionnaise (gros et moyens propriétaires usiniers, gros et moyens commerçants, fonctionnaires). Tout le monde des journaliers agricoles (haleurs de pioche, coupeurs de canne), des petits colons, des petits propriétaires, des artisans, des petits commerçants, des ouvriers d'usine et du chemin de fer, des dockers accorde assez peu d'importance à ce qui se passe à l'extérieur de l'île, n'a pas de moyens en argent, en instruction et en information pour appréhender les raisons profondes du conflit.

Dans toute la production poétique que la guerre a suscitée et qui est reproduite dans les journaux de la colonie, les origines lointaines ou immédiates de la guerre, ses conséquences dramatiques ne sont guère évoquées. Seuls l'idéal patriotique pro-français, la haine du "boche", la reconnaissance envers les soldats tombés au front transparaissent. Nous vous en citons quatre, afin que vous puissiez apprécier leur valeur.

Pro Patria

"Sous l'étendard français, chaque âme se rallie : Les soudards allemands, ces barbares sont là : Français, Créoles, c'est la même voix qui crie, Marchons "Pro Patria"!

"Mères, donnez vos fils et donnez-les sous larmes!
Femmes, n'arrachez pas vos époux au combat!
Et nous, sœurs, admirons ceux qui prennent les armes
Luttant "Pro Patria"!

La guerre! Heureusement, elle est forte, la France!
L'alliance anglo-russe, à vaincre, l'aidera:
Qu'importe les Germains, qu'importe leur puissance
Frères! "Pro Patria"!

Marins franco-anglais rivalisent de gloire, Et la flotte teutonne a reculé déjà Vaillants sont nos soldats, pour nous est la victoire! Chantons "Pro Patria"!

C'est l'heure décisive... et l'Alsace-Lorraine. À la France, bientôt, j'espère, s'unira; Alors nous redirons, oublions toute peine L'hymne "Pro Patria"!

"Réunionnaises, nos sœurs, un jour... demain peut-être Si vous pleurez un frère – ou marin – ou soldat... Ne vous révoltez point, qu'en votre âme pénètre L'amour "Pro Patria"!

> Un patriote créole² (Le 9 août 1914)

^{2.} ADR, 1 Per 82/1, Le Progrès, 9 novembre 1914.

Morts pour la Patrie³
Parmi ces nobles fils, ralliés au Drapeau
Pour défendre l'honneur, la France profanée
Combien dont l'avenir s'annonçait calme et beau
Ne sont plus, cette année!

Jeunes encore aimant la vie et ses plaisirs, Ils ont tout sacrifié, sont morts pour la Patrie! Et je sens aujourd'hui monter de gros soupirs De mon âme meurtrie!

Oui, parmi ces guerriers tous bien disparus, Ici je compte un frère, être plein de tendresse! Combien d'autres pleurés, pour moi noms inconnus. Par des cœurs en détresse!

Où donc reposent-ils? Quelle tombe est la leur?

Des anges, quand le soir descend avec mystère

Vont-ils, près d'une croix apaiser leur douleur

En chantant leur prière?

Ah! Combien de ces morts au fond de l'Océan Sont peut-être roulés par la vague en démence; Et seuls, vous évoquez leurs beaux jours d'antan, Flots de la mer immense!

Je ne sais pas vos noms, mais à vous honorer,
O glorieux martyrs, je veux passer ma vie
Si du ciel en ce jour vous me voyez pleurer,
C'est que... je vous envie!

Alice Roufli (1er janvier 1915)

^{3.} ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 29 juillet 1915.

"Aux vautours allemands⁴
Les vautours affamés abandonnent leurs airs
Et traversent le Rhin
Entre les cris du ciel et le sang de la terre
Ils cherchent leur butin.

D'un vol qui se souvient de son dernier carnage L'horizon est troublé.

Les vautours affamés convoitent les villages Et jalousent le blé.

Déjà leur tournoiement appesantit de l'ombre Et creuse des charniers.

Déjà leur appétit ose compter le nombre Des morts près des lauriers.

Où croyez-vous passer, vautours? De nos défaites Pensez-vous nous gorger?

Depuis quand les pillards deviennent-ils prophètes Et les chacals bergers ?

Depuis quand les hivers d'une haine barbare Ont-ils détruit l'été ?

Tournez sur vos tombeaux et songez à Lazare Tout est ressuscité.

Où croyez-vous passer ? La détresse et les larmes Désertant nos maisons.

Vautours, c'est aujourd'hui le retour de nos armes Vautours, c'est la rançon.

Vers le matin doré de notre Alsace blonde Nous levons nos drapeaux. Vautour, le sifflement de nos flèches profondes Écarte vos troupeaux.

ADR, 1 Per 82/1, Le Progrès, 17 septembre 1914.

De notre aile brisée et soudain pantelante Du glaive d'Attila Nous ferons des trophées. Vos villes nos servantes Salueront nos soldats.

Geneviève la Sainte et Jeanne la Lorraine
Protègent nos transports.

Vautours, sur vos autels, quelles sont les gardiennes
Qui nous gardent encor?"

Émile Sicard

À la Mémoire du Lieutenant Paul Émile Grondin Mort au Champ d'Honneur, le 6 mai 1917 en Champagne⁵

Il est mort... comme il faut que l'on meure à vingt ans : En faisant jusqu'au bout le geste magnifique D'entraîner ses soldats dans la mêlée épique, À travers la mitraille, en des chemins sanglants...

Par trois fois, il s'élance avec ses combattants, Et par trois fois aussi, blessé, mais héroïque, Il demeure au milieu du bataillon stoïque, Et leur montre la gloire, au loin, qui les attend...

Puis, il tombe. Un sanglot !... Il songe à vous, ô Mère !... Et la mort implacable étreint son âme altière, Et la bataille ardente achève de rugir...

Mais, nous nous souviendrons... Et lorsque sa mémoire, De la postérité, sublime, va surgir, Puisse notre humble chant monter jusqu'à sa gloire! Saint-Benoît 20 août 1917.

J.P.D.

^{5.} ADR, 1 Per 82/7, Le Progrès, 22 août 1917.

Ensuite, maints intervenants de la Commission de Rénovation des Programmes de l'Académie de La Réunion (en 1990-1991) ayant souligné la nécessité de rédiger des dossiers pédagogiques pour faciliter la tâche des enseignants, nous tentons par le présent livret de répondre à ce vœu.

L'étude de la première guerre mondiale (1914-1918) étant aujourd'hui au programme des classes de troisième et de première toutes sections confondues, ce livret vise à proposer aux professeurs de collège et de lycée un document supplémentaire pour approcher cette question. Il s'agit d'une interview d'un soldat et d'un corpus de soixante-quatorze lettres ou d'extraits de lettres que nous avons recueillies dans la presse de la colonie indépendamment de leur tendance et de leur idéologie (Le Peuple, Le Progrès, La Dépêche de La Réunion, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, La Patrie Créole et Le Bulletin de l'Archiconfrèrie de Notre-Dame du Bon Suffrage), écrites par des poilus réunionnais à leur famille, à un ami, et dans une faible proportion au directeur de la publication. Nous n'avons pas retenu celles émanant de poilus des diverses régions françaises.

Tous ceux qui ont écrit sur cette guerre ont eu jusqu'à présent assez peu de considération pour ces lettres, censurées il est vrai par l'autorité militaire, mais qui ont malgré tout l'avantage d'offrir des réactions à chaud. Pourtant, les conseils de révision ayant éliminé des champs de bataille tous les faibles, ruinés par la misère matérielle, physiologique et intellectuelle, ces lettres proviennent surtout de l'élite sociale qui maîtrise la langue française et qui, dans le contexte de la guerre, n'est pas disposée à tenir des propos subversifs. Si les rédacteurs du Mémorial de La Réunion, qui ont fait œuvre journalistique en ont cité quelques-unes, Monsieur Michel Geffroy dans son mémoire de maîtrise intitulé Les Poilus de Bourbon. Les Réunionnais pendant la guerre 1914-1918 (Université de La Réunion, 1991) les a tout bonnement ignorées, préférant utiliser abondamment les notes et souvenirs de Charles Foucque publiés dix ans après la guerre, qui ont été médités, relus, corrigés, et les souvenirs de J.V. Payet publiés

en 1988, qui ont certes été enrichis par des lectures et malgré toute leur valeur, portent aussi le sceau de l'oubli. Encore une fois, la réflexion d'un de nos maîtres à l'Université d'Aix -"chacun écrit son Histoire"— s'avère vraie.

La première lettre, parue le 20 septembre 1914 dans le journal Le Progrès, n'est pas datée; elle rapporte, on s'en doute, les premiers événements d'août. Une autre lettre, écrite le 30 août et parlant des mêmes faits, est publiée en décembre 1914 dans le Bulletin de l'Archiconfrèrie de Notre-Dame du Bon Suffrage.

Les premiers combattants réunionnais qui envoient des nouvelles à leurs parents sont des jeunes gens qui, poursuivant leurs études en métropole, ou travaillant en métropole ont été appelés sous les drapeaux : Herbert Mondon en deuxième année de théologie au séminaire colonial, Épiphane Grenier au noviciat des Pères Jésuites, Paul et Luc Dupond, reçus avec succès ingénieurs de l'École Centrale, Charles Motais diplômé de l'École de Chimie, Alfred Motais, Alfred Bernard, Jean d'Esmenard, Émile Érard, Adolphe de Laperrière étudiants à l'École Coloniale, Rodolphe Ducasse employé au ministère de la Guerre, Paul Mathé étudiant en médecine, Maximilien Foucque, lauréat de l'École de Chimie, Jean Merlo, diplômé de l'École d'Électricité...

Quelques-uns sont des engagés volontaires, comme Marcel Blay, Armand Barau, Eugène Salaun de K/Marcal, les trois fils d'Augustin Auberé. Les premiers Réunionnais mobilisés à La Réunion et envoyés à Madagascar, à partir du 16 août 1914, font partie de l'armée active et de l'armée territoriale. L'armée active est composée de deux classes sous les drapeaux (1912 et 1913) la réserve de l'armée active de six classes non recensées (1906, 1907, 1908, 1909, 1910 et 1911) et de six classes appelées (1900, 1901, 1902, 1903, 1904 et 1905). L'armée territoriale est formée de 4 classes appelées (1896, 1897, 1898, 1899) et la réserve de l'armée territoriale de sept

AEVR, Bulletin de l'Archiconfrèrie de Notre-Dame du Bon Suffrage, Octobre 1914, p. 337.

classes recensées et non levées (1889, 1890, 1891, 1892, 1893, 1894, 1895)7. Étant envoyés à partir de mars 1915 en France, et suivis par d'autres en avril et en mai 1915, leurs relations arrivent au minimum à partir de mai-juin 1915. Au total, sur les 14326 hommes mobilisés qui quittent La Réunion pour Madagascar, 10090 hommes seulement partent en France. 5950 vont être effectivement engagés sur le front, 986 sont affectés dans les régiments de l'arrière et 3154 rejoignent les usines, et arsenaux. 750 sont morts pour la France c'est-à-dire ont été tués au combat ou sont morts des suites directes du combat8. Parmi les 8473 soldats qui n'ont pas été au front, deux milliers au moins sont morts si nous retenons les chiffres donnés par A. Scherer9. Nos lettres proviennent des soldats incorporés dans les régiments (soit de 70 sur 6936). Nous mentionnons en outre deux lettres écrites par des mobilisés lors de leur séjour à Madagascar.

L'ensemble de ces documents concerne finalement la période août 1914 - août 1918. Comme les lettres des poilus des autres régions de la métropole sont déjà commentées par les élèves, nous espérons que notre proposition n'est ni indécente, ni provocante. Pour en avoir expérimenté quelques-unes, lorsque nous enseignions en classe de première, nous pouvons affirmer que les moins motivés des élèves sortent de leur indifférence, trouvent un sens à l'Histoire lorsqu'ils travaillent sur de tels témoignages.

Pour saisir un écrit dans sa globalité, pour décoder le dit et le non-dit, il faut bien connaître son rédacteur, sa formation, son état d'esprit, sa sensibilité, son intention. Nous n'aurions donc fait ce travail qu'à moitié, si nous ne vous présentions pas leur environnement socio-culturel avant leur départ de la colonie et notamment les éléments qui risquent d'avoir de graves conséquences en temps de guerre ou d'être modifiés par

ADR, R 50, Tableau de répartition des classes. Armée active et territoriale du 1er octobre 1913, 30 septembre 1914.

^{8.} M. Geffroy, id., p. 239-249.

^{9.} A. Scherer, La Réunion, p. 85.

la guerre. Puisque nos poilus parlent de la guerre, des opérations militaires et des péripéties dramatiques de la lutte, pour faciliter leur compréhension, nous y avons inséré un repère chronologique.

Avant de clore cette brève introduction, nous tenons à préciser que si nous avons souligné que nous destinions cette modeste publication aux enseignants, nous ne voulons pas qu'on déduise de manière péremptoire qu'elle n'est réservée qu'à eux seuls. Le sujet est trop grave. Nous l'avouons volontiers, telle n'est pas notre intention. Loin de nous, tout esprit de sectarisme! En écrivant ce texte, nous pensions aussi à tous ceux – chercheurs et profanes – qui s'intéressent à l'histoire de "la Grande Guerre" et aux Réunionnais, avides d'appréhender leur passé pour mieux se connaître.

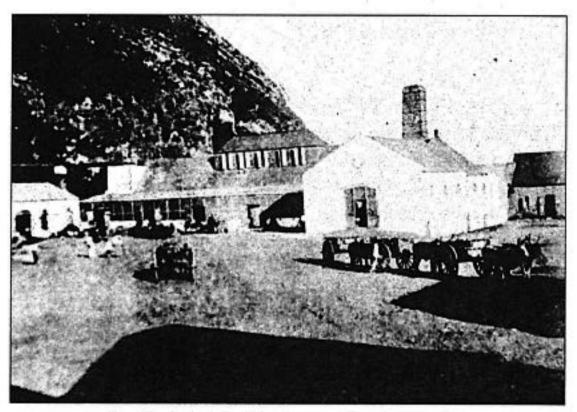
I - La Réunion avant et pendant la première guerre mondiale

Une petite colonie abandonnée qui ne s'abandonne pas

À la fin du XIXe siècle, le sort s'acharne sur La Réunion. L'ouverture du canal de Suez en 1869 rendant les contacts avec l'Europe plus rapides, La Réunion n'est plus le passage obligé sur la route des Indes. Elle se retrouve rejetée dans une zone désormais à peu près abandonnée par le trafic mondial. Les Mascareignes ne peuvent plus caresser le rêve de devenir des entrepôts entre l'Afrique d'une part et l'Extrême-Orient et l'Australie d'autre part. L'assimilation douanière décrétée par la loi du 11 janvier 1892, qui oblige les habitants de La Réunion à acheter en France les produits dont ils ont besoin au prix de détail tandis qu'ils ne peuvent revendre qu'au prix de gros leur production agricole d'exportation, ne fait qu'amplifier la crise économique amorcée vers 1863-1865¹⁰. La métropole ne faisant rien pour sortir cette colonie en haillons de sa situation catastrophique, les Réunionnais possesseurs des outils de production n'adoptent pas une attitude frileuse. Ils multiplient les expériences, pour résoudre seuls, leurs problèmes. La culture de la vanille et des plantes à parfum se développe. Les exportations de vanille, qui s'élèvent à 20 tonnes en 1867, passent à 68 tonnes en 1892, et à 200 tonnes en 1898. Celles d'essence d'ylang-ylang, qui ne sont que de 0,5 tonne en 1907, atteignent 4,4 tonnes en 1913. Celles de géranium passent de 20 tonnes en 1901, à 40 tonnes en 1905 et 60 tonnes en 1910. Le vétyver, qui commence à être distillé au début du XX^c siècle, est exporté dans la proportion de 1,6 tonne en 1906. Après 1900, les tentatives d'implanta-

A. Toussaint, Histoire des îles Mascareignes, Paris, 1972,
 p. 258-259.

tion de nouvelles cultures spéculatives pour pallier les inconvénients de la monoculture de la canne à sucre sont nombreuses : le quinquina, le thé, la ramie, le coton, le chouchou, le tabac, l'ananas¹¹. Elles ne sont pas toutes couvertes de succès. Les échecs rencontrés attisent la colère de certains producteurs contre la France.



Une féculerie à La Réunion au début du XX^e siècle (Exposition universelle de 1900).

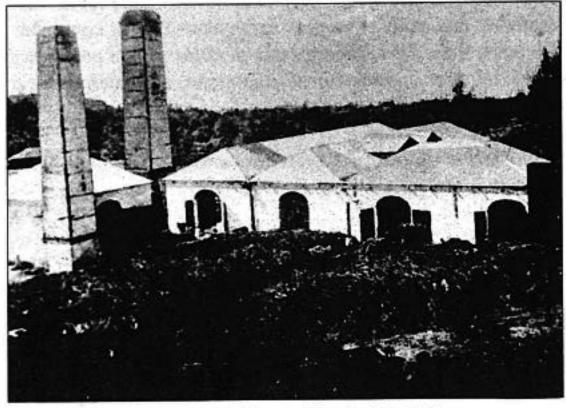
De 1907 à 1913, la colonie se relève peu à peu de la situation précaire dans laquelle l'ont placée les cyclones de 1904 et de 1905. En dévastant les récoltes, ils ont réduit la production de plus de la moitié. En 1909, la reprise est vraiment sensible et en 1910, la production est à nouveau au niveau des années normales. En 1911, la hausse des cours des produits de la colonie sur le marché européen entraîne une augmentation des exportations et par suite, une brusque élévation de la courbe du mouvement général. Celle-ci retombe en 1912 au même niveau qu'en 1910, elle accuse une légère ascension en 1913¹².

^{11.} A. Scherer, La Réunion, Paris, 1985, p. 85.

ANSOM, C 538 D 6393, Renseignements demandés par M. Gervais, rapporteur du budget des colonies au Sénat pour 1914.

Tableau 1 : Évolution des importations et des exportations de 1908 à 1912 13.

Années	Importations	Exportations	Total (en Francs)
1908	11.812.627	15.197.074	24.0009.336
1909	13.233.483	16.354.853	29.585.336
1910	18.852.882	16.914.922	35.767.804
1911	22.928.580	25.294.032	48.222.812
1912	22.683.615	16.111.123	36.795.338



Une usine sucrière au début du XXe siècle (Exposition universelle de 1900).

La culture de la canne s'améliore pendant les deux premières décennies du XXe siècle. Des variétés plus riches sont introduites et propagées : le big-tana, le 33, la boabilla, la cristalline, le n° 100, donnant 18 à 19 % du sucre quand elles ont été bien cultivées. L'emploi des engrais chimiques se répand. Les instruments attelés – charrues, herses – remplacent de plus en plus la main-d'œuvre. De nouvelles plantes à parfum – citronnelle, patchouly, longose, gardenia menthe poivrée – de nouvelles variétés d'agave – le sisaliana, le zapupe – sont travaillées par les agriculteurs qui montrent leur désir de surmonter les difficultés. Les usines se perfectionnent, les anciens moulins à trois cylindres sont remplacés presque partout par des moulins de six à neuf cylindres avec des défibreurs, des turbines Weston remplacent les anciennes turbines Cail, les appareils à cuire à feu nu n'existent plus. Partout les vides et les cristallisoirs en mouvement sont installés. Un moteur hydro-électrique est installé en 1912 pour le transport de l'énergie électrique produite à la Rivière-des-Galets de la Possession au Port¹⁴.

À partir de 1911-1912, la banque commence à faire confiance aux petits et moyens agriculteurs en leur consentant des prêts. Mais leurs emprunts très modérés ne leur permettent pas de faire des investissements importants, de moderniser leur exploitation.

Tableau 2 : État des prêts consentis par la Banque de La Réunion aux planteurs en 1911-1912¹⁵.

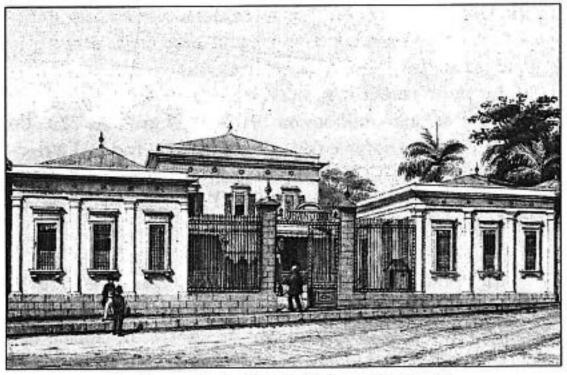
Usines	Nombre de planteurs	Sommes avancées
Mahavel (Saint-Pierre)	907	97.225,10 F
Saint-Gilles (Saint-Paul)	544	101.319,55 F
Savanna (Saint-Paul)	371	42.482,35 F
La Réunion (Saint-Paul)	67	5.102,00 F
La Mare (Sainte-Marie)	426	43.638,30 F
La Convenance (Sainte-Marie)	110	20.048,65 F
Ravine-Glissante (Sainte-Rose)	234	62.038,45 F

^{14.} ADR, 43 M 66, Rapport sur l'agriculture à La Réunion : Situation de l'agriculture en 1892 et en 1914.

ADR, 111-60-1 N° 175, Rapport de l'inspecteur des colonies Kair du 2 janvier 1913.

Tableau 3: Répartition des prêts en 1911-191216.

Prêts	Nombre	Proportion	Sommes avancées
de 10 à 50 F	1.911	59,66 %	53.529,75 F
de 10 à 100 F	2.515	78,39 %	102.268,10 F
de 100 à 500 F	590	18,65 %	117.999,20 F
au-dessus de 500 F	96	3 %	151.617,10 F



La Banque de La Réunion (Album de Roussin).

De 1914 à 1917, la guerre qui entrave d'abord considérablement les relations de la colonie avec l'extérieur, provoque une plus-value très importante des prix de vente tant à l'importation qu'à l'exportation, laquelle se traduit par une augmentation du mouvement commercial de la colonie. Les conséquences de la guerre sur la vie économique ne sont pas de prime abord, défavorables. Pour que la vie économique de l'île ne soit pas perturbée pendant la guerre, la Banque de La Réunion décide de consentir des avances au taux de 6 % l'an à

ADR, 111-60-1 N° 175, Rapport de l'inspecteur des colonies
 Kair du 2 janvier 1913.

tous les planteurs, gros ou petits, usiniers ou industriels divers, sur nantissement des produits ou marchandises déposés dans les docks, marines ou dépôts publics, dans les conditions ciaprès : sucre, 18 F par 100 Kg premier jet, 15 F par 100 Kg deuxième jet, 12 F par 100 Kg troisième jet, rhum, 21 F l'hectolitre, géranium, 10 F le Kg, tapioca, 22,50 F les 100 Kg, café, 135 F les 50 Kg, fibres d'aloès, 300 F la tonne. Elle attend l'arrivée sur les marchés des premiers lots de vanille bien préparés, avant de fixer les avances. Aucune avance n'est consentie sur les essences d'ylang-ylang et sur les fécules. Les petits planteurs, qui désirent attendre la fin de la crise pour vendre leur récolte, peuvent grouper leurs lots et les faire engager au nom d'un seul. Des avances sont aussi consenties par la banque sur remise des bons de cannes¹⁷.

Le mouvement commercial passe de 28 millions de Francs en 1907 à 56 millions en 1916 (ou 34 millions 720 000 Francs si l'on tient compte de la dévaluation du franc). La raréfaction des possibilités d'importation et d'exportation fait retomber ce chiffre à 40 millions de Francs en 1917 (ou 16 millions 800 000 francs).

En 1914, la déclaration de guerre désorganise le mouvement commercial et maritime de la colonie. Le commerce s'adapte peu à peu au nouvel état de choses, la courbe des valeurs importées se redresse et atteint sensiblement en 1916-1917 le même niveau qu'avant-guerre. Le résultat est dû uniquement à la hausse des prix des marchandises car le tonnage subit une diminution¹⁸.

L'augmentation du coût de la vie au début de la guerre est considérée comme normale¹⁹. Toutefois, en 1916, l'île se trouve dans une situation critique. La production sucrière de

ADR, R 59, Lettre du Directeur de la Banque de La Réunion au gouverneur du 4 août 1914.

^{18.} ADR, 111-60-1 N° 185, Rapport de l'inspecteur des colonies Foucque daté de 1918. Il ne faut pas oublier que le franc a été dévalué pendant la guerre : 1 franc 1914 vaut 0,77 en 1915, 0,62 en 1916, 0,47 en 1917, 0,38 en 1918.

ADR, Conseil Général 1915, Séance du 16 septembre 1915,
 Discours du gouverneur, p. 3-4.

1915 est encombrée dans les docks et les marines. Les exportations sont entravées : la Compagnie des Messageries Maritimes n'enlevant qu'un tonnage insuffisant, la Compagnie Havraise étant privée de plusieurs de ses vapeurs qui ont été réquisitionnés, les chargeurs cherchent vainement d'autres bateaux pour le transport de leurs produits. À la veille de la campagne sucrière de 1916, la situation est menaçante et risque de prendre un caractère d'autant plus grave que cette campagne s'annonce comme devant être favorable à la production. La crise du fret ne peut disparaître en pleine guerre. En 1915, le mouvement commercial général s'élève à 37 millions 745 270 Francs (ou 29 millions 063 857 Francs) dont 23 millions 598 280 Francs (ou 18 170 675 Francs) pour les exportations et 14 millions 146 990 Francs (ou 10 millions 893 182 Francs) pour les importations. Dans l'ensemble, il est supérieur de 7 millions 676 475 Francs (ou 5 millions 910 885 Francs) au trafic de 1914. La hausse des prix étant générale dans tous les pays belligérants ou neutres, La Réunion ne peut échapper à la règle. Elle est trop tributaire des autres pays pour alimenter sa population. La crise démontre combien elle doit se suffire à elle-même. Favoriser le développement de la petite propriété et des cultures vivrières, créer des industries locales ne sont pas des buts inacessibles, car les capitaux existent20.

La guerre aggrave la misère dans la colonie malgré tout. Dès août 1914, la situation devient intenable pour les défavorisés du fait de la spéculation. Le rapport rédigé en décembre 1914 par le gouverneur Cor, sur les causes, les effets et les moyens de combattre le paupérisme à La Réunion est un constat terrible et audacieux. Malheureusement, ses propositions pour enrayer le mal ne sont pas acceptées par le Conseil Général. Dès sa prise de fonctions, lors de ses visites des différentes localités de l'île, le gouverneur Cor prend conscience de l'ampleur du problème. Toute la colonie est touchée. La capitale est alors la cité de la misère avec ses pans de murs délabrés, ses rues non réparées, sa périphérie en ruine. "Visiter le

ADR, Conseil Général 1915, Séance du 16 septembre 1915,
 Discours du gouverneur, p. 3-4.

camp Ozoux, dit-il, parcourir le camp Giron et toutes les rues qui y aboutissent, c'est accomplir un véritable voyage de désolation"²¹.

La vie municipale est arrêtée. Dans les localités où existent des hospices, les vieux sont abandonnés, les malades indigents sont dépourvus de secours, l'assistance à domicile des nécessiteux ne s'exerce plus. Le tiers des enfants en âge scolaire ne fréquente pas les écoles. Les municipalités n'ayant pas de ressources pour organiser un service de prophylaxie et d'hygiène, la malaria accentue ses ravages d'année en année. La fuite des capitaux épuise l'île. Trois propriétaires installés en Europe y emportent plus de la moitié des bénéfices réalisés sur les denrées d'exportation. La population dans son immense majorité est affaiblie. Riz, brèdes et rougails ne constituent pas une nourriture suffisante²².

L'état de la capitale, notamment de ses quartiers périphériques, choque plus d'un. Certains journalistes refusent le cliché traditionnel de ville "pimpante" qu'on lui accorde et interpellent l'administration municipale pour remédier au délaissement des quartiers pauvres et insalubres. La Bataille Sociale analyse d'ailleurs cette situation avec beaucoup de réalisme : "Notre ville présente pour qui la parcourt des spectacles de misère qui font pleurer... Parcourez un jour les rues comme celles qui forment un lacis dans des quartiers tels que la Petite Ile, le bas de la rivière, le camp Ozoux, la Source, le camp Giron, les Lataniers. Il y a là des masures épouvantables en ruines dans lesquelles grouillent des familles entières... Ce prolétariat de la ville ignore tout. Il vit dans une promiscuité affligeante, avec les animaux qu'il élève qui sont pour lui un gagne-pain. Ce n'est rien encore car ces miséreux habitent les quartiers qui sont situés hors de la ville. Ils vivent dans une sorte de liberté, rendue à la nature. Ils sont en ville sans y être tout à fait. C'est la demi-campagne. Ce qui est plus lamentable, c'est l'existence du pauvre qui est obligé d'habiter pour

1000

ADR, 1 Per 57/1, La Bataille Sociale, 12 janvier 1915, "La misère".

^{22.} H. Cor, Le Paupérisme à La Réunion, Saint-Denis, 1914, 34 p.

des causes diverses le centre de la ville"23. Les bas salaires versés à tous les ouvriers agricoles ne permettent pas aux ruraux de vivre mieux que les Dionysiens les plus démunis. Ils sont les victimes de la cupidité des riches. Au moment de la paie à la fin de la semaine, les gros propriétaires déclarent à quelques journaliers: "je n'ai pas d'argent, mais je vous donne un bon. Vous allez prendre votre bazar chez M. X. commerçant". En agissant ainsi, le propriétaire touche 10 centimes par franc, de la part du commerçant pour la vente de ses marchandises. Au lieu de gagner 1,25 F de bazar, le travailleur n'en a que 1,15 F²⁴.

L'augmentation du prix du riz aggrave encore les problèmes de ces gagne-petits. À la fin de la campagne sucrière, beaucoup de journaliers agricoles sont privés de travail, le nombre de misérables augmente encore. La Bataille Sociale, en mars 1915 éveille l'attention de l'administration sur ce problème : "Des familles entières restent privées de plusieurs repas et souvent rivées chez elles et rebutées qu'elles sont de partout où elles se présentent pour voir une besogne quelconque... Les familles de prolétaires décimées par la faim, sont livrées sans appui des autorités, qui ailleurs, eussent tout fait pour connaître leur étendue et ensuite prendre les moyens efficaces pour les conjurer... Dans notre colonie, où l'égoïsme règne en maître souverain, on ne fait rien pour eux... Nous réclamons des pouvoirs publics que l'on affecte toutes nos ressources disponibles à entreprendre des travaux afin d'y employer les nombreux pères de famille qui n'ont plus de salaires par suite du manque de travail. Il appartient de sauver les quelques milliers de familles qui ne mangent que quatre repas sur quatorze de la semaine"25.

Une telle conjoncture ne peut avoir que des conséquences fatales. Des nouvelles inquiétantes circulant sur la

^{23.} ADR, 1 Per 57/1, La Bataille Sociale, 12 janvier 1915, p. 1.

^{24.} ADR, 1 Per 57/1, La Bataille Sociale, 19 janvier 1915, "La misère à La Réunion".

^{25.} ADR, 1 Per 57/1, La Bataille Sociale, 23 mars 1915, "La misère à La Réunion".

APPEL A LA POPULATION DE LA REUNION

Le Gouverneur a le devoir de porter à la connaissance des habitants de la Réunion qu'en raison des difficultés sans cesse croissantes de s'approvisionner en denrées alimentaires, la Colonie, comme la Métropole, va se trouver dans la nécessité de vivre dans la plus large mesure possible avec les ressources tirées de son propre sol.

Les approvisionnements de riz pouvant être appelés à se ralentir, il importe dès maintenant pour chacun de substituer partiellement au riz les denrées alimentaires produites dans le pays même : maïs, manioc, pommes de terre, haricots.

Il fait, en conséquence, le plus pressant appel à tous les Colons et Cultivateurs pour augmenter la production des cultures vivrières qui devront servir à l'alimentation de la population. A cet effet, l'Administration aidera et encouragera ces cultures par les mesures suivantes :

I -- Maïs

- Les portions de terres domaniales disponibles pourront être mises gratuitement pendant une période de 1 à 3 ans à la disposition des travailleurs qui consentiront à les cultiver exclusivement en mais.
- Les semences nécessaires leur seront également avancées gratuitement, à charge d'en rendre une quantité égale en nature.
- Il sera installé, par l'Administration, des moulins à maïs dans les communes qui en sont dépourvues de façon à mettre le maïs moulu à la portée des consommateurs à prix réduit.

II -- Pommes de Terre

- Il sera procédé gratuitement, par les soins de l'Administration, au sulfatage des plantations.
- 2. Il sera mis, à la disposition des planteurs, des charrues et instruments aratoires pour défoncer le sol.
- 3. Il sera accordé des primes au rendement.
- 4. Des portions de terres domaniales disponibles et propres à cette culture, seront mises gratuitement pendant une période de 1 à 3 ans à la disposition des nouveaux planteurs.

III -- Haricots

- Des portions de terres domaniales disponibles seront mises gratuitement pendant une période de 1
 à 3 ans à la disposition des nouveaux planteurs.
- Les semences nécessaires seront avancées gratuitement à tous ceux qui en feront la demande, à charge d'en rendre une quantité égale en nature.

IV -- Formalités à remplir

Pour les terres et les semences on doit se faire inscrire à la Mairie.

Pour les charrues et le sulfatage, adresser au Secrétaire Général, Section économique, une demande indiquant le nom du planteur, allocalité où se trouvent les plantations et la surface plantée.

Saint-Denis, le 21 juillet 1917. Le Gouverneur, DUPRAT.

misère des habitants du Petit Serré et sur le mauvais état sanitaire de Cilaos, des syndiqués entreprennent un voyage d'études. Sur un total de trente-deux ménages visités, cent vingt-quatre personnes sont découvertes malades. Le tableau alarmant dans la plupart des cas, devient parfois horrifique. Ainsi, "dans une petite case, un enfant de trois ans est enseveli, à côté, un plus jeune est à la dernière extrémité. La pauvre mère souffrante, en pleurs, dit qu'elle a perdu le 24 octobre un enfant, le 9 novembre son mari et celui-là hier soir (2 avril), celui-ci bientôt, les sanglots étouffent sa voix. Deux parents malades arrivent pour porter le petit cadavre à sa dernière demeure... à 10 Km. Nous n'avions pas fait deux kilomètres que le petit frère qui restait, avait rejoint celui-ci dans l'éternité"26.

Encore une fois, La Bataille Sociale interpelle les nantis, les invitant à se débarrasser de la gangue qui les empêche de voir la misère qui sévit autour d'eux. A. Rayeroux écrit : "Soignons nos pauvres. Et sachons où ils nichent. Nos gros bourgeois qui mangent matin et soir, poulets rôtis et beaftecks succulents, pensent-ils à cela ?... Puisque tout le monde souffre, ceux que leur situation de fortune peut protéger devraient ne pas oublier d'alléger dans la mesure du possible, les souffrances des autres"27. À la fin de cette année 1915, le journal Le Progrès constate : "La population pauvre de La Réunion n'a jamais autant souffert que depuis août 1914, et que loin de souhaiter que la guerre dure, elle verrait avec joie la fin de ce terrible drame qui désole tant de mamans et tant d'épouses, et qui lui rend le poids de la vie bien plus lourd à porter"28. Selon cet organe de presse, un cinquième de la population manque absolument de riz ou de maïs à leur repas et se contente de manioc bouilli, un cinquième ne mange pas à sa faim, deux cinquièmes n'ont que le riz en abondance et seul un cinquième se nourrit comme il faut29.

Les difficultés du pauvre, dès le début de la guerre, mettent en évidence la question de l'organisation du commerce à

27. ADR, 1 Per 57/1, La Bataille Sociale, 1er mai 1915, "L'état sanitaire".

28. ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 17 novembre 1915, "Les conséquences de la guerre chez nous".

29. ADR, 1 Per 82/2, Le Progrès, 19 février 1915, "A propos des

conseils de révision".

ADR, 1 Per 57/1, La Bataille Sociale, 3 mars 1915, "Tribune syndicale".

La Réunion. L'importation des produits indispensables à son existence et notamment de riz, est livrée aux aléas, de la guerre sur les mers et aux appétits des spéculateurs. Pour écarter tout risque de famine, le gouverneur Cor propose à la population un remède : la modification de son alimentation en recourant au maïs, au manioc, aux ignames³⁰. En 1917, la colonie possède 85 000 hectares cultivées dont 25 000 en canne à sucre, 5 000 en manioc, 2 500 en café, 2 000 en vétyver, 14 000 en maïs, 2 000 en légumes secs, 2 000 en plants à parfum, 2 500 en légumes divers, et 30 000 en jachère nue³¹.

En 1917, la situation ne s'améliore guère pour les couches défavorisées. À Saint-Denis, les habitants deviennent de plus en plus nerveux. Les cartes de riz établies sont truffées d'erreur. Les commerçants, qui ne sont pas approvisionnés correctement, refoulent les personnes munies de la carte de riz32. Le manque de cette denrée de base provoque, çà et là, des incidents. À Saint-Leu, le 21 octobre 1917, des magasins et la mairie sont saccagés. La population des Hauts de Saint-Leu, privée de nourriture, va à la rencontre du maire. Ces habitants, ne trouvant ni maire ni premier adjoint, envahissent la mairie et extériorisent leur colère. Une perquisition faite chez le premier adjoint permet de découvrir chez lui, soixantequatre balles de riz33. L'instruction judiciaire n'ayant pu permettre d'établir les responsabilités, aboutit à une ordonnance de non-lieu signée par le juge d'instruction de Saint-Pierre, le 21 février 1918.

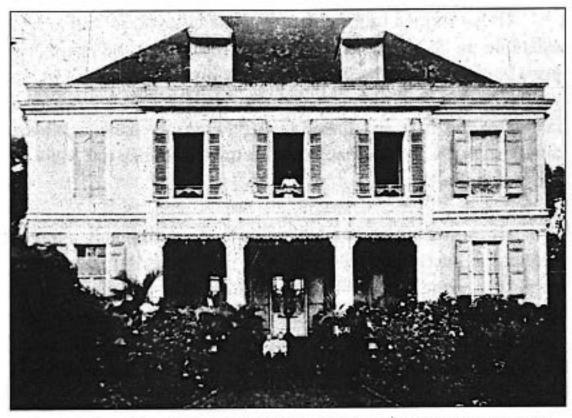
Malgré la guerre, malgré le riz cher et parfois rare, la population garde ses habitudes alimentaires. Les projets du gouverneur Cor et ceux proposés peu après par le secrétaire

^{30.} ADR, B 467, H. de Busschère, Étude sur le monopole du riz à l'île de La Réunion, Saint-Denis, 1919, p. 7-8.

^{31.} ADR, 48 M 50, Lettre du chef de la section agricole au gouverneur du 3 mars 1917.

ADR, R661, Lettre du commissaire de police Auber au gouverneur du 10 décembre 1917.

ANSOM, C 537 D 6381, Lettre du député G. Boussenot au ministre des colonies du 9 janvier 1918.



Les couches défavorisées subissent de plein fouet les effets de la grande guerre mais non les grandes familles possédantes.

général, M. de Lavigne préconisant le remplacement du pain, par un aliment tiré du manioc, le couac, se heurtent à un mur d'incompréhension. De 1914 à 1919, le goût du riz résiste à toutes les épreuves³⁴.

Tableau 4 : Importations de riz et de farine à La Réunion de 1914 à 1919 (en valeur)

Denrée	1914	1915	1916	1917	1918
Riz	8.975.146	14.127.763	20.174.803	10.499.574	16.492.768
Farine	1.104.588	562.335	1.052.871	660.162	490.389

^{34.} Les importations de riz qui s'élèvent à 8 millions 975 146 Francs en 1914 passent à 16 millions 492 762 Francs en 1918 (ou 6 millions 267 249 Francs). Cette baisse en valeur ne prouve pas que la consommation de riz diminue à La Réunion. En effet, en quantité cette consommation augmente.

Pour freiner la spéculation, pour enlever au commerce asiatique un de ses meilleurs moyens d'imposer son trafic à la population et fournir aux mutilés et aux démobilisés de la guerre une situation leur permettant de vivre sans les mettre à la charge de l'État, le Conseil Général envisage dans sa séance du 1er mai 1917, l'établissement du monopole des riz. Mais ce projet échoue³⁵.

Il est manifeste que les producteurs réunionnais n'attendent pas la guerre pour résoudre leur problèmes. La guerre leur apporte cependant une bouffée d'oxygène. D'une manière générale, l'amélioration de la situation économique profite surtout aux usiniers, à ceux qui cultivent la canne, aux grossistes, et à quelques commerçants soit à 25 000 habitants sur une population de 175 000 âmes. Tous les autres subissent les terribles contrecoups de la conflagration européenne.

Compte tenu de l'accroissement de l'inégalité, les journalistes conseillent à la partie aisée de la population, bénéficiaire de la guerre, d'être réservée, de cesser de faire croire que toute La Réunion gagne de l'argent grâce à la guerre. Ils craignent encore une fois que cette opinion se retourne contre La Réunion. Le Progrès écrit notamment : "Cette opinion répandue dans l'île entière pourrait être colportée à Madagascar, à Maurice et même en France, et le mal qui en résulterait pour nous serait immense"36. Plus que jamais, La Réunion doit être pudique. La crise qui l'a accablée depuis 1863 doit l'inciter à intérioriser ses sentiments et se garder de tout triomphalisme.

Comme les républicains réunionnais des années 1870-1890 sont des thuriféraires de la politique impérialiste de la France, ils ne veulent pas que La Réunion se cantonne dans son rôle de colonie qui doit produire en fonction des besoins de la métropole. L'élite sociale de la colonie est attachée à la France. En soutenant la politique coloniale française, elle veut

^{35.} G. de Busschère, id. p. 9-11.

^{36.} ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 17 novembre 1915, "Les conséquences de la guerre chez nous".

que la métropole ne traite pas La Réunion comme une "malaimée". D'ailleurs, elle n'éprouve aucun complexe vis-à-vis des métropolitains. Elle n'a jamais douté de sa nationalité française. Évoquant les événements de 1870, François de Mahy note que "la fibre nationale a vibré chez nous avec la même intensité, la même force que sur le continent"37. Au lendemain du désastre de 1870-1871, beaucoup de Français d'Outre-Mer pensent que la grandeur de la nation française doit s'affirmer à travers la conquête coloniale. Ils vantent les bienfaits matériels de la colonisation. De son côté, François de Mahy pense que les Créoles de La Réunion pourraient trouver sur de nouveaux territoires des activités rémunératrices tout en répandant la "civilisation"38. Les républicains réunionnais déterminent la France à faire valoir ses droits à Madagascar, afin d'empêcher que l'Océan Indien ne devienne un véritable "lac britannique". Les parlementaires réunionnais qui se distinguent le plus dans l'application de cette politique conquérante sont Dureau de Vaulcomte, François de Mahy, Louis Brunet, Théodore Drouhet. Galliéni ne reconnaît-il pas en de Mahy, député de 1870 à 1906, "celui à qui la France doit de voir son drapeau sur Tananarive"39 ! Dans leur partition, La Réunion doit devenir "une colonie colonisatrice". N'étant pas des visionnaires, ils ne pressentent à aucun moment qu'ils scient la branche sur laquelle est assise La Réunion.

Le 28 mars 1884, à la suite d'une interpellation du député Dureau de Vaulcomte, la Chambre dans sa large majorité approuve que la France maintienne ses droits à Madagascar et par conséquent que le gouvernement ne recule devant aucun moyen pour réduire les Hovas. Il contribue à déclencher la campagne de 1884-1885. Des volontaires sont enrôlés à La Réunion sous l'impulsion du gouverneur Cuinier. Le résultat est le traité signé le 17 décembre 1885. Les négociateurs du

J. Hédo, François de Mahy, élu de La Réunion (1870-1906),
 p. 57-58.

^{38.} J. Hédo, id, p. 75.

J. Binoche, Les parlementaires d'outre-mer et Madagascar
 1871-1897 in RHMC, 1976, p. 430-431.

gouvernement français Miot et Patrimonio obtiennent des Hovas : Diégo-Suarez, une indemnité de guerre et des droits aussitôt contestés.

Les nombreuses difficultés rencontrées par les Français amènent le député réunionnais Louis Brunet à intervenir le 22 janvier 1894 à la Chambre pour demander à la France d'appliquer une politique plus énergique à Madagascar. La Chambre accorde à l'unanimité cette fois, sur les pressantes abjurations de l'orateur, son soutien au gouvernement pour rétablir l'ordre, protéger les Français et faire respecter le drapeau français à Madagascar. La Réunion participe elle aussi à ces nouvelles opérations militaires. Si cette conquête de Madagascar ouvre à La Réunion les ressources qu'elle ne possède pas, si elle fournit à nombre de Réunionnais à la recherche d'un emploi des débouchés, par contre, elle lui enlève son rôle de base essentielle de la France dans l'océan Indien. La Réunion fait figure de territoire de seconde zone, au moment où elle n'a plus pour alimenter le mouvement maritime, que l'exportation de son sucre qui se vend de plus en plus mal sur le marché mondial. Elle n'est plus une zone attractive. Son élite intellectuelle prend l'habitude de faire carrière en France ou dans les cadres coloniaux, notamment à Madagascar.

Au début de la Troisième République, La Réunion dans l'empire colonial français retrouve sa situation de rocher sans importance qui était la sienne de 1642 à 1715. La France n'a maintenant d'yeux que pour Madagascar.

Le régime particulier réservé à La Réunion par la métropole en matière de service militaire consacre pour l'élite sociale réunionnaise l'infériorité de l'île. La loi du 27 juillet 1872 ayant exempté les Réunionnais, les républicains ne cessent de réclamer, au nom de l'égalité, le régime en vigueur en métropole pour la colonie. L'application de la loi votée le 15 juillet 1889 qui fixe les conditions du recrutement de l'armée dans les colonies, soulève tant de questions qu'une commission de recrutement colonial est créée, afin de préciser clairement les opérations de recensement et de recrutement, la composition des conseils de révision et les procédures d'application et de recouvrement de la taxe militaire. L'objectif inavoué de recruter des troupes pour Madagascar n'échappe pas à l'élite sociale
de La Réunion. Celle-ci n'admet pas que leur île soit considérée comme une colonie tout juste bonne à aller assurer la
défense de Madagascar. Une nouvelle loi, votée le 1er août
1895, éclaire celle de 1889. Les recrues de La Réunion doivent
servir trois ans à Madagascar. Un bureau de recrutement à La
Réunion est créé par le décret du 24 septembre 1895. La première incorporation a lieu le 14 janvier 1899. Après la conquête de Madagascar, lorsque le contingent réu-nionnais n'est plus
indispensable, la garnison de La Réunion est supprimée par
voie budgétaire le 1er janvier 1907. Désormais, ses parlementaires vont s'employer à la faire rétablir.

La Réunion vit alors dans la hantise du rattachement à Madagascar. Lorsqu'en 1904, le Conseil Général est agité par le débat sur l'autonomie financière ou l'assimilation, Paul Dussac, partisan de la deuxième solution, met en garde ses détracteurs contre les risques d'un rattachement pur et simple de la colonie à Madagascar, si au lieu de resserrer ses liens avec la métropole, La Réunion propose un projet scissionniste calqué sur les institutions anglaises ou hollandaises. Traitée en parent pauvre, La Réunion se montre généreuse quand la guerre

Jeunesse Républicaine de SAINT-PIERRE

Samedi 6 Février 1915 à 8h. du soir, à l'Hôtel de Ville (Salle des Fêtes)

Fête Patriotique

AU PROFIT

Des Blessés de la Guerre

Organisée avec le concours de la Municipalité et des Artistes Amateurs de la Ville.

PROGRAMME

Première Partie: 1. Hymnes nationaux russe, belge et anglais — 2. Phryné, C. Saint-Saëns, air et trio du 2e acte — 3. Gazouillement du Printemps, Sinding pour piano — Sigard, E. Reyer, chœur de 4e acte — 5. Solo de violoncelle — 6. Monologue — 7. Herodiade, J. Massenet, air du 1er acte — 8. Le Chant du Départ, Méhul.

Deuxième partie : 9. Conférence par M. H. de Busschère

Troisième partie: 10. Ouverture de la "Flûte enchantée". Mozart pour piano à 4 mains. -- 11. Hérodiade, J. Massenet, duo du 3e acte -- 12. Solo de violon -- 13. Déclamation -- 14. La Marseillaise.

Prix des Places:

Première 2 fr -- Secondes 1 fr. -- Troisième 0 fr. 75.

Une quête sera faite au cours du Concert.

Les chaises seront reçues dès le Matin.

La Réunion organise des fêtes, des concerts au profit des blessés de guerre (ADR, 1 Per 82/2, Le Progrès, 3 février 1915).

mondiale éclate. Elle donne ce qu'elle a, sans hésiter. Elle organise des soirées de gala, des concerts, des fêtes patriotiques dans tous les quartiers, participe à tous les emprunts nationaux, souscrit aux bons de la Défense Nationale pour venir en aide à la métropole agressée. Le montant global des souscriptions s'élève à 80 millions 271.942,01 F40. Somme faramineuse pour l'époque ! Ce sont nécessairement les possédants qui ont donné le plus, étalant au vu et au su de tous, les contradictions de la société réunionnaise. Tout se passe comme si dans les hautes sphères de la société, on cherche à ne pas rater l'occasion qui se présente à La Réunion de laver les affronts subis, pour la faire retrouver sa place dans l'empire colonial, pour renouer les anciennes relations avec la métropole sans passer par le relais de Madagascar. Dès 1915, un journaliste du Progrès écrit : "Il est impossible qu'on oublie un jour le rôle que nous avons rempli avec honneur sur les champs de bataille à côté de nos frères de métropole"41. Pense t-il uniquement aux champs de bataille ?

Œuvre des orphelins de la guerre

Il a été adressé à Paris à la permanence de la Colonie d'Etretat, par le Maire de Saint-Denis, un colis d'une valeur de 164 fr. 60 d'objets divers donnés par la Jeunesse Républicaine de Saint-Denis 103 fr. 50 et par des dames de la ville pour 61 fr. 10.

Le Maire de Saint-Denis a sollicité des Ecoles de la ville le "Sou des Orphelins" et a

Ecole de la Rivière 6 fr 20; Dos d'Ane 4 fr 50, Ecole Centrale primaire 13 fr 30, Pensionnat Nonge 15 fr., Pensionnat Domengé 12 fr 50, Ecole Saint-Michel 25 fr., Ecole Maternelle 10 fr., Ecole des Filles de Ste-Clotilde 7 fr., Ecole du Sacré Cœur 10 fr., Pensionnat Jeauffreau 9 fr 60, Lycée 21 fr 65, Pensionnat Immaculée Conception 12 fr 50, Ecole Léon Dierx 5 fr., Ecole des Garçons de Ste-Clotilde 5 fr 05, Ecole Libre (Melle Grenier) 12 fr 50, Ecole de Filles de Ste-Clotilde 1 fr 25, Ecole Joinville 15 fr 40. — Total 186 fr 45.

Qui seront adressés par le prochain courrier en même temps qu'un autre colis. Une matinée sera organisée avec le concours des enfants des Ecoles, le Dimanche de Pâques et au bénéfice des orphelins de guerre.

Le maire de Saint-Denis Léon Ozoux

A Saint-Denis, une œuvre des orphelins de guerre est créée (ADR, 1 Per 82/2, Le Progrès, 20 mars 1915).

^{40.} A. Jacob de Cordemoy, "L'île de La Réunion et la grande guerre", in BAR; vol. 16, p. 47.

^{41.} ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 17 novembre 1915, "Conséquences de la guerre chez nous".

La vie étant devenue de plus en plus difficile pour les pauvres, la bonne nourriture et le logement confortable et salubre manquant à la majorité des familles, les conseils de révision au début du XXe siècle ne recrutaient que 10 à 20 % d'une classe. La Réunion était alors inquiète de la "dégénérescence de la race créole". Ce thème redevient d'actualité au début de la "Grande guerre". Chacun y va de ses justifications et de ses solutions pour conjurer le mal. Quand en 1915, dans les classes de 1906 à 1911, c'est-à-dire dans le contingent de jeunes âgés de 24 à 30 ans, on n'a qu'un pourcentage de 20 à 25 % de "bons à mobiliser", tandis que les classes de 1890 à 1895, c'est-à-dire le contingent âgé de 40 à 45 ans fournissent un pourcentage supérieur à 80 %, le journal Le Progrès attribue cette disproportion aux mauvaises mœurs de la jeunesse et à l'abus de l'alcool. "Entre 24 et 30 ans, les jeunes gens mènent la vie de bâtons de chaises la plus bêtement épuisante... Comme ils commencent ce régime vers 18 ans... à 24

Comité Bourbonnais du Secours National

2me Liste

Albert Rieul, souscriptions recueillies à St-Denis 242 fr. 15 ; C. F. 3 fr. 35 ; Syndicat d'Initiative de la Réunion 500 fr. ; Auguste Babet, souscriptions recueillies à St-Philippe 32 fr. 50 ; Sous-Comité d'Hell-Bourg 766 fr. 15 ; Produit de la conférence Ricci du 20 Mars 1915 2.087 fr 05 ; Collecte du personnel du Crédit Foncier Colonial pour le mois de Février 1915 977 fr. 55 ; Chambre de Commerce 1.000 fr. ; Henri Lapierre pour Mars 1915 15 fr.; A. Maçon, pharmacien à St-Leu, 3me versement 10 fr. : Madame veuve Jules Lucas 10 fr. ; G. Verdun, Association des Distillateurs de Rhums 1.774 fr. 55; M. Mare, ses collaborateurs, ouvriers, garçons de bureau pour Mars 1915 78 fr. 50 ; Sous-Comité de St-Philippe, souscriptions mensuelles 13 fr. 70 ; Maire de St-Benoît, séance de Cinéma et souscriptions 105 fr. ; Employés, ouvriers, personnel et journaliers de l'Etablissement du Quartier-Français pour mars 1915 222 fr. 50; Personnel de la Maison H. de K/veguen pour mars 1915 40 fr.; Evêché, quêtes dans les églises 173 fr. F. C. 3 fr. 35; M. Chardon souscriptions recueillies à St-Denis 371 fr. 80 ; Collecte du personnel du Crédit Foncier Colonial pour le mois de mars 1915 675 fr. 40 ; Ecole congréganiste de filles de Ste-Clotilde 44 fr. 15; M. Prémont, produit de la fête de St-Paul 2.729 fr. 45; Sous-Comité de la Plaine des Palmistes, produit de la fête 409 fr. 15 ; Sous-Comité de Cilaos, quête etsou des réfugiés 97 fr. 40 ; Sous-Comité de St-Pierre 2.000 fr.

Total du 24 Avril 1915	14.300,80
Rappel de la 1re liste	9.227,79
Total	23.528,59

La Réunion s'est montrée généreuse pendant la grande guerre envers la métropole menacée (ADR, 1 Per 82/2, Le Progrès, 21 mai 1915). ans, ils sont déjà vidés, à 30 ans ce sont des crevés"42. Par contre, vers 40 ans, l'homme se range, devient sérieux ; il s'est créé une famille et a une situation plus ou moins établie. Sa vie devient régulière. Il récupère ses forces. Cette explication est, à notre sens insuffisante. Comment un "crevé" de 30 ans, alcoolique, peut-il s'en sortir seul dans cette île sous-médicalisée ? La vie de "bâtons de chaises" n'explique pas tout. Pour que la jeunesse soit plus vigoureuse à La Réunion, Le Progrès propose que les décideurs lui fournissent des distractions saines, créent des cercles, organisent des conférences, l'encadrent

Anciens Elèves du Lycée & du Cours Normal Morts au Champ d'Honneur 1914, 1915, 1916, 1917, 1918	
GRENIER Epiphane	CAZEMAGE Achille (C. N.)
ARCHAMBEAUD Georges	BRUNET Sully
DUPUY Louis	BLAY Marcel
CREMAZY Henri	LACAZE Georges
RAFFRAY Raoul	PINOT Pierre
HOARAU Joseph (C. N.)	LOIZEAU Paul
BARILLET Henri	ADAM de VILLIERS Adrien
LE GARNISSON Léonce	DROZIN Arthur
DE LA PERRIERE Charles	RANAIVO Joseph
ADAM DE VILLIERS Gabriel	GENIES Augustin
VALLY Louis	CELESTIN Ernest
PUJO René	DE SANGLIER Jude
DE PINDRAY Tusie	SERS Abel
DHORT Marcel	SOUPARIS Jean
MOTAIS DE NARBONNE Oscar	FERRANDO Marc
LIGER Pierre	HOAREAU Jules
MANES Adrien	BEDIER Raoul
LENORMAND Louis	FERRANDO Justin
HELIODOR Alcide	RIVIERE Albert (C. N.)
HERQUE Maurice	DHORT Maurice
LANIER France	ADAM de VILLIERS Edouard
AMAT Joseph	DE TOURRIS Victor
BRUNET Emmanuel	TARNEC Emile
MICH ELOT Emmanuel	MASSINOT Georges
PAULIN Maxime	GRONDIN Emile (C. N.)
HOAREAU Emmanuel	CADET Alexandre
VERGOZ Marcel	DROUHET Frédéric
GODRON Auguste	DEJEAN de la BATIE Marc
MAILLARD Lysis	NOEL Félix
FOUCQUE Victor	GUILLERMIN des Sagettes Henri
CADET Marcel	MARION de Procés Donatien
GARCON Léon	GIRON de la Massière Léopold
OZOUX Prosper	BUREL Olibert
HIBON Roger	LONG Emile
D'EPINAY Henri	DEGALLE Joseph
BERTIER Maurice	RENAUDIERE de VAUX Thomy
COLLET Jean	BEAUVOIR Eugène

(ADR, T 406, distribution solennelle de prix au Lycée, p. 20).

^{42.} ADR, 1 Per 82/2, Le Progrès, 20 juin 1915, "A propos de la mobilisation".

dans des sociétés sportives, littéraires ou artistiques, instituent des cours post-scolaires, bref l'arrachent à l'ambiance pernicieuse des cafés, à l'attrait des plaisirs faciles. Des mobilisés de la "Grande Guerre" ayant supporté les fatigues du voyage vers Madagascar puis vers la France, de l'apprentissage de la guerre dans les dépôts en France, les rigueurs de la guerre et du froid de l'hiver boréal, l'élite sociale est rassérénée. Elle est maintenant convaincue que les Créoles n'ont rien perdu de leur vigueur. Dans leur esprit, La Réunion retrouve sa gloire du XVIIIe siècle⁴³.

À La Réunion, les notions de patriotisme et de sentiment patriotique sont ambigus, car elles désignent à la fois l'attachement des Réunionnais à leur île et leur amour pour la France. Les gouvernants craignent évidemment que le premier n'arrive à supplanter le second. En effet, l'abandon a fait grandir le mythe du "petit pays", de la "petite patrie". Certains conservateurs adoptent même pour mot d'ordre "Bourbon aux Bourbonnais !" Les conséquences de la montée de ce sentiment de frustration et de la circulation des idées des socialistes utopistes - évolutionnistes et révolutionnaires - et du marxisme, peuvent être si grandes que l'évêque de Saint-Denis, Mgr A. Fabre, consacre ses lettres pastorales et mandements pour les carêmes de 1900, 1901, 1902 et 1903 au thème "Pro Deo et Patria" (Dieu et Patrie)44. Son souci est de réveiller l'amour de la France, de la "grande patrie". Pour lui, l'amour de la "petite patrie", légitime en soi, ne doit rien ôter de l'amour et du dévouement que l'on doit porter à la "grande". Tout citoyen doit avoir un amour naïf et profond pour son petit pays

44. AEVR, Lettre pastorale et mandement pour le carême de l'an de grâce 1900,

AEVR, Lettre pastorale et mandement pour le carême de l'an de grâce 1901,

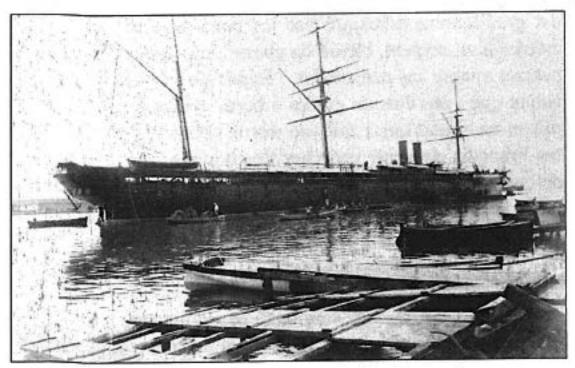
AEVR, Lettre pastorale et mandement pour le carême de l'an de grâce 1902,

AEVR, Lettre pastorale et mandement pour le carême de l'an de grâce 1903 par Mgr A. Fabre.

ADR, 1 Per 82/6, Le Progrès, 21 avril 1917, "La race n'a pas dégénéré".

d'abord, pour la France entière, ensuite. À ceux qui vivent déjà à l'école humanitaire, il dit : "Aimer l'humanité c'est bien ; pour le moment, aimer la France, c'est mieux encore! Ceci a plus d'un avantage : d'abord de nous sauver d'être dupes à notre ordinaire de voisins qui endorment notre vigilance, et font largement leurs affaires, pendant que nous courons après des chimères, comme des enfants". Il admet cependant que l'amour de la patrie n'empêche pas l'amour de l'humanité. Mais selon la loi du bon sens, la première doit primer. Nier l'amour de la patrie qui pousse à l'oubli de soi, au sacrifice et au dévouement de la chose publique, revient à servir son égoïsme, tout en se parant de l'amour de l'humanité. Si nous reprenons la définition du patriotisme donnée par d'Hollbach, "le patriotisme véritable ne peut se trouver que dans les pays où les citoyens libres et gouvernés par des lois équitables, se trouvent heureux, sont bien unis, cherchent à mériter l'estime et l'affection de leurs concitoyens", il est clair que l'évêque adresse ces messages à l'élite sociale et intellectuelle. L'évêque et ses prêtres ne sont pas les seuls à faire jouer la fibre patriotique au sein de cette couche de la population. Dès que l'occasion se présente d'autres intermédiaires culturels font du patriotisme leur cheval de bataille. Lors de la distribution solennelle des prix faite aux élèves du lycée Leconte de Lisle, le 16 août 1913, M. François Ricci, chargé de cours d'histoire, dans un discours sur "le temps présent" réussit à aborder ce thème. Il dit notamment "Jeunes gens de La Réunion, jeunes Français, vous êtes justement fiers d'être Français, d'appartenir à cet ensemble lumineux de pensées claires, d'idées généreuses et de suprême beauté qui s'appelle la France, vous êtes fiers de son passé où se confondent toutes les gloires, fiers du rayonnement qu'elle répand sur le monde contemporain. Eh bien ! si une guerre surgit, dites-vous que c'est à tout cela qu'on en veut... Vous tenez à n'être pas les vaincus. Eh bien! Soyez patriotes"45! Ces conseils prodigués par les uns et par les autres sont payants, puisque lors de la mobilisation on ne note pas de défection dans leurs rangs.

^{45.} ADR, T406, Distribution solennelle des prix aux élèves du Lycée Leconte de Lisle, 1913, p. 30-31.



Navire desservant la colonie avant et pendant la grande guerre (Source ADR).

À notre avis, il faut être bien imprégné de cette idée d'isolement et d'abandon pour comprendre les réactions des poilus réunionnais et notamment leur attitude sur les navires les ramenant en permission dans leur île natale. Réagissant en militaire imbu de sa parcelle d'autorité et hanté par une certaine conception du colonisé, le lieutenant de vaisseau Charles Félix Méric, commandant le paquebot L'Océanien des Messageries Maritimes, consigne dans le rapport d'une traversée effectuée à la fin de l'année 191746 adressé au commandant supérieur des troupes à Tananarive : "Les soldats créoles ont l'idée bien arrêtée que du moment qu'ils sont permissionnaires ils sont libres et doivent être dispensés des exercices obligatoires imposés à tous les passagers, sans distinction de classe par des circulaires ministérielles en vue d'assurer à chacun le moyen de se sauver en cas d'accident"47. Il a infligé quinze jours de retenue au médecin Fontaine pour insubordination. Il

^{46.} Ce rapport faisant état des punitions infligées aux soldats créoles du 31 décembre 1917 au 9 janvier 1918, il a forcément été rédigé lors d'un voyage effectué après son torpillage en juillet 1917 et non avant, comme le soutient M. Michel Geffroy.

^{47.} ADR, R57, Rapport du lieutenant Charles Méric commandant du paquebot L'Océanien (non daté).

est grandement offusqué par les paroles d'un des soldats créoles à un sergent, blessé de guerre, impotent d'une main et portant encore un pansement. "Bande de vaches, dit-il, tous autant que vous êtes de gradés à bord, vous osez enfermer en prison un soldat qui a fait son devoir. Vous n'avez pas honte les Français de venir chercher des hommes chez nous pour défendre votre pays"48. De telles réflexions ne traduisent nullement le ras-le-bol de soldats pour une guerre qui s'éternise. Elles ne signifient pas non plus que ces soldats ont mauvais esprit, sont susceptibles à l'excès, ou manifestent un sentiment de supériorité de mauvais aloi. Elles témoignent uniquement de leur réalisme, de leur simplicité de raisonnement et de leur sens aigu de la critique. Fils d'une terre abandonnée par la métropole, ils ne se sont pas montrés rancuniers envers la France en danger, ils estiment que la patrie a contracté une dette envers eux. Dès lors, ils tiennent à ce que les métropolitains se montrent au moins reconnaissants et les respectent, s'ils ne peuvent les considérer comme des frères. Ces permissionnaires ne sont pas des militaires de carrière, aussi ne voient-ils pas l'utilité de leur infliger une discipline militaire stricte, à partir du moment qu'ils ne sont plus sur le vrai théâtre des opérations militaires!

Aucun Réunionnais d'ailleurs n'ignore la valeur du poilu créole. Chacun se souvient de l'accueil réservé aux Créoles qui désiraient s'engager en 1914 à la garnison de Saint-Denis et des tribulations de bon nombre de réservistes. Le 8 février 1916, le journal Le Progrès parlant longuement des surprises de la mobilisation à La Réunion note : "Tous les Dionysiens ont encore sous les yeux ce triste défilé de nos braves campagnards à travers les rues de la capitale! Le matin, ils se présentaient à la caserne. Là, on leur donnait quelques sous, tout juste de quoi s'acheter un morceau de pain, on leur distribuait ensuite largement quelques... coups de pieds au derrière, puis on leur disait de revenir le lendemain à la même heure pour le même traitement. Ces malheureux se prome-

^{48.} ADR, R57, Rapport du lieutenant Charles Méric commandant du paquebot L'Océanien (non daté).

naient toute la journée, la figure ravagée par la faim, inspirant la compassion la plus grande. Le soir, ils s'installaient sous les varangues de nos grands magasins. On les rencontrait même allongés sur les trottoirs et sur les herbes de la Place Candide... On embarqua nos enfants sur les bateaux des Messageries Maritimes comme de véritables animaux. Il n'y avait pas de lit : ils couchèrent sur de la paille, il n'y avait pas suffisamment d'assiettes et de cuillères, ils durent prendre leur soupe avec la main et dans un grand baquet. Ils furent maltraités par tout le personnel de bord. On n'avait pas assez de mépris pour eux... À certains convois, l'uniforme et l'accoutrement militaires ne furent donnés qu'à Marseille... À peine versés dans les dépôts, on s'aperçoit bien vite que beaucoup de nos réservistes étaient incapables de faire les durs exercices qui sont enseignés dans les casernes... Certains de nos compatriotes nous furent réexpédiés immédiatement. Mais bientôt, à la stupéfaction générale, on apprit également que le ministre avait décidé de renvoyer dans leurs foyers tous les hommes de 36 à 45 ans... À peine avaient-ils retrouvé leur famille qu'un ordre ministériel les reprenait et les dirigeait vers Madagascar. Si on désire que les Réunionnais participent à la Grande Guerre, qu'on les appelle sous les drapeaux, mais avec tous égards qu'on doit à des citoyens français qui ont droit d'être traités d'une façon convenable et non comme des sauvages dépourvus de toute éducation"49. Les premières nouvelles venues de Madagascar montrent que ces soldats ont dû supporter les pires insultes. Le 1er novembre 1914, le journal Le Progrès reprenant un article du Peuple rapporte les propos désobligeants des gradés à leur adresse : "Eh toi, qui nous est arrivé sans souliers, tu es heureux de nous revoir pour manger la boule de son. Le pain ça ne te connaît pas ça... As-tu seulement un lit chez toi ? Tu n'es bon qu'à faire de sales élections. Attends, nous t'en f... de la politique ici"50. Comment dans de telles conditions ne pas être séduit par l'action des poilus

^{49.} ADR, 1 Per 82/4, Le Progrès, 8 février 1916, Les surprises de la mobilisation chez nous.

^{50.} ADR, 1 Per 82/1, Le Progrès, 1er novembre 1914, "Nos soldats, comment on nous traite..."

créoles ? Chacun au sein de l'élite sociale est convaincu que grâce à eux, La Réunion peut redorer son blason terni pendant la seconde moitié du XIXe siècle. Le 17 avril 1917, un observateur du journal Le Peuple écrit : "La guerre refait notre colonie ; elle rectifie la renommée que le manque d'événements lui avait fait mériter parfois... Lorsque le poilu nous revient en congé, sans être grand homme, n'est-il pas la gloire de la colonie qui passe et si l'on ne salue pas toujours la croix de guerre qu'il porte crânement c'est que bien des indignités contemplent sa noble décoration"⁵¹. Le poilu qui revient, symbolise pour certains "l'union d'âme de la glorieuse métropole et de sa vieille colonie"⁵².

Toute la presse est outragée quand en 1916 un poilu de retour dans la colonie est trouvé mourant de faim et grelottant de fièvre sur le rivage de l'Étang-Salé. Elle crie. "C'est une honte pour le pays !". Elle n'admet pas que des fêtes aient été organisées dans toute l'île au profit des Belges, au profit des départements envahis, des orphelins de la guerre, de la Croix-Rouge et que des vêtements chauds aient été envoyés aux autres soldats au détriment des soldats créoles53. Le directeur du Chemin de Fer et Port de La Réunion (CPR), un métropolitain, est montré du doigt en 1917, lorsqu'il fait voyager des permissionnaires sur une plate-forme entre Saint-Denis et le Port, alors qu'un wagon de première classe est occupé par un seul voyageur. Le journaliste du Peuple conclut son article par ces mots. "Nul ne peut se croire déshonoré de leur tenir compagnie en chemin de fer"54. La Réunion les admire. Méziaires Guichard, dans une allocution lors d'une fête donnée en l'honneur des permissionnaires, dit : "Vous avez donc (...) bien mérité de la petite patrie, en défendant la grande de toute votre âme, de tout votre être, partout où elle vous a placés, à tous les

^{51.} ADR, 1 Per 81/17, Le Peuple, 17 avril 1917, "Nos poilus".

^{52.} ADR, 1 Per 81/17, Le Peuple, 17 avril 1917, "Nos poilus".

ADR, 1 Per 82/5, Le Progrès, 6 septembre 1916, "Pour nos poilus".

^{54.} ADR, 1 Per 81/17, Le Peuple, 26 avril 1917, "Nos poilus et le C.P.R".

postes de devoirs, pénibles ou périlleux, glorieux ou obscurs, dans les neiges de l'Occident et sous le soleil de l'Orient, sur tous les points en un mot, de cette ligne immense si bien nommée la ligne de feu"55.

Le Te Deum

--0000000--

Dans la cathédrale de St-Denis coquettement ornée de drapeaux a eu lieu, hier, à dix heures une grandiose cérémonie.

M. l'archiprêtre Thoué, curé de la cathédrale, s'était multiplié pour donner à son église un aspect de fête.

Dès neuf heures, une foule énorme remplissait les nefs et beaucoup d'assistants étaient privés d'entrer en raison de l'encombrement.

Des chaises et des fauteuils avaient été réservés dans le chœur, aux notabilités civils et militaires.

Noté au hasard du crayon Le colonel et les officiers de la garnison, le secrétaire général, l'intendant militaire, le proviseur du Lycée, le Trésorier Payeur, le chef du service des C. D. le directeur des Câbles, les consuls d'Angleterre, d'Italie, et de Belgique, le directeur de la Banque, des conseillers généraux et municipaux... etc.

A dix heures précises Monseigneur de Beaumont fait son entrée escortant le gouverneur en tenue civile, le président du conseil général et le maire.

Les cloches sonnent, les chœurs chantent...

Des jeunes filles agitent des étendards aux couleurs des alliés.

Monseigneur de Beaumont monte en chaire.

Il lit un remarquable discours, d'un patriotisme élevé et d'un tact parfait adapté aux circonstances. Comme évêque et comme soldat, il demande d'entretenir l'union sacrée et termine dans une envolée superbe aux cris de Dieu et Patrie.

L'assistance emballée applaudit.

L'évêque d'un sourire et d'un mot réprime cette infraction au protocole du lieu.

Mais il se sent quand même heureux et fier d'avoir parlé à des français avec tant de succès le langage de la France.

La cérémonie s'achève.

Monseigneur reconduit au porche de la cathédrale le gouverneur et les notables.

La population se répand dans les rues enchantée.

Mepurter

La fin de la guerre à La Réunion (ADR, 1 Per 53/14, La Dépêche de La Réunion, 15 novembre 1918).

^{55.} ADR, 1 Per 81/17, Le Peuple, 18 décembre 1917, "Allocution de M. Méziaires Guichard".

Malheureusement, tous ces gestes de considération ne vont pas survivre à la guerre. Après la Révolution d'octobre survenue en 1917 en Russie, certains esprits éclairés craignent qu'à force de côtoyer les travailleurs des autres colonies et de métropole, les poilus réunionnais, mieux informés de la doctrine marxiste, soient désormais porteurs des idées du communisme. Les lamentations sur les poilus commencent dès février 1918. Les réflexions de Pierre Desmornes dans le journal Le Progrès prouvent que leur retour soulève l'inquiétude. Si quelques-uns, fatigués ou diminués par la guerre, vont accepter de reprendre leur modeste existence sans rechigner, beaucoup souligne t-il, risquent de croire qu'ils ont acquis le droit de ne rien faire après avoir participé à la défense de la France, et vont animer le climat social de la colonie. Aigris par les iniquités de la guerre, déshabitués au travail régulier, ils ne retrouveront pas avec joie à l'existence laborieuse. Certains risquent aussi de réclamer des emplois occupés par l'élite de la population blanche. "Nos poilus, note-t-il, pour peu qu'ils sauront signer leur nom, voudront tous être bureaucrates. Adieu les champs ! Adieu la pioche ! Adieu l'outil !"56. De telles réflexions s'adressent évidemment aux poilus issus des couches défavorisées et non à ceux des familles bourgeoises à l'esprit conservateur. Elles prouvent que la classe dominante, n'est pas décidée à leur faire la moindre concession. Mais, ces craintes ne sont pas fondées. Les poilus n'ont pas de telles intentions. En effet, au lendemain de la guerre, ceux qui désirent une organisation plus rationnelle du travail, une répartition plus équitable des bénéfices entre les propriétaires des biens de production et les travailleurs croient que les poilus vont se montrer actifs. Ceux qui soutiennent le mouvement ouvrier leur demandent d'être les guides du mouvement de protestations. Le séjour dans les tranchées ayant éprouvé le caractère des poilus, ils pensent que ces derniers ne voulant plus s'agenouiller devant les commandeurs et accepter des diminutions de salaires et des amendes vont se distinguer par leur combati-

^{56.} ADR, 1 Per 82,8, Le Progrès, 25 février 1918, "Après la guerre" par Pierre Desmornes.

vité⁵⁷. Le journal Le Progrès leur demande d'agir, de ne pas accepter l'état spécial de la colonie, de ne pas se résigner58. Tous les appels lancés aux poilus pour aider le mouvement syndical par Le Peuple, La Victoire Sociale ou Le Progrès ne sont pas entendus. La déception est cruelle. Devant la hausse des prix et la stagnation des salaires, les démobilisés qui ont combattu pour le triomphe du droit et de la justice, restent froids et indifférents. La guerre ne les a finalement pas préparés à réagir devant de tels problèmes. Ils ont peut-être voyagé, "frotté et limé leurs cervelles", mais leur expérience n'a aucune repercussion pratique dans la colonie. Leur arrivée ne change rien. Ils sont revenus avec des croix de guerre, des traces de blessures, des galons et des fourragères, sans que ces différentes marques de bravoure, de vaillance leur donnent plus d'esprit de décision, plus de volonté pour prendre la défense de l'ensemble des travailleurs manuels. En juin 1919, La Victoire Sociale essaie encore de raisonner les poilus. "Il faut que les démobilisés fassent un retour sur eux-mêmes et donnent sous peu la preuve que les appréhensions angoissantes sont une folie. Ils ne peuvent penser autre chose de l'efficacité de leur séjour en Europe au contact d'hommes aux idées avancées, que l'introduction de mœurs nouvelles, de nouvelles conditions d'existence sociale et politique. On est en droit de prétendre des Créoles démobilisés autre chose que ce sommeil léthargique qui provoque chez ceux qui sont restés au pays et qui les attendaient une cruelle désillusion"59.

En 1920, l'île dort d'un lourd sommeil. La vie sociale est morne. Seuls les possesseurs des biens de production se remuent. Les travailleurs subissent toutes les avanies, toutes les déchéances sans même protester. La rédaction de La Victoire Sociale est amère en voyant le niveau de l'action

58. ADR, 1 Per 82/10, Le Progrès, 10 janvier 1919, "Le travail dans l'après-guerre".

 ADR, 1 Per 59/3, La Victoire Sociale, 11 juin 1919, "Les démobilisés à La Réunion".

ADR, 1 Per 81/21, Le Peuple, 14 janvier 1919, "Les instituteurs et les affaires publiques".

sociale dans la colonie: "La population riche et pauvre – bourgeoise et prolétaire – est arrivée à un stade dans l'existence
d'un peuple, si chargé de lourdes fautes que le dégoût est venu
à tous et que tous par un accord tacite ont décidé lentement
avec une lourde résignation à se laisser choir sur la pente rapide de la démobilisation générale" La prudence doit donc être
de mise, lorsqu'on évoque l'évolution des mentalités pendant
et après la "Grande Guerre" à La Réunion. Toutes les discussions au Conseil Général et au sein des conseils municipaux,
les réflexions des journalistes sur l'après-guerre ne doivent pas
faire illusion.

^{60.} ADR, 1 Per 59/3, La Victoire Sociale, 5 février 1920, "L'action sociale de notre démocratie se meurt"

Une société cloisonnée profondément marquée par le racisme

La société réunionnaise, au début du XXe siècle, présente une structure bipartite avec d'un côté quelques gros fonctionnaires et un petit nombre de propriétaires terriens et d'usiniers qui accaparent les meilleures terres et maintiennent dans leur dépendance des colons partiaires, des travailleurs des champs ou d'usine, et de l'autre, tous les gagne - petits, petits créoles, descendants d'affranchis, engagés et leurs enfants restés dans la colonie à l'expiration de leur contrat (travailleurs des champs, d'usines, des docks et du chemin de fer et petits artisans indépendants). Les écarts sociaux sont grands. Il n'existe aucune commune mesure entre le train de vie de ceux qui sont en bas de l'échelle sociale et ceux qui triomphent au sommet. L'utilisation par les patrons d'une main-d'œuvre étrangère munie d'un contrat d'engagement pour faire fructifier l'économie laisse les autres travailleurs sur le qui-vive. Bien sûr, il n'y a pas d'entente entre ceux qui sont aisés et ceux qui ne le sont pas. Mais un fort sentiment de rancune partage également les pauvres. Le racisme n'est pas un vain mot dans cette société. Comme il faudra comprendre la réaction des soldats créoles et dire tôt ou tard l'impact de la guerre sur l'évolution de ce sentiment, nous sommes obligé d'être explicite et de nous étendre quelque peu. L'histoire ne s'invente pas. À La Réunion, le racisme a des origines lointaines. Il puise ses racines dans la société esclavagiste61. Il est alors à caractère économique, sous-tendu par des arguments biologiques et juridiques. Il est aussi à caractère culturel puisque né du contact d'hommes appartenant à des groupes ethniques et à des civilisations différentes et évoluant dans une société où la délation inter-ethnique est encouragée par les possédants. Il se manifeste envers les mulâtres et les esclaves. Il se perpétue au lendemain de l'abolition de ce système. Les nouveaux patrons

^{61.} S. Fuma, Un Racisme ordinaire, Saint-Leu, 1983, 33 p.

exercent leur sentiment raciste vis-à-vis des affranchis et de tous les nouveaux travailleurs étrangers qui arrivent dans la colonie.

Lorsque la loi électorale du 2 août 1849 est connue à La Réunion, elle soulève parmi la population blanche un tollé de protestations. Il faut préciser que cette loi accorde le droit de vote aux nouveaux affranchis de 1848 et que l'ancienne population libre n'a pas été consultée. Une campagne de presse est menée pour exclure l'affranchi du monde politique. Le Moniteur de La Réunion écrit le 1er août 1849 : "Il est malheureusement incontestable que les élections peuvent exercer l'influence la plus fâcheuse sur le moral des affranchis. On sait l'agitation et le bruit qu'elles répandent au sein même des classes éclairées de la population. Que sera-ce donc chez ces hommes nouveaux, chez ces esprits mobiles et avides de dérangement ?"62.

Il existe pour les colons une marge entre le fait d'être libre et l'exercice du droit de vote. Leur désir est bien d'éloigner de l'urne les affranchis. L'ancien maître refuse de traiter comme son égal celui qu'il considérait avant le 20 décembre 1848 comme un meuble, comme sa chose. L'égalité politique est pour lui "une véritable monstruosité, contraire au droit politique"63.

La population blanche craint surtout que les affranchis usent de tous les droits que la France leur reconnaît en tentant de s'incorporer dans la milice ou la garde nationale, ce qui serait une insulte pour elle. L'ancienne population libre se mobilise pour "diriger et contenir ce courant de barbares que la France pousse jusqu'aux comices".

Les Blancs ont peur de tout. D'abord, de la capacité politique des affranchis, à cause de leur soi-disant absence

ADR, 1 Per 7/8, Le Moniteur de La Réunion, 1er août 1849,
 p. 1.

J-C Balducchi, Le Personnel politique à La Réunion, 1848-1860, mémoire de maîtrise Université de Provence, 1973, tome 1, p. 50.



Types indiens Le Docteur Aroupoulé, médecin de l'immigration indienne.

d'esprit critique, de leur soi-disant ignorance de l'appareil politique. Ensuite, de la perte du pouvoir politique qui risque de passer entre les mains de Noirs, puisqu'ils sont 25 000 électeurs alors que les Blancs ne sont que 10 000. Pour rassurer les Blancs, Sarda Garriga fait sa tournée des quartiers et demande aux affranchis de s'abstenir, de suivre les conseils de leurs employeurs ou de rester tranquilles dans les ateliers lors des

élections. H. Azéma note à ce sujet : "Les Noirs déclarèrent s'abstenir de prendre part au vote, ne voulant point se mêler des affaires des Blancs"64.

En fait, l'affranchi ne fait pas ce choix délibérément. La force est employée pour le maintenir le plus loin possible des urnes. À ces hommes qui ont en horreur le système de l'engagisme, on ne trouve rien de mieux que de les menacer de cinq nouvelles années d'engagement, s'ils participent aux scrutins. L'argument est persuasif. Pendant toute la période impériale, les affranchis sont tenus à l'écart de la vie publique. Le suffrage universel étant supprimé, les nouveaux affranchis ne peuvent plus s'exprimer politiquement. À partir de 1860, le régime se libéralise ; les problèmes politiques ressurgissent et la question de la participation des affranchis également. Dès 1862, des pétitions sont déposées au Sénat demandant l'extension des libertés coloniales et l'application du suffrage universel. L'ancienne population libre est cette fois divisée entre libéraux et conservateurs. Si les premiers se déclarent prêts à accorder les droits civiques aux affranchis, les conservateurs tiennent beaucoup à ce que les problèmes politiques soient réglés entre Blancs. Ils n'ont pas avancé d'un iota depuis 1848. P. Legras écrit dans la feuille libérale, Le Journal du Commerce : "La République leur a accordé, sans aucune distinction d'origine, des droits politiques. Les leur enlever serait créer une caste à part, une classe d'ilotes politiques et faire des divisions dans la colonie"65.

Les libéraux dénoncent les préjugés racistes des conservateurs et la ségrégation politique. Respectant une certaine logique, ils reconnaissent à l'affranchi le droit d'être français à part entière. À l'opposé, les conservateurs qui refusent cette "hérésie politique"66 soutiennent que l'affranchi n'a pas acquis

^{64.} H. Azéma, Histoire de la ville de St-Denis de 1815 à 1870, Paris, 1902, p. 95.

ADR, 1 Per 11/9, Le Journal du Commerce, 19 février
 1864.

^{66.} ADR, 1 Per 7/20, Le Moniteur de l'île de La Réunion, 22 juillet 1865, "Assimilation des colonies à la France".

la nationalité française. "La qualité d'homme libre ne confère pas le titre de français, apte à jouir du plus précieux des droits politiques. La Réunion réclame le droit d'envoyer des députés au corps législatif sans l'intervention du suffrage des Africains" 67.

À partir des années 1870, les libéraux vont entreprendre une croisade pour amener les affranchis aux urnes. Victor Trollé, dans *Le Travail*, professe de multiples leçons d'instruction civique.68. Ses articles n'arrivent pas à leurs destinataires. Quand la colonie est appelée à élire en février 1871 les membres du Conseil Général, les abstentions sont élevées et varient entre 50 et 81 %. Aux élections municipales de 1878, ce taux oscille entre 20 et 80 %69.

Le profond dégoût que leur ont causé les manœuvres électorales dont ils ont été témoins, les flatteries dont ils ont été l'objet de la part de candidats qui ne les regardaient même pas la veille, la profonde tristesse que leur a causée l'intolérance des nouveaux républicains ou soi-disant tels, favorisent l'abstention. Le système colonial a souvent élevé entre les hommes un mur d'incompréhension et de mépris. Maints ouvrages d'observateurs du XIXe siècle dévoilent cet effet en décrivant les mécanismes du racisme. Charles Buet, rédacteur du journal La Malle, en 1868, est attentif à la vie de la société réunionnaise. Fraîchement débarqué, il est étonné par des scènes et des comportements auxquels d'autres ne prêtent pas attention. Il s'insurge contre le racisme de la bourgeoisie blanche à l'égard des mulâtres et des différentes catégories d'engagés. Quand il rencontre, lors d'une promenade au jardin de l'État, un Réunionnais avec lequel il a accompli son périple France-Réunion, il va le saluer et se fait apostropher sur le champ par son oncle:

^{67.} ADR, 1 Per 7/20, Le Moniteur de l'île de La Réunion, 22 juillet 1865, "Assimilation des colonies à la France".

^{68.} ADR, 1 Per 21/1, Le Travail, 8 février 1871, "Droits et devoirs de l'électeur et du candidat".

^{69.} ADR, 1 Per 21/1, Le Travail, 22 février 1871, "Les élections du 19 février 1871" et 1 Per 21/5, Le Travail, 26 août 1878, "Elections".

- "- Malheureux! me dit-il; encore une inconvenance comme celle-ci et tu es perdu dans l'opinion publique.
 - Pourquoi donc ? lui demandai-je étonné
- Tu me le demandes ? Mais, c'est un mulâtre! Et tu t'es permis de lui serrer la main, toi, un blanc"70.

Buet est malgré tout, trop intégré à cette société pour ne pas partager les jugements et les préjugés à propos des divers groupes ethniques. Tant que l'engagé étranger est travailleur et docile, il est couvert de louanges. Quand il quitte l'habitation pour se lancer dans le commerce, il devient dangereux aux yeux des possédants. Ceux-ci n'hésitent pas à le qualifier alors de voleur. Quand il se révolte, il est traité comme un criminel de droit commun⁷¹. S'il résiste au commandeur, au missionnaire, s'il part en marronnage, s'il change de patron pour toucher un salaire plus élevé, il n'est qu'un ingrat72. À partir de quelques constatations superficielles et racistes, notamment concernant l'aspect physique, les colons procèdent à des généralisations révélatrices. Caricaturés, réduits au rang de barbares et de sauvages, les Cafres et les Malgaches sont présentés comme des animaux dans un zoo exotique. L'image du Cafre costaud mais peu intelligent, voleur, mais plus par naïveté que par méchanceté, est significative⁷³. L'Indien est surtout inquiétant pour son refus de l'exploitation dont il est l'objet74, le Chinois est le voleur par excellence⁷⁵ et l'Annamite le féroce criminel76.

Afin de prévenir d'éventuelles contestations quant à ces injures racistes, nous nous référerons aux qualificatifs employés par deux écrivains réunionnais de la première moitié du XXº siècle, Marius et Ary Leblond qui ont osé parler de ce travers de la société réunionnaise. Ces romanciers, dans Le

^{70.} C. Buet, Trois mois à l'île Bourbon, p.76.

^{71.} C. Buet, id., p. 80 et p. 84-85.

^{72.} C. Buet, id., p. 80.

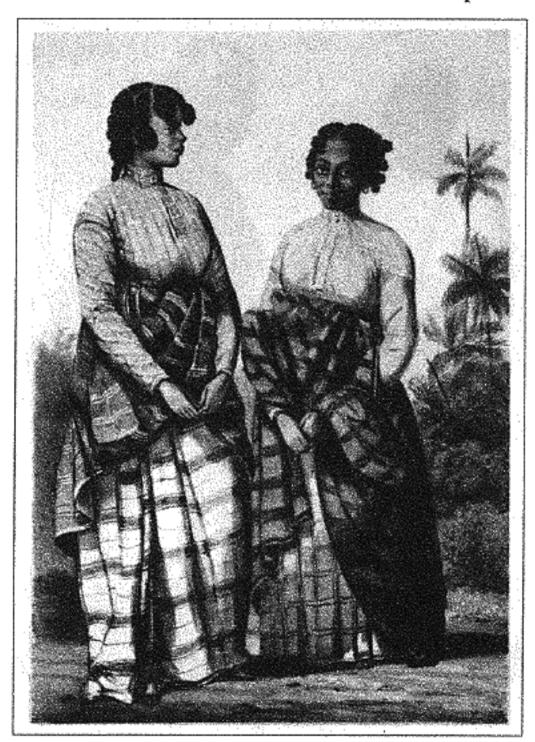
^{73.} C. Buet, id., p. 80.

^{74.} C. Buet, id., p. 80.

^{75.} C. Buet, id., p. 78.

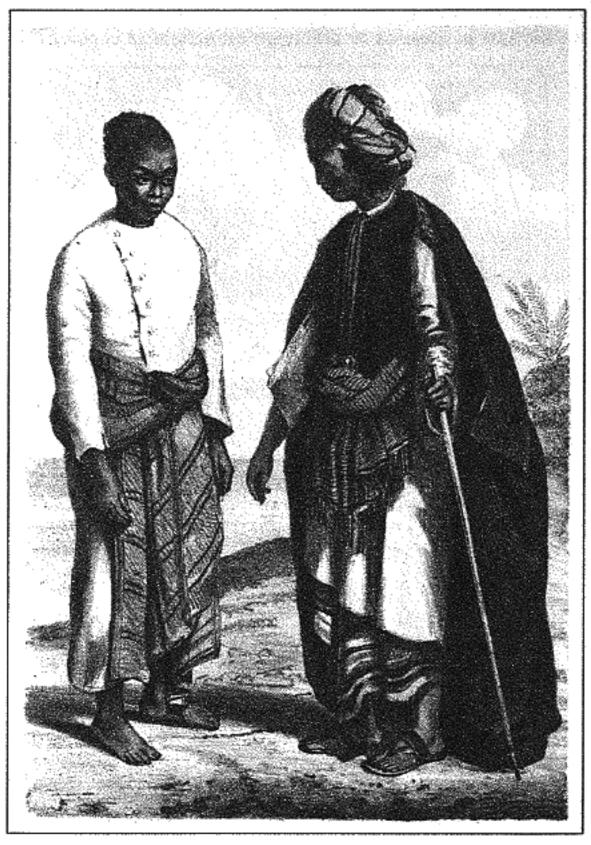
^{76.} C. Buet, id., p. 79.

Miracle de la race, nous proposent un tableau de La Réunion en 1895 où la situation de différence est nettement exposée⁷⁷.



Types malgaches. Femmes Bet-sim-sara.

77. Etablis en 1899 à Paris, les Leblond ont abondamment écrit. Leurs noms figurent en tête de la littérature coloniale contemporaine. Nous citons pour mémoire quelques titres, sur Madagascar : La Grande lle de Madagascar (1907), sur l'Algérie : Le Secret des robes (1903) et L'Oued (1907), sur la vie métropolitaine et les grands problèmes nationaux : La Société Française sous la III^e République (1904), sur l'histoire de la grande guerre : Galliéni parle (1920). La Réunion n'a pas été négligée avec Le Zézère (1903), La Sarabande (1904), Sortilèges (1905), Le Miracle de la race (1914), Ulysse, Cafre (1924).



Types arabes de Mascate.

Le Miracle de la race est l'histoire d'un enfant blanc, orphelin, Alexis Balzamet, animé du désir ardent de s'instruire pour pouvoir occuper le poste que sa couleur lui confère dans la société, et qui, à la suite de la mort de son tuteur et oncle Médéric, se voit retiré de l'école payante dirigée par Madame Cébert. Après mûre réflexion de ses deux tantes, il est inscrit à l'école gratuite des Frères considérée à l'époque comme l'école des Noirs. Cela change brutalement la destinée du blanc Alexis, car si, à l'école payante il pouvait caresser l'espoir de fréquenter un jour le lycée Leconte de Lisle et gravir les échelons de la société, à l'école des Frères par contre, il est sûr de devenir aide comptable chez un boutiquier, ou commis de quincaillerie ou employé des Ponts et Chaussées.

Que des éléments blancs soient contraints par certaines circonstances à embrasser ces carrières traditionnellement réservées aux Noirs est perçu comme une véritable déchéance dans cette société des dernières années du XIXe siècle ! Le roman entier, d'ailleurs, gravite autour de ce thème que les Leblond appellent "déclassement", autour de cette lutte de la "race blanche" - incarnée surtout par le héros Alexis - pour assurer la survie de sa situation de dominant sur ces populations venues, par la force des choses, d'Asie, d'Afrique, d'Inde sur cette terre de Bourbon. Ces auteurs ne négligent aucun moyen pour décrire les mécanismes du racisme à La Réunion. Les termes de noir, nègre, négresse, négrillon, mulâtre (se dit de celui qui est issu des liens d'un blanc et d'un noir), négraille, mater sa négraille (mater les noirs), tomber à la négraille (le fait pour un blanc d'avoir des relations sexuelles avec une noire ou de se marier à une noire), tomber dans la négraille ou piquer une tête dans la fosse aux lions (tomber dans la misère) reviennent au total cent vingt quatre fois sous la plume de ces auteurs, soit en moyenne une fois toutes les deux pages. Il y a là un effet recherché. En 1887, Fernand Hué constate dans La Réunion et Madagascar: "Le nègre qui est né dans la colonie, qui ne l'a jamais quitté et qui vit libre depuis 1848 forme une race à part : c'est le citoyen comme il se désigne lui-même depuis l'émancipation : l'appeler noir ou nègre serait l'insulter ; pour lui, Noir est synonyme d'esclave et Blanc veut dire libre"78.

Employés délibérément, ces termes ne manquent pas (et à juste titre!) de choquer les intéressés. Il est difficile d'invo-

^{78.} F. Hué, La Réunion et Madagascar, p.102.

quer l'innocence des Blancs lorsqu'ils usent à outrance de ce vocable dégradant.

La société créole est présentée dans ce roman selon une division bipartite. D'un côté, il y a les Blancs, considérés comme le fleuron et le modèle, qui jouent le rôle de guide, de phare pour les Noirs et qui, même tombés dans la "fange", ont le privilège d'inspirer la pitié des auteurs. De l'autre côté, il y a les Noirs, assimilés à la lie. Après 1848, l'accouchement d'une société nouvelle ne se fait pas sans douleur. S'il y a quelqu'un à qui le Blanc ne doit pas ressembler tant par ses actes, ses jeux et ses manières, c'est bien au Noir, exception faite de la "nénène". Les enfants blancs de l'école sont "humiliés d'être traités comme des esclaves, ils subissaient les rigueurs de l'enseignement qui devait faire d'eux des hommes capables par les manières, l'évolution, l'intelligence de se maintenir toujours au-dessus des races de couleur⁷⁹.

C'est en se référant au Noir que l'institutrice incite les élèves à améliorer leur rendement : "vous n'avez pourtant pas la caboche plus dure qu'une tête de nègre!"

"Le premier Noir des Frères de l'école gratuite ferait le problème !"80.

Même les jeux des Noirs sont l'objet de critiques acerbes et le prétexte évident pour mettre à nu leur "esprit frondeur": "pour les jeunes Blancs, les jeux sont des récréations agréables, rappels innocents des combats chevaleresques réglés par des rois de courtoisie; pour les petits Noirs, ce ne sont plus des exercices de souvenirs, mais des préparations à la bataille!"81.

Tout en fait est prétexte à comparaison, même les odeurs ! et là encore, c'est toujours au détriment du Noir. Dans la classe, "l'odeur rance des pommades dont ils (les Noirs)

^{79.} M.A Leblond, Le Miracle de la race, p. 16.

^{80.} M-A Leblond, id. p.16.

^{81.} M-A Leblond, id. p.40.

adorent s'oindre les frisons crépus, montait par-dessus l'odeur âcre de la terre mouillée qui s'exhalait de la cour. Frère Jérémie vint placer Alexis près d'un garçonnet blanc au visage gris de taches coq-d'Inde, puis lui apporta ces fournitures dont l'odeur claire, odeur de France, parfum matinal d'école, flatte la coquetterie de l'élève studieux"82.

Objet d'amusement des Blancs, les noms et prénoms que porte les Noirs sont suffisants pour les couvrir de ridicule. Géneric, Abélard, Ronflot, Crésol, Calebasse, Esculape, Épiphane, Frangidor, Effrontin, Casimir, Sirius, Brancardin: tels sont les noms cités par les Leblond. Il ne vient pas à l'esprit des Blancs de l'époque de rechercher l'origine de ces noms. Qu'ils soient tout simplement le fruit de l'imagination débordante des fonctionnaires de l'État-Civil lors de l'abolition de l'esclavage, qu'ils soient un étalage mesquin de la moquerie des Blancs, que ceux qui les portent n'aient pas eu la possibilité de choisir leurs noms faute d'éducation, tout ceci est somme toute, relativement secondaire !83

Le Noir est sans conteste, le prototype de la laideur⁸⁴. il est invariablement comparé à un animal⁸⁵. Au Noir, l'instinct de vol et de rapine, l'instinct moqueur.

^{82.} M-A Leblond, id. p.42-43.

^{83.} M-A Leblond, id. p.136. Sur les noms des affranchis, voir l'article de S. Gros, "Des noms patronymiques en 1848", in Fangok n° 1, St-Denis, 1977, p. 3-10.

^{84.} Voici le portrait d'une Noire par M-A Leblond : "La locataire du pavillon... c'était une boulotte cafrine grasse, de vingt-cinq ans. Dans un ébouriffement endiablé de cheveux frisés se dilatait avec un éclat de rire la rondeur de ses joues. Fureteuses et hagardes, ses prunelles sous des sourcils biscornus cherchaient toujours de quoi se moquer. Le nez camus, puis pétulant de bonne humeur aux narines, respirait la malice ; au repos, son cou portelé comme celui des boussues, se rengorgeait dans des rides ; mais pour parler elle avançait en provocation, la bouche tortillante, sifflante et sardoniques des êtres disgrâciés que la nature charge de verve contre les sarcasmes... Cette fille faisait scandale par sa laideur, une laideur maudite comme les sept péchés capitaux, une si damnable laideur qu'on l'appelait en ville Péché-Mortel!"

^{85.} Voir note page suivante.

"De son origine noire, elle tenait ce don sournois de moquerie. Ils aiment beaucoup jouer avec les vieux boutons d'habits qu'ils fourrent dans leur bouche et se vendent les uns aux autres pour s'acheter crayons, plumes, papier et c'est là qu'on s'aperçoit à quel point les petits Noirs sont nés voleurs!"86

Au Noir, les métiers considérés comme vils. "Un jour, en face de vous-mêmes et en face de l'opinion, vous comprendrez que votre neveu sera devenu un déclassé par votre faute. Que ces messieurs les Européens se gardent bien de vouloir encore nous prendre pour des sauvages! Ici au moins, les cochers, les garde-police et les vidangeurs ont tous des peaux de nègres"87.

Au Noir, l'origine de toutes les bassesses et de toutes les vilenies. "À force de gambader chez les Noirs, vous finirez un jour sur les bancs du tribunal !... Vous serez décidément la honte de votre famille !"88

Au Noir, vont la haine et le mépris de l'employeur blanc. "Enfant de chien! dit Jouvence. Grimpe tout de suite au pied de coco, casse pour nous cocos jeunes et vide de l'eau! Et par manière de se sentir bien chez soi, il lui allongea un coup de pied".89

^{85.} Voici par exemple la description qui nous est proposée d'une classe de noirs par un élève blanc : "Serrés l'un contre l'autre, en cargaison, et en proie à la torpeur qui les écrasait, ils ressemblaient tous étrangement à des animaux. Sous les chevelures crépues qui bosselaient leurs fronts fuyants, certains louchaient pour guetter de côté avec des sclérotiques irrisées de bœufs. Quelques-uns, pour chasser les moustiques, frottaient plusieurs fois leur visage avec leurs longues mains de quadrumanes. Beaucoup, étirés par la sieste en marge du livre ouvert, reposaient sur une patte allongée des têtes grognonnes de petits cochons, dents dehors. D'autres, qui avaient des mines de lézards et de caméléons, langue pendante, d'un revers de main attrapaient les mouches au bord de l'encre..." (M-A Leblond, id., p.47).

^{86.} M-A Leblond, id., p.70.

^{87.} M-A Leblond, id., p.36 et 112.

^{88.} M-A Leblond, id., p.133.

^{89.} M-A Leblond, id., p.112-113.

L'indifférence dans laquelle est enfermé le Noir est si totale, que bon nombre de Blancs vivent avec l'assurance que celui-ci ne peut éprouver de la souffrance. Il faut qu'Alexis assiste à une scène de ménage entre les époux Liessaint pour qu'il prenne conscience de la souffrance au moins morale des Noirs. "Il (Alexis) n'aurait jamais cru que des Noirs pussent souffrir aussi délicatement que nous (les Blancs)".

L'esclavage a tellement marqué les Noirs, le mépris affiché envers eux est tellement profond, et par opposition le Blanc est si privilégié (à lui les belles demeures, les meilleurs emplois, les domestiques, le respect), que ce dernier finit par devenir le modèle incontesté et inégalé pour les Noirs. Les auteurs n'achèvent leur roman que lorsqu'ils ont réussi cette démonstration : blanc = positif, noir = négatif. Certains Noirs en arrivent d'ailleurs à refuser leur condition de noir. Le long processus de dépersonnalisation fait si bien son œuvre qu'il ne reste plus qu'à apprécier l'ampleur du désastre : chez les Noirs se développe ce que nous pouvons appeler la blancophilie (amour et respect des Blancs) ou la négrophobie (peur des Noirs en tant que noirs). Les propos de la nénaine Aglaé sont à tous égards significatifs. "Un enfant de Blanc dans la case de la misère, c'est soleil après la pluie! Il faut être polis et tendre gentiment la main au petit prince (le blanc Alexis) qui est venu jouer avec vous !"91.

^{90.} M-A Leblond, id., p.186.

^{91.} M-A Leblond, id., p.103-104

Les Leblond citent cette ancienne esclave qui, même vivant sous le toit de son fils, s'efforce à tout instant de passer inaperçue, afin de ne pas compromettre l'avenir de son rejeton qui a réussi à s'élever dans l'échelle sociale en épousant une blanche : "Comme toute la ville, Alexis savait que cette ancienne esclave était vraiment la mère de M. Isabel. Du jour où son garçon avait réussi à épouser une fille de famille, elle n'avait plus voulu garder dans la case une place de maman... Elle vivait dans la cuisine et dans les cabanons en grognant à toute marque de tendresse ; par des coups de colère, des jurons, elle savait défendre le bonheur qu'elle s'était réservée pour la fin de sa vie de demeurer servante dans la maison de son fils, devenu gros blanc". (M-A Leblond, id., p.210).

Les éléments ci-dessus retenus peuvent faire partie de considérations générales concernant les Noirs. Il convient cependant d'ajouter d'autres touches pour différencier les dogmes propres à tel ou tel groupe ethnique. Il est à souligner en effet que cette société établit une gradation nette et franche entre les différentes catégories de Noirs. Selon que l'on soit Malabar, Malgache, Cafre ou Mulâtre, on est plus ou moins bien accepté, plus ou moins mal traité.

Celui qui jouit d'une meilleure considération, c'est le Malabar. Certes, il reste le vulgaire tamby ou ayah. On lui tient rigueur de ses pratiques religieuses, de son don d'ensorcellement. Certains de ses faits et gestes sont stéréotypés. On n'hésite pas à dire : "cracher comme un Malabar". On le décrit souvent comme lâche, paresseux, voleur, cupide, car la plupart réussissent à force de privations, à ramasser un petit pécule et, leur engagement terminé, "se font usuriers ou marchands". Mais, on lui reconnaît certaines "qualités". On lui sait gré de ce qu'on appelle son prétendu penchant pour la flatterie. Certains ayant acquis l'un de ces petits métiers indépendants qui leur permettent de côtoyer des Blancs, font – dès la fin du XIXe siècle— acte d'allégeance à la France⁹².

Le Malabar est surtout apprécié pour son attrait physique. "Un Malgache, un Cafre, un Chinois – dit un notable blanc du pays – sont pour moi des caricatures : les Malabars, eux, sont comme des statues grecques coulées en bronze. Il y a bel âge que je rêve d'un grand tableau à l'huile où défileraient des ayas, des tambys en procession derrière les chars du Pongol! Il n'y a qu'eux qui mettent ici la note rouge! Combien de fois, j'ai répété que notre île sans malabars, ce serait un paysage sans flamboyant" !

La majeure partie des critiques lancées à l'encontre des premiers vient non pas des Blancs, mais des autres Noirs. Ainsi, certains Malabars ne sont pas non plus sans reproches :

^{92.} M-A Leblond, id., p.117.

^{93.} M.A. Leblond, id., p. 205.

ils rejettent dans la même galère Chinois, Arabes et autres Noirs, les taxant d'étrangers au pays.

Ces théories racistes et ces tensions entre groupes ethniques dont témoignent les Leblond semblent avoir été un des moyens utilisés par les colonisateurs pour mieux dominer la situation⁹⁴.

Si le Blanc reconnaît au Malabar certaines affinités, il n'en est pas de même du Cafre et du Malgache. Tous deux, à peu de différences près, sont logés à la même enseigne. Du Malgache qui s'acclimate facilement au pays, bon ouvrier, honnête et plein de volonté, très attaché à sa patrie – La Grande Ile – le Blanc retient son soi-disant pouvoir-sorcier : pouvoir qui inspire le blâme des uns et provoque la crainte ou l'attraction des autres⁹⁵. Ce pouvoir sorcier tracasse. "Il y a trop de diable dans la religion catholique telle qu'on l'enseigne aux Noirs! dit Alexis. À l'école des Frères, mon cher, ils connaissaient leurs noms et leurs attributions mieux que ceux des Saints. Ajoute les sikidy des Malgaches, tout cela fait couver en-dessous la sorcellerie qui, un beau jour, reflambe" "96.

À propos du Cafre, reconnu généralement fort, robuste, bien constitué et fournissant une excellente classe de travailleurs, on l'accuse de laideur, on souligne son soi-disant instinct querelleur et sa superstition. "Un petit Cafre à tête de sorcier, incapable de regarder en face la société, pivote sur ses souliers et trace à la craie les contours dentelés du Cotentin et de la Bretagne"⁹⁷.

"Un soir de 14 juillet, le monde est à la joie! Les Cafres ne se cherchent plus querelle!"98.

^{94.} M-A Leblond, id., p.99, 118, 83.

^{95.} M-A Leblond, id., p.163.

^{96.} M-A Leblond, id., p.250.

^{97.} M-A Leblond, id., p.193.

⁹⁸. M-A Leblond, *id*., p.310.

Les Blancs n'occupent pas tous le sommet de la hiérarchie sociale. Si certains parmi les Noirs, ont pu s'élever et devenir petits fonctionnaires, parmi les Blancs un certain nombre est tombé, dès le milieu du XVIIIe siècle, littéralement dans la misère et partage le sort des Noirs, vit dans le même état de délabrement qu'eux. Les Noirs sont assez fiers de voir des Blancs pauvres comme eux. Ils projettent la rancune qu'ils éprouvent envers les Blancs riches sur ces Blancs déchus. Les apostrophes que lance Mme Liessaint à son mari relèvent de cet état d'esprit. "Si les Blancs crèvent aujourd'hui de misère, tant mieux !... Ils ont voulu pendant trop de temps écraser la classe des Noirs pour qu'elle leur fasse à cette heure la charité"99. Même au plus profond de la misère, le petit Blanc inspire la pitié de certains de ses congénères blancs, et ces derniers se reconnaissant en eux, ne cessent de se demander, en les voyant, comment les Blancs venus soi-disant pour civiliser l'île ont-ils fait pour tomber si bas et être la caricature du modèle qu'ils auraient dû représenter ?100

Avec ce discours des Leblond sur les Noirs, le doute concernant l'existence d'un sentiment raciste dans l'île n'est plus de circonstance. Nous ne pensons pas que les Leblond ont pu croire défendre les Noirs en les décrivant en des termes si peu élogieux. Comme le précise Chantale Delacroix, "le langage des Leblond est le langage du nanti, du blanc dominant, cherchant à assurer sa position, mais aussi condescendant à regarder les autres races qui n'existent que si peu à leurs yeux qu'ils s'en font un devoir de les faire exister" 101.

Au début du XX^e siècle, l'Église Catholique continue à célébrer des cérémonies spéciales pour les Noirs. La messe du dimanche à quatre heures du matin reste la messe des Noirs, on parle encore de "chemin de croix des Noirs". Des esprits

^{99.} M-A Leblond, id., p.185.

^{100.} M-A Leblond, id., p.153, 223.

^{101.} C. Delacroix, *Utilisation du créole dans l'œuvre romanesque de M-A Leblond*, mémoire de maîtrise Lettres, CUR, 1982, p.86.

éclairés demandent d'agrandir les édifices religieux s'ils sont trop petits, pour que cesse cette situation intolérable¹⁰².

En entrant au Lycée Leconte de Lisle à la fin du XIXe siècle, Léonce Salez, qui est devenu, en 1933, gérant du journal La Démocratie, est accueilli par trois élèves. Le plus vaillant des trois lui demande ce qu'il vient faire dans cet établissement réservé aux Blancs. Avec bonhomie, il répond qu'il y est venu seulement pour s'instruire. En entendant sa réponse, qui doit friser l'insolence aux yeux de ses agresseurs racistes, l'un lui donne une bonne gifle, l'autre un coup de pied au postérieur, le dernier un crachat au visage en jetant son sac dans la boue. Traumatisé, il supplie à chaudes larmes son père, en rentrant chez lui à midi, de le retirer de cette école, de l'inscrire à l'École Centrale, mais en vain¹⁰³. Les élèves ne sont pas les seuls à mener la vie dure à ces fils du prolétariat, qui ont le malheur - dans cette société coloniale - d'être noirs et pauvres. Légalement, tous les garçons peuvent fréquenter le Lycée Leconte de Lisle, mais en réalité ce sont surtout les fils des grandes familles blanches qui en sortent bacheliers sous le régime colonial. L'homme non-blanc riche, qui est à l'époque une catégorie rare, y est cependant admis. Mais, le non-blanc et le petit blanc issus de familles de condition modeste y sont persécutés.

Chaque groupe ethnique vit replié presque sur lui-même et mène silencieusement sa lutte pour défendre son culte et son identité culturelle. Au début du XXº siècle, les plus agissants sont les Indo-Musulmans. Ils arrivent à afficher leur différence au-delà de la mort. En 1900, ils s'adressent à l'administration pour pouvoir créer un cimetière uniquement affecté à leur usage. Comme la loi du 14 novembre 1881 a abrogé l'article 15 du décret du 23 prairial au XII sur les cimetières et interdit désormais de séparer par des murs les différents cultes existant

^{102.} ADR, 1 Per 44/9, *Le Journal de l'île de La Réunion*, 10 mars 1903, "Le chemin de croix des Noirs".

^{103.} Renseignements recueillis auprès de M. Paul SALEZ (fils de Léonce SALEZ) avocat au barreau de Saint-Denis.

dans la commune ou d'avoir des lieux d'inhumation particuliers pour chaque culte, les décideurs s'opposent à cette création. Quand dix ans plus tard, ils formulent la même demande, les radicaux-socialistes récemment élus n'appliquent pas la loi dans son esprit, et par tolérance acceptent cette création.

La solidarité est si peu effective parmi les personnes qui, à la base de l'échelle sociale, partagent la même communauté de misère, qu'un mouvement syndical va éclore seulement en 1912. Et encore, il regroupe une minorité de travailleurs, certainement les plus conscients.

Les conseils de révision ayant opéré une sélection et renvoyé dans leurs foyers ceux qui n'avaient pas une bonne constitution physique, seuls les forts ont été mobilisés, aussi bien des noirs que des blancs, aussi bien parmi les gens aisés que parmi les sans-le-sou, c'est-à-dire ceux qui ont été jusqu'ici laissés-pour-compte. La guerre favorise la rencontre entre ces hommes de condition et de culture différentes, chose qui n'a jamais été possible! Elle apprend à ces Réunionnais qui se sont toujours méprisés ou ignorés, à exprimer leur solidarité les uns envers les autres. En supportant ensemble les fatigues, les privations et les souffrances de la guerre, en affrontant ensemble à chaque seconde la mort en face sous toutes les formes : balles, obus, bombes, mitrailles, gaz délétères et liquides enflammés, le mot égalité prend enfin un sens dans leur esprit. Tous ceux qui sont restés dans la colonie vivent une expérience moins terrible que les poilus au front ; mais, face aux difficultés d'approvisionnement et à la cherté du coût de la vie, ils sentent que le temps de la solidarité est arrivé. Jacques Lougnon, en mai 1990, dans la postface du roman de Guy Douyère Marie Biguesse Amacaty fait observer avec raison que la "Grande Guerre" a rapproché les Réunionnais entre eux. "Il existe de fait avant et après 1848, une certaine atmosphère de suspicion, de zizanie, voire de haine, tout cela est très loin, à plus d'un siècle de nous, et a été profondément modifié, d'abord par la grande crise sucrière de la fin du second empire qui révéla bien des écarts par la grande misère d'alors qui transforma pas mal de gros blancs en petits

blancs; ensuite par la guerre de 14 qui paracheva cette fusion des divers éléments, dans le côte à côte du front pour certains, mais surtout dans l'angoisse morale de tous autour des malheurs de la patrie" 104.

Comme les mentalités évoluent toujours lentement, il est évident que ces quatre années n'ont pas suffi à faire disparaître les vieilles habitudes. Nous en voulons pour preuve la montée du racisme anti-asiatique en pleine guerre en 1915, lorsque la misère des habitants s'accroît. La place conquise dans le commerce de détail par les Indo-musulmans ne fait pas l'unanimité. Les Asiatiques, d'une manière générale, sont comparés à "des sangsues absorbant le meilleur du sang des humbles". Les Indo-musulmans sont accusés de sentiments germanophiles. Une révolte éclate même à Saint-Joseph le 29 novembre 1915. Les magasins d'Omarjee Hassen et de Sulliman Cochery sont attaqués, saccagés, pillés. Quand les prévenus du pillage doivent comparaître devant le tribunal correctionnel de Saint-Pierre, le 4 mai 1916, les administrateurs craignent que des magasins de Saint-Joseph soient à nouveau pillés. Le fossé entre les Indo-musulmans et les autres groupes ethniques ne cesse de se creuser. Si de 1916 à 1918, La Victoire Sociale cesse ses attaques racistes sur les injonctions de la Justice, aussitôt la guerre terminée, elle reprend ses tirs. Elle fait sienne le cri poussé au début du siècle par La Patrie Créole "Bourbon aux Bourbonnais". "Leur mainmise sur notre commerce, la prise d'assaut des beaux emplacements, l'achat d'une partie du sol, ne pouvaient pas ne pas réveiller la vieille fierté créole" dit-elle105.

Généralement, la "nénène" est citée comme figure représentative de la cohabitation pacifique entre blancs et noirs dans cette colonie. Cette seconde mère des enfants blancs ne doit pas être "l'arbre qui cache la forêt". Son autorité sur les

^{104.} G. Douyère, Marie Biguesse, Saint-Denis, 1990, p.222-223.

^{105.} Sur cette question voir notre article P. EVE, "Les péripéties d'une insertion: Les Indo-Musulmans à La Réunion de la fin du XIXe siècle à 1939" in Actes de la Conférence Internationale France-Inde, 1986, t. II, p.333-360.

enfants qui sont sous ses ordres ne doit pas faire oublier son sort au sein de la famille blanche aisée. Elle reste considérée, comme un être inférieur. Elle loge le plus souvent dans la cour, dans la pièce d'un cabanon. Sa ration est composée de riz, de pois du cap, de piments et de morue séchée. Les jours de réception, elle est la dernière à se coucher et le lendemain, la première à être à pied d'œuvre. De plus, pour être une "bonne nénène", il ne faut pas être exigeante sur le plan du salaire.

La guerre va permettre le rapprochement entre les Réunionnais. Toutefois, nous tenons à préciser que dans cette société cloisonnée, la guerre n'a pas libéré la femme.

En effet, la guerre ne permet pas aux employeurs de découvrir que la femme peut participer au développement économique de la colonie. L'esclavage avait déjà reconnu qu'elle était l'égale de l'homme devant le travail et le fouet. L'engagisme ne l'avait pas épargnée du travail et des sévices. L'image antique de la femme "elle fila de la laine et resta à la maison" vaut pour les femmes des colons européens, après l'introduction du café et pour les femmes de la couche bourgeoise qui s'est constituée dans la seconde moitié du XIXe siècle. Pendant la guerre, les employeurs prennent mieux conscience des avantages de la main-d'œuvre féminine. Ils ne louent pas seulement son dévouement au foyer domestique, à la famille, à la morale, à la religion, mais son sens du travail bien fait. Jusqu'en 1914, les jeunes filles qui ont poursuivi des études, ont borné leur ambition à passer le brevet supérieur. Elles sont entrées dans les services administratifs, l'enseignement, les banques, les maisons de commerce, les pharmacies, les ateliers de mode, de typographie, au C.P.R. Les femmes du peuple - pour la plupart analphabètes - sont lavandières, repasseuses, femmes de maison, journalières agricoles, manœuvres dans les usines sucrières pendant la coupe, dans les féculeries et les manufactures de tabac. Au lendemain de la mobilisation, ces dernières se rendent en plus grand nombre dans les champs et les industries. Les entreprises agricoles et industrielles peuvent continuer à fonctionner grâce à elles. Elles ne reculent pas devant l'effort à fournir. Dès 1915, les employeurs ne cachent plus leur estime pour cette maind'œuvre. Il ne semble pas qu'ils veulent seulement encourager les femmes en vantant leur mérite. Ils ont compris que les femmes représentent une force capable de diviser le monde du travail et d'affaiblir le mouvement syndical naissant. La femme aiment-ils souligner, est "moins rouspéteuse, plus régulière et plus appliquée que l'homme". De tels compliments ne sont pas débités gratuitement. La femme est surtout intéressante parce qu'elle accepte un salaire inférieur à celui de l'homme. Après avoir fait cet aveu, pour faire bonne impression, les employeurs tiennent à préciser "pour une tâche un peu moins lourde"106. Face à elles, les hommes des milieux populaires font piètre figure. Ils sont décrits comme des insouciants, des inconscients, des paresseux, des égoïstes. "Dans les ménages pauvres, où l'union libre est pratiquée sur une grande échelle, le mari est une espèce de nabab, qui s'occupe nullement de savoir s'il y a du riz à la maison. Il se contente de vivre le plus paresseusement possible, passant les trois quarts de la semaine à pêcher ou farnienter sous les varangues des boutiques de Chinois. C'est la pauvre épouse qui doit pourvoir à tout. C'est elle qui regarde s'il ne manque rien à toute sa nichée. C'est elle qui a tous les ennuis et tous les tracas, et c'est même ce souci de donner à sa famille un peu plus de bien-être qui l'a poussée à chercher du travail"107.

Comme la femme, qui travaille hors du toit familial, doit s'occuper de son ménage, elle ne peut jouer facilement à la fois son rôle de femme au travail et de mère. Elle ne peut plus consacrer du temps à une quelconque œuvre de solidarité. Comme elle a été acculée au travail pour offrir un peu de bienêtre à son foyer, il ne faut pas compter qu'elle consacre une somme, même modique, à une cotisation syndicale. À partir du moment où elle peut bloquer la machine syndicale qui vient de se mettre en action, sa plus grande participation au travail est très appréciée par le patronat.

^{106.} ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 2 décembre 1915, "La maind'œuvre féminine".

^{107.} ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 2 décembre 1915, "La main-d'œuvre féminine".

Comme elle assure l'éducation religieuse de ses enfants, elle est nécessairement en contact avec le clergé. Elle passe pour obéir aveuglément à ses ordres. Le clergé prêchant la soumission, l'entente entre employeurs et employés, cette relation est jugée intéressante par les patrons. Nous sommes enclin à soutenir cette hypothèse, car au lendemain de la guerre, lorsque la question de l'affranchissement de la femme est posée¹⁰⁸, les républicains démocrates qui acceptent cette idée ne tiennent pas à ce qu'elle ait le droit de vote, "parce qu'elle est l'esclave du confessionnal. Bigote, elle représente un véritable danger pour la république", précisent-ils¹⁰⁹. Pour justifier ce raisonnement, ils citent l'exemple de la femme anglaise qui peut voter parce qu'elle n'est pas bigote¹¹⁰. Les républicains démocrates réunionnais posent alors une condition à la réhabilitation de la femme : son éloignement de l'église.

Évidemment, pour montrer leur bonne foi, ils expliquent leur réticence en invoquant d'autres raisons. Les élections à La Réunion donnant lieu à des mascarades et à des scènes de rues, la participation de la femme aux élections fera surgir automatiquement un nouveau facteur de brouille dans le ménage. "Elle ne sera plus la gardienne de l'ordre à l'intérieur du foyer" dit-on¹¹¹.

^{108.} ADR, 1 Per 59/3, La Victoire Sociale, 3 février 1919, "Les droits de la femme".

^{109.} ADR, 1 Per 59/3, La Victoire Sociale, 25 mars 1919, "Propos d'un vieux mahoule".

^{110.} ADR, 1 Per 59/3, La Victoire Sociale, 14 février 1919, "Non la femme ne doit pas voter".

^{111.} ADR, 1 Per 59/3, La Victoire Sociale, 19 février 1919, "Une femme doit-elle voter?".

Une société mal intégrée à l'ensemble français et faiblement pénétrée par la culture occidentale

Ce n'est pas en scrutant le cadre administratif de la colonie que nous pouvons discerner cette particularité. Elle a un Conseil général, des conseils municipaux, une Chambre d'agriculture, une Chambre de Commerce. Tous les services les Postes et télégraphes, le Trésor, Travaux Publics, la Police, la Gendarmerie nationale, la Justice avec ses deux tribunaux de première instance et sa cour d'appel, l'Instruction Publique - fonctionnent comme en France. C'est surtout sur le plan culturel que cette particularité apparaît nettement. L'Église par exemple, est présente partout, elle diffuse bien cette culture, mais le travail réalisé est superficiel. La messe dite en latin n'est pas comprise par le plus grand nombre. Si certains, à force d'assister aux offices, savent chanter "Gloria in Excelsis Deo" et le "Magnificat", réciter le "Pater Noster" et le "Salve Regina", répondre "Et cum spiritu tuo" quand le prêtre dit "Dominus vobiscum" ou "Amen" quand il dit "Per omnia sæcula, sæculorum" cela ne signifie nullement qu'ils maîtrisent la langue latine et encore moins le français, même s'ils ont entre les mains un missel ou un paroissien romain. La lecture de l'Évangile et le prône en français ne sont pas à la portée de tous, car la plupart s'expriment en créole et ne comprennent bien que le créole.

Si le rôle de l'État est de réaliser l'intégration de tous ces hommes venus de l'Inde, de Madagascar, d'Afrique, d'Asie, dans le moule français et de veiller à leur épanouissement, nul ne peut dire qu'il se donne vraiment les moyens pour atteindre son objectif à La Réunion. L'école qui devrait être la maison de l'égalité et de l'élévation sociale n'accueille pas tous les scolarisables. De plus, elle produit beaucoup d'analphabètes. En 1905, la population réunionnaise compte 150 000 habitants et 24 000 enfants d'âge scolaire de 5 à 13 ans. Sur ces 24 000 enfants, 16 533 fréquentent les écoles publiques laïques et privées, 7 467 enfants ne sont pas scolarisés soit

31 %. Dix ans plus tard, la situation est presque similaire. Sur un peu plus de 24 000 enfants en âge scolaire, 67 % sont scolarisés et 33 % ne bénéficient pas des bienfaits de l'école. Les écoles primaires sont situées loin des zones habitées. Les voies de communication étant mauvaises beaucoup d'enfants ne peuvent aller à l'école. Parmi les garçons, beaucoup sont employés de bonne heure par leurs parents au travail dans les champs, dans les usines, dans les ateliers ou à conduire des bœufs porteurs. Aucun collège n'est ouvert aux jeunes filles jusqu'en 1913.

Le nombre d'analphabètes est donc important dans cette société. Après la sortie de l'école, seule une minorité de Réunionnais peut acheter des romans, des revues, s'échanger des livres, lire la presse qui diffuse les nouvelles venues d'Europe et du reste du monde. Le prêtre reste un intermédiaire efficace entre l'administration et la grande masse des misérables et des illettrés. Il lit et commente en chaîre les avis officiels. Ceux qui vivent loin de l'église et ne peuvent assister régulièrement aux offices des dimanches, sont généralement mal informés. Analphabètes ou faiblement alphabétisés, leur capacité à comprendre les nouvelles (de France et internationales) est forcément limitée. Les déformations de nouvelles qui circulent de bouche à oreille dans les rues, les boutiques, les bistrots, autour des fontaines publiques, au marché, sont monnaie courante. Charles Foucque dans Quelques notes et souvenirs sur la "Grande Guerre" insiste sur cet aspect des choses à Saint-Denis. "Au milieu de l'esplanade vers l'église, M. le curé explique la marche des Armées et devant la porte de son débit, le maire annonce déjà les victoires. Dans les télégrammes il était question de Liège, Namur, de l'Alsace-Lorraine on citait les noms de Joffre, Pau, Castelnau. Les renseignés commentent, essaient de faire comprendre, la trouée ne tarderait pas à cette heure, le territoire allemand devait être envahi, l'adversaire ne résisterait pas longtemps... ils exultaient"112. Adrien Jacob de Cordemoy cite lui aussi deux

^{112.} C. Foucque, "Quelques notes et souvenirs", 1914-1918, id., p.156.

exemples de déformations après la lecture des cablogrammes affichés devant la banque de La Réunion.

"Texte : les Allemands, malgré leur nombre ne purent briser le barrage de fer qui leur est opposé par les Français.

Interprétation : on se demande comment des Français ont pu, en si peu de temps, construire un barrage de fer aussi solide pour empêcher les Allemands d'entrer en France.

Texte : les Allemands ont attaqué de gros effectifs, mais ils furent repoussés et subirent de lourdes pertes

Interprétation: plus un homme est grand et gros, plus on le voit au loin. Les Allemands n'ont pas compris la chose et ont envoyé leurs gros effectifs. Ces gros soldats ont été décimés pendant que les petits effectifs français, qui n'étaient pas vus, en raison de leur taille, étaient épargnés"¹¹³.

Dans les autres quartiers, la situation ne peut être meilleure.

L'importance de l'analphabétisme nous amène à réfléchir sur le sentiment pro-français qui, à en croire la presse, a enflammé la population en août 1914 et pendant la guerre. L'enthousiasme a-t-il été si débordant et si général ? Tous ces hommes qui ne savent ni lire, ni écrire ou qui savent lire et écrire sans plus, ou qui n'ont reçu qu'une instruction élémentaire, sont-ils armés pour se faire une idée concrète de la France, et de la notion de patrie ? Quelle peut être la conception de la guerre de tous ces hommes qui mènent leur principale lutte pour avoir leur ventre plein dans les quartiers des Hauts de l'île à Grand-Galet, Petit Serré, Jean Petit, Grand Coude, Marla, Mare-à-Vielle-Place, Grand Ilet, Vincendo, Matouta, La Crête, Petite-Ile, Tsarabé, Dioré, Grande Montée, Bagatelle? Comprennent-ils l'enjeu de cette guerre ? Ceux qui se rendent à Saint-Denis lors de la mobilisation en août 1914 sont surtout des réservistes, les autres doivent attendre avant de se détermi-

^{113.} A. Jacob de Cordemoy, "L'île de La Réunion et la Grande Guerre", in BAR, 1936, p.56.

ner, ou ne comprennent pas toujours la portée des événements. La situation est telle que le professeur Ricci du Lycée Leconte de Lisle et des journalistes sont obligés de parcourir les principaux centres de la colonie pour exalter le patriotisme¹¹⁴ profrançais. La guerre, qui fait penser aux tueries et à la mort, ne doit pas soulever la passion chez bon nombre de Réunionnais. Il est sûr que certains, même à la base de l'échelle sociale trouvent des raisons pour participer à cette guerre. Est-il exagéré de soutenir que parmi les descendants des affranchis de 1848, certains en se portant volontaires pour sauver la France ont cherché à la remercier d'avoir accordé la liberté à leurs parents et l'égalité des droits ? Cependant, une partie de la population est bel et bien réservée et elle est prête à se terrer.

De toute façon, si tous les hommes valides s'étaient précipités à Saint-Denis pour se faire enrôler, la panique aurait été encore plus grande à la caserne. Si ceux, dont les ancêtres sont venus de France, ont souvent entendu parler de ce pays et sentent que des liens les rattachent à cette terre, tous ceux dont les ancêtres viennent de Madagascar, d'Afrique ou d'Asie peuvent-ils éprouver ce genre de sentiment ? Sinon, comment expliquer la forte proportion d'insoumis lors des travaux de la commission de réforme ? Au cours du premier semestre 1916, sur 18 618 convoqués, 3 599 sont absents soit près de 20 %. L'étude approfondie de 1506 recensés de la classe 1917 par M. Michel Geffroy donne 136 insoumis soit 9 % 115. Selon les chiffres d'Adrien Jacob de Cordemoy, pour toute la durée de la guerre, il y a eu 16 % d'absents.

Tableau 5:

Tableau faisant ressortir, de la classe 1890 à 1919 inclus les différents classements des hommes recensés, les contingents réellement incorporés, ceux dirigés sur Madagascar et ceux renvoyés à La Réunion au cours de la guerre.

^{114.} A. Jacob de Cordemoy, id. p.30.

^{115.} M. Geffroy, id. p.158-163.

CLASSES	Recensés	Classés auxiliaires		Bons service armé		Bons absents	
		S. auxiliaire	Hindous	Service armé	Hindous	Bons absents	Hindous
	1	2	3	4	5	6	7
1890	1.589	14		77	12	485	65
1891	1.484	12		76	5	471	57
1892	1.451	33	1	88	12	392	52
1893	1.432	- 38		170	8	413	1
1894	1.489	-31	1	201	4	331	3
1895	1.504	- 52		249	13	110	10
1896	2.249	72	5	270	7	159	20
1897	1.743	128	7	161	19	200	67
1898	1.197	94	1	176	26	86	18
1899	1.399	133		252	27	124	15
1900	1.582	190		237	13	145	50
1901	1.431	187		289	6	95	13
1902	1.440	151		389	13	130	49
1903	1.421	167		402	14	67	9
1904	1.841	249	4	398	19	.223	106
1905	1.753	186	2	403	12	183	92
1906	2.098	198	1	381	13	266	85
1907	2.062	271	3	374	17	249	73
1908	2.178	383	12	387	14	331	56
1909	2.181	160	2 3	381	13	227	52
1910	2.082	426	3	381	17	245	52
1911	2.114	239		388	13	309	28
1912	1.867	363	1	502	10	139	30
1913	1.944	217	2 5	1.060	29	215	9
1914	1.930	165	5	1.227	39	204	50
1915	1.880	155	2	1.072	31	220	42
1916	1.929	115	6	1.030	33	97	42
1917	3.836	475	29	1.285	37	317	395
1918	2.097	112	27	1.085	64	239	98
1919	2.091	76	15	640	50	182	351
Total	55.294	5.074	136	14.026	590	6.854	1.990
		5.210		14.616		8.844	

CLASSES	Contingent incorporé effectivement	Envoyés à Madagascar	Renvoyés dans la Colonio au cours de la Guerre
	8	9	10
1890	77	77	76
1891	76	76	76
1892	88	88	88
1893	170	170	169
1894	201	201	191
1895	243	243	58
1896	264	264	33
1897	157	156	64
1898	171	171	27
1899	246	246	50
1900	237	236	44
1901	291	286	73
1902	387	385	56
1903	401	400	45
1904	400	398	18
1905	402	401	83
1906	396	390	35
1907	383	380	43
1908 1909	414	410	41
1910	421	414	33
1911	405 402	394	37
1912	532	399	19
1913	1.090	515 1.086	35 39
1914	1.247	1.246	55
1915	1.097	1.093	65
1916	1.064	1.053	36
1917	1.364	1.357	76
1918	1.145	1.141	55
1919	652	650	4
Total	14.423	14.326	1,724

-

À en croire La Patrie Créole, si le corps médical réunionnais ne s'est pas soustrait à son devoir de citoyen et de soldat, en revanche, des fonctionnaires des divers services administratifs n'ont pas débordé de zèle. Ils ont même cherché à obtenir le sursis ou l'exemption, sous prétexte qu'ils sont indispensables à la bonne marche de l'administration¹¹⁶.

Si tous les Réunionnais pensaient que cette guerre était leur guerre, si tous étaient vraiment convaincus qu'ils devaient donner leur sang pour sauver "la grande patrie", les insoumissions, les absences, auraient dû être nulles. Les intermédiaires culturels comprennent si bien la situation, qu'un instituteur en 1917 propose que l'école primaire diffuse plus largement "la culture du patriotisme". Preuve que l'école n'a pas bien joué ce rôle jusqu'à présent! L'instituteur, souligne t-il, doit s'efforcer de mettre en lumière les beautés naturelles et les richesses de la France "tant jolie, douce à voir, plus douce à revoir". Si la géographie et l'instruction civique doivent aider à inculquer cette culture, le rôle de l'histoire est plus important. En rappelant aux enfants les jours glorieux, les grandes victoires francaises, ils confondront, dans une commune admiration, Roland mourant à Roncevaux. Jeanne d'Arc expirant sur le bûcher, Bayard et Jeanne Hachette, les soldats de l'an II et les héroïques poilus de 1914. Désormais, l'idée de "patrie" concernant la métropole doit dominer tout l'enseignement du maître. "Lorsque les enfants se rendront compte de tout ce qu'ils doivent à la patrie, ils seront convaincus qu'une Nation est grande par la valeur de ceux qui la composent et ils sentiront la nécessité d'être plus travailleur"117. Bref, il faut bien cultiver ce sentiment pour ne plus avoir de problèmes de recrutement lors d'une autre guerre.

Il est vrai que dans les zones urbaines, l'information circule mieux. L'élite de la population ouvrière est patriote. Elle

^{116.} ADR, 1 Per 45/28, La Patrie Créole, 24 avril 1915, "Plus d'embusqués".

^{117.} ADR, 1 Per 82/6, Le Progrès, 23 mai 1917, "La culture du patriotisme par un instituteur".

manifeste son soutien à la France en guerre. Ainsi, l'Union des syndicats professionnels de Saint-Paul (U.S.P) décide de cesser tout travail syndicaliste de nature à gêner le gouvernement dans l'accomplissement de sa lourde tâche. Elle se prononce pour l'organisation du travail par roulement pour lutter contre le chômage¹¹⁸ Elle reprend ses travaux uniquement à partir du 10 mars 1918119. Le syndicat des travailleurs du C.P.R. fait un geste de solidarité en donnant chaque mois aux sans-travail une journée de salaire¹²⁰. Lorsqu'au début de l'année 1916, le gouverneur lance un appel en vue de recruter de la maind'œuvre pour aller travailler en France dans les ateliers et arsenaux de l'État, une trentaine d'ouvriers de divers métiers (forgeron, bourrelier, maçon, tailleur d'habits, charpentier, charron, fondeur, ajusteur, peintre en bâtiment) et de tous les quartiers de l'île dépose une demande. Deux seulement reviennent sur leur décision, l'un le 15 mars 1916 et l'autre le 20 mars 1916121. Mais les travailleurs qui n'ont fait aucune déclaration officielle sur leur attitude pendant la guerre ne s'embarrassent pas pour déclencher la grève. Cela signifie que pour ces hommes qui ont des conditions de vie difficiles, leurs problèmes passent avant la guerre ; il y a urgence pour eux de les résoudre maintenant, plutôt que demain. Le 25 avril 1915, une grève éclate à l'atelier de Ravine-Creuse à la suite du renvoi de quelques journaliers. Ils recoivent le soutien des syndicats agricoles de Saint-Pierre, de la Rivière Saint-Louis, du Tampon, du syndicat des cheminots du Port et du syndicat des dockers. Ce conflit se termine le 15 juin. En août 1915, des ouvriers machineurs de la fabrique de tabac Adeline se mettent en grève pour obtenir une augmentation de salaire. L'année 1916 est une année calme. La prolongation de la guerre fait sentir ses effets. Les réclamants sont isolés et n'en viennent à la solidarité que par occasion. Ces luttes ne visent pas la dispa-

^{118.} ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 8 août 1914, "U.S.P.".

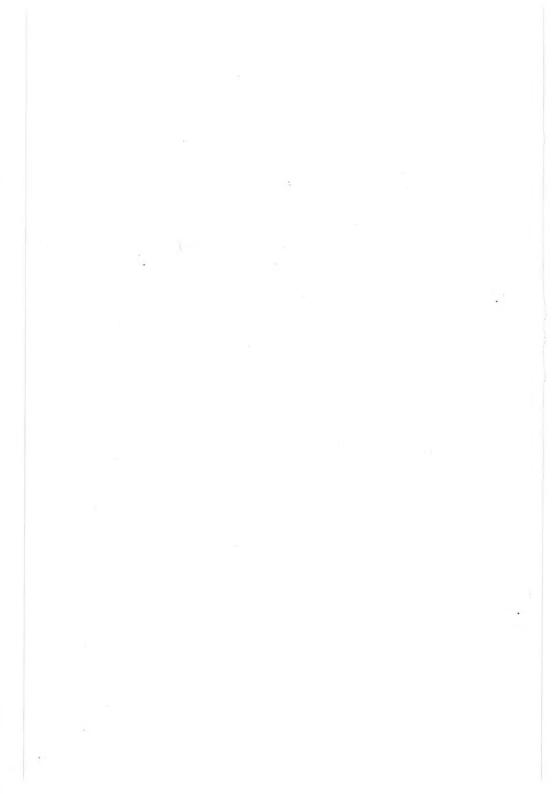
^{119.} ADR, 1 Per 53/14, La Dépêche de La Réunion, 9 mars 1918, "U.S.P".

^{120.} DR, 1 Per 81/13, Le Peuple, 3 juin 1915, "Syndicalisme et patriotisme".

^{121.} ADR, R 55, Dossier des volontaires pour les arsenaux français, 1916.

rition du patronat et du salariat mais essentiellement une amélioration substantielle des conditions de vie. Le 9 avril 1917, huit manœuvres de l'établissement L'Union à Bras-Panon cessent le travail afin d'obtenir de meilleurs salaires. N'obtenant pas satisfaction, ils vont travailler sur d'autres exploitations. Le 3 juillet, trois cents dockers au Port sont en grève, réclamant un meilleur salaire journalier. Le 4 juillet, douze manœuvres de la féculerie du Piton (à Saint-Joseph) cessent le travail pour le même motif. Le 15 septembre, vingt-cinq terrassiers de la voie ferrée entre le Port et la Possession qui désirent travailler à la tâche plutôt qu'à la journée se mettent en grève. mais devant l'absence de discussion avec le patron, ils se font enrôler parmi les dockers. Le 4 octobre, soixante-dix journaliers dont quinze de la sucrerie de Grands-Bois choisissent la voie de la grève en vue d'obtenir une augmentation de salaires, le 8 octobre, c'est au tour de six blanchisseuses de la buanderie Moultson au Butor (Saint-Denis). Du 18 au 22 novembre, les dockers protestent contre l'interdiction qui leur est faite par l'agent des douanes de sortir avec du riz. Du 10 au 12 septembre 1918, les journaliers occupés au chargement ou au déchargement des navires sont de nouveau en grève.

Il est nécessaire de bien appréhender les particularismes de la situation économique et sociale de La Réunion à la veille et pendant la Grande Guerre pour apprécier à sa juste valeur sa participation au conflit, les réactions diverses de ses habitants et le prix qu'elle a payé. Chercher à connaître l'action réelle de cette colonie, les doutes et l'attentisme des uns, les libéralités et la rage de vaincre des autres n'est pas faire œuvre de dénigrement, c'est tout simplement faire œuvre historique.



II

REPÈRE CHRONOLOGIQUE



1914

28 juin : Assassinat de l'archiduc héritier François-

Ferdinand d'Autriche à Sarajevo

23 juillet : Ultimatum autrichien à la Serbie

28 juillet : L'Autriche déclare la guerre à la Serbie

31 juillet : Ultimatum allemand à la Serbie 1er août : Mobilisation générale en France

3 août: Déclaration de guerre de l'Allemagne à la

France

4 août : Réunis en séance extraordinaire, la Chambre et

le Sénat votent les crédits de guerre et s'ajour-

nent sine die

4 août : L'Allemagne viole la neutralité belge 4 août : La Grande-Bretagne entre en guerre

2 septembre : Le Gouvernement et le Parlement quittent Paris

pour Bordeaux

6-12 septembre : Victoire de la Marne

Octobre-novembre : Bataille des Flandres

Novembre : Retour du gouvernement à Paris 22 décembre : Réunion des Chambres à Paris

1915

Février: Expéditions des Dardanelles

Mai: Offensive française en Artois

7 mai : Torpillage du *Lusitania*23 mai : Entrée en guerre de l'Italie

Septembre: Offensive française en Champagne

6 octobre : Débarquement anglo-français à Salonique Novembre : Premier emprunt de la Défense Nationale

1916

29 janvier: Raid de Zeppelin sur Paris

21 février : Début de l'attaque allemande sur Verdun

31 mai : Bataille navale du Jutland

1er juillet : Offensive franco-anglaise de la Somme5-25 octobre : Deuxième emprunt de la Défense Nationale

2 décembre : Le général Nivelle remplace le général Joffe

comme commandant en chef

12 décembre : Propositions allemandes de paix

1917

ler février : L'Allemagne commence la guerre sous-marine à

outrance

16 mars: Abdication du tsar Nicolas II

3 avril : Entrée en guerre des États-Unis

9-19 avril: Échec de l'offensive franco-anglaise sur la

Somme et en Champagne

15 mai : Le général Pétain remplace le général Nivelle au

commandement des armées françaises

Juin: Mutineries militaires

26 juin : La Grèce rompt avec les puissances centrales

6 novembre: Les Bolcheviks s'emparent du pouvoir en

Russie

26 nov. 16 déc. : Troisième emprunt de la Défense Nationale

15 décembre : Les Bolcheviks demandent l'armistice aux

Allemands et obtiennent une suspension

d'armes

1918

21 mars: Début de l'offensive allemande contre le front

anglais

26 mars: Le général FOCH est chargé de coordonner

l'action des armées alliées

9 avril: Offensive allemande au Chemin-des-Dames

6 juin : Paris est replacé dans la zone des armées

15-16 juillet : Échec de l'offensive allemande en Champagne

18 juillet: Contre-offensive française

8 août : Offensive franco-britannique sur Amiens

26 septembre : Offensive générale des alliés sur le front

occidental

6 octobre : Demande allemande d'armistice au président

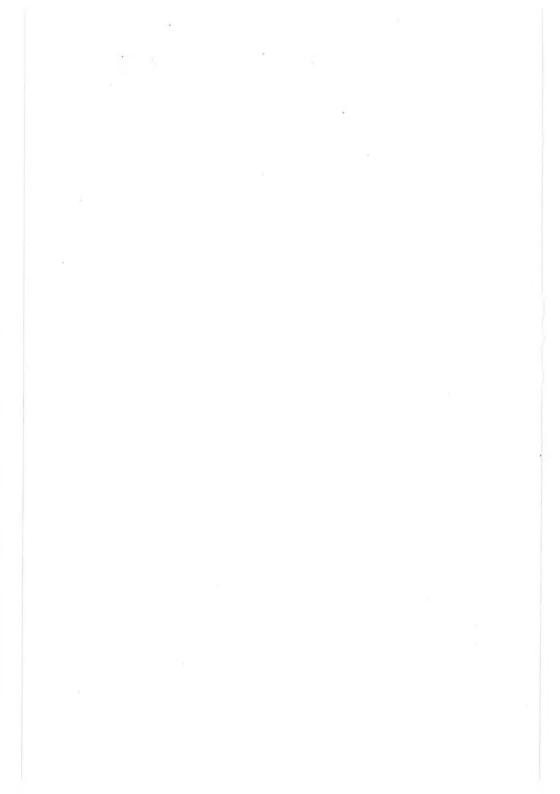
Wilson

17 octobre : Lille délivrée

20 oct-25 nov. : Quatrième emprunt de la Défense Nationale

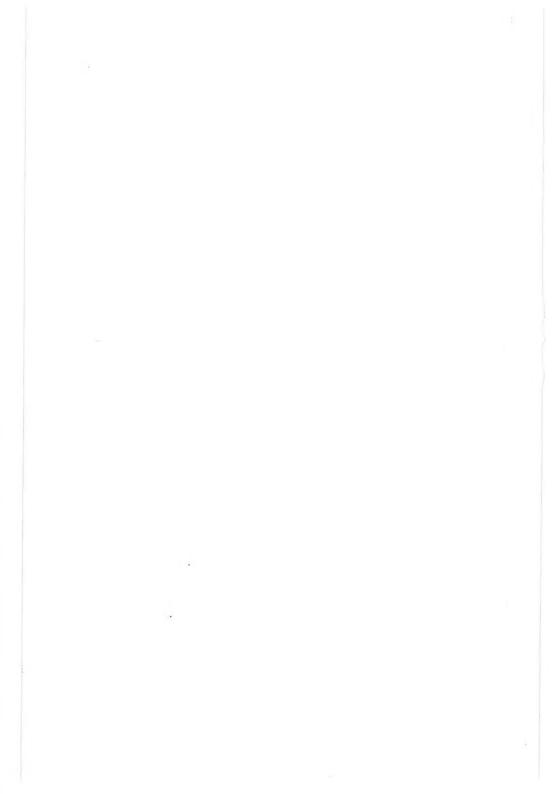
4 novembre : Les Alliés arrêtent les conditions d'un armistice

11 novembre : Signature de l'armistice



III

RÉVÉLATIONS DES POILUS RÉUNIONNAIS



L'année 1914

NON

En août 1914, les soldats partent à la guerre "la fleur au fusil" pour prendre la revanche de la défaite de 1870 en battant l'ennemi national, l'Allemand. Albert d'Emmerez, originaire de Champ-Borne, croit que la guerre serait nécessairement courte et que la France sortirait victorieuse. La guerre étant l'affaire des militaires, il évite de donner la moindre information sur le déroulement des opérations de peur que sa lettre ne tombe entre les mains de l'ennemi.

"Chère maman,

Pour ne pas que tu t'inquiètes trop à mon sujet, je t'écris à la hâte quelques mots qui te parviendront je ne sais quand, mais qui te feront connaître toutefois, que ton fils est encore de ce monde et bien portant par dessus le marché.

Les événements se sont précipités, et la guerre a été déclarée entre la plupart des nations européennes.

Pour notre part, nous marchons contre l'Allemagne, notre ennemie la plus acharnée, celle contre laquelle nous avons accumulé tant de rancunes depuis l'Année fatale où ces Allemands nous ont vaincus et ont pénétré sur notre pauvre pays où ils ont commis les pires atrocités.

Le jour de la revanche est enfin venu ; ce jour si longtemps et si impatiemment attendu par nous tous, Français de cœur!

C'est te dire avec quel plaisir nous avons endossé nos sacs, et avec quel courage nous supportons les fatigues du métier!

Il m'est impossible de te donner plus de détails sur les opérations auxquelles nous participons à l'heure actuelle, pour des raisons que tu comprendras très facilement: La moindre chose est mise à profit par nos ennemis dont les espions sillonnent le territoire; aussi, nos chefs ne tiennent nullement à ce qu'ils sachent par nous, au cas où nos lettres leur tomberaient entre les mains, des détails concernant nos opérations militaires.

Qu'il te suffise de savoir que je fais bravement mon métier de soldat et j'espère aller jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la victoire complète et définitive de nos vaillantes armées qui ont montré, dès les débuts de cette guerre, un courage indomptable et une valeur sans pareille – la véritable furia française – quoi !...

Je puis te dire, sans crainte de sortir des limites permises, que je me trouve actuellement dans l'Est, où les populations nous ont accueillis chaleureusement – c'est partout d'ailleurs, la même chose. – Notre passage, à travers la France a été une sorte de voyage triomphal que je te raconterai plus tard si, comme je l'espère, Dieu me protège et que j'ai le bonheur de te revoir ainsi que les miens.

Je veux te quitter, ma bonne vieille maman, jusqu'à ce que je puisse te donner d'autres nouvelles de moi.

Sois sans inquiétude à mon sujet, car notre vie à tous est entre les mains de Dieu qui en fait ce que bon lui semble.

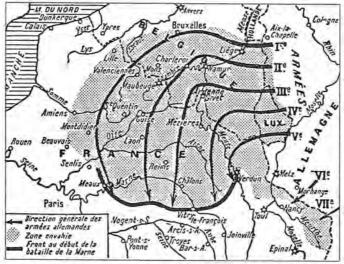
Montre-toi brave mère, comme toutes les Françaises, et ne pleure pas de me voir exposé aux coups d'un ennemi que nous voulons vaincre, et que nous vaincrons sûrement, ces jours-ci.

C'est si beau de servir son pays et de mourir pour lui que je me demande bien souvent, si je ne dois pas souhaiter qu'une balle ennemie vienne me frapper durant cette guerre!

Mais tu seras si malheureuse que je me repents de formuler un vœu pareil.

Encore une fois courage et au revoir si Dieu le veut ! Ton fils qui t'aime et qui t'embrasse bien fort".

A. D'Emmerez (ADR, 1 Per 82/1, Le Progrès, 20 septembre 1914)



La bataille dite des frontières (1914).

Von Moltke applique le plan Schlieffen élaboré dès 1900 pour anéantir l'armée française en six semaines.

Le 4 août au matin, la neutralité de la Belgique est violée. En quelques jours, l'essentiel du territoire belge est conquis et les Alliés doivent opérer une retraite profonde à partir de Charleroi. Du 21 au 23 août, c'est la bataille de Charleroi. Le séminariste Herbert Mondon, soldat du 129e Régiment d'Infanterie de ligne dans sa lettre du 30 août 1914, présente les difficultés de cette bataille.

> Le Hâvre, 129^e Régimentd'Infanterie de Ligne 30 août 1914

"Les blessés évacués depuis quelques jours au Hâvre m'ont donné des nouvelles du 129°. – Il aurait, paraît-il, été très éprouvé dans une première rencontre avec l'ennemi aux environs de Charleroi. Il s'agissait d'enlever aux Allemands un petit village où ils s'étaient retranchés.

Au cours d'une charge à la baïonnette, le tir des Allemands fit beaucoup de ravages. Le village fut d'abord occupé par les troupes françaises, puis abandonné aux forces ennemies supérieures en nombre. Que sont devenus mes camarades que j'avais vus, au moment de leur départ, si pleins d'entrain et de confiance ? Je souhaite bien que les balles prussiennes les aient tous épargnés.

"Il est parti hier du Hâvre un détachement d'un millier d'hommes pour combler les vides laissés dans le 129° par ceux qui sont hors de combat. C'était un spectacle touchant que celui des parents venant dans la grande cour de Kléber faire leurs adieux aux partants : pas de douleur bien apparente, mais une gaîté factice et nerveuse manifestée dans le but de s'encourager mutuellement!

"Plusieurs trains ont déjà transporté au Hâvre un certain nombre de blessés de toutes armes : fantassins, artilleurs, turcos... Les écoles et les hôtels de la ville, transformés en hôpitaux, sont aménagés pour les recevoir. Il y a même un navire hôpital anglais dans un des bassins du port... Que de sang répandu depuis deux ou trois semaines à peine!

"Les Anglais sont plus nombreux que jamais au Hâvre; dans les rues, aux terrasses des cafés on les rencontre à toute heure. J'ai assisté, dimanche dernier, à l'arrivée de trois transports britanniques; ils étaient archi-combles; on eût dit des fourmillières humaines; en pénétrant dans le port, les soldats anglais se mirent à pousser de formidables: hop! hop! hourra! hourra! qui s'harmonisaient assez bien avec le beuglement des sirènes. À les voir ensuite, l'air décidé et

résolu, défiler sur les quais avec armes et bagages, on aurait cru qu'ils se rendaient à quelque partie de plaisir... Combien d'entre eux reverront le home filial!...

"J'entends tout à coup un ronflement d'automobiles. J'étais à la salle de service. Je vois pénétrer à la file indienne, dans la cour Kléber, une douzaine de voitures montées par des officiers et des soldats... belges pour la plupart... dans un piteux état. Que venaient-ils faire au Hâvre? J'apprends bientôt qu'ils étaient en fuite, les malheureux!—Ils accompagnaient un convoi de munitions aux environs de Namur lorsque, surpris tout à coup par des forces allemandes considérables, ils durent battre en retraite et filer à toute vitesse sur la frontière française. Une fois en France, comment rejoindre leur corps? Par voie de terre?—Impossible: toute la frontière françobelge étant occupée par les Allemands. Il ne leur restait que la ressource de gagner le Hâvre, d'où les vaisseaux Anglais les transporteraient à Anvers, point de ralliement des armées belges.

"Prodigieuse odyssée si l'on songe aux circonstances dans lesquelles elle s'accomplit !...

"Je me demande comment je suis encore vivant, nous dit un des soldats belges!

"On se représente aisément ces pauvres gens fuyant éperdûment devant les balles ennemies et sur le point d'être faits prisonniers, sans la rencontre de voitures automobiles qui les mettent hors de portée des Allemands...

"Ces autos !... elles sont couvertes d'une épaisse couche de poussière qui en dit assez sur les routes qu'elles ont parcourues à toute vitesse, quelques unes portant même des trous de balles... Malgré leur aspect lamentable, on y reconnaît des voitures de maîtres réquisitionnées pour la guerre. À l'intérieur, contrastent étrangement, avec les coussins en velours, des fusils, des sabres, des bidons de pétrole qui traînent pêle mêle au milieu des paquets de coton pour pansement...

"Ce que c'est que la guerre!

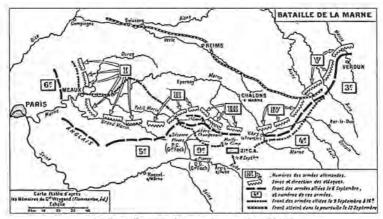
"Un spectacle réconfortant de nos jours, c'est la recrudescence de la foi et des pratiques religieuses depuis la déclaration de la guerre. L'épreuve et la souffrance rapprochent de Dieu des cœurs qui prétendaient toujours pouvoir se passer de lui !... Dans les églises, à tous les offices, une affluence considérable de fidèles !... Je m'en rends compte moi-même dans une église voisine de la caserne où j'ai le bonheur de me fauliler chaque matin pour entendre la messe..."

> Herbert Mondon (AEVR, Bulletin de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Bon Suffrage, décembre 1914, p. 470-476)

Les soldats réunionnais débordent d'énergie sur les champs de bataille et sont solidaires entre eux. Le 17 septembre, Marcel Dhort parle de la mort du jeune soldat Inel Dupuy qui a participé à la bataille de Charleroi.

"Chère famille, je puis me tromper, mais j'appréhende un dénouement fatal... À la tombée de la nuit; profitant d'une accalmie, le Général du corps d'armée a ordonné de relever les blessés et d'établir des tranchées pour enterrer les héros morts et... chère famille, l'Être Suprême a voulu que ce fut une main compatriote et amie qui fit cette dernière et honorable tâche. En effet, c'est parmi tous ces cadavres que le courageux Boyer l'a ramassé avec soin, l'a baisé au front. Le colonel, l'adjudant Laurent et le capitaine du 55e tombés en même temps que lui ont été aussi ramassés par lui".

(ADR, 1 Per 82/1, Le Progrès, 13 novembre 1914)



La bataille de la Marne (septembre 1914).

Bien que poursuivie par ses adversaires, l'armée française commandée par le général Joffre n'est pas désorganisée. Après de rapides succès qui conduisent les soldats allemands à Meaux dès le 2 septembre 1914, la première bataille de la Marne (6-12 septembre) met un terme à cette poussée.

Herbert Mondon dans sa lettre du 30 septembre 1914 fait allusion à cette bataille et au regain de spiritualité depuis le début des hostilités. Il est déjà persuadé que la guerre sera longue.

Le Hâvre, 129° Régiment d'Infanterie de Ligne, 30 septembre 1914

"Les cablogrammes et les journaux de France doivent vous donner une idée de ce qui se passe actuellement sur le théâtre de la guerre. Combien de temps durera cette bataille de l'Aisne qui a déjà coûté tant de sang? Espérons que la victoire dédommagera nos soldats des souffrances et des privations qu'ils auront endurées!

"Ma courte expérience des "exercices en campagne" suffit pour me convaincre de ce que doivent avoir de pénible les marches forcées avec chargement complet, les nuits passées à la belle étoile et les séjours prolongés dans les tranchées humides.

"Des blessés évacués du 129º j'ai su qu'Épiphanie Grenier s'était fait remarquer par son dévouement et sa bravoure, mais qu'il avait été grièvement blessé dans le combat de la Marne.

"La vie religieuse semble avoir reçu des événements un regain d'intensité : l'assistance aux offices devient plus régulière et plus nombreuse. Les obsèques des soldats morts dans les hôpitaux des suites de leurs blessures, donnent lieu à des touchantes manifestations religieuses. Les officiers ne craignent pas d'exhiber leurs galons dans les églises.

"La fête de Saint-Michel a été célébrée avec un éclat tout particulier en raison des circonstances actuelles. Neuvaines, processions, sermons : rien n'y a manqué. Une des paroisses du Hâvre, qui porte le nom de l'archange, a vu affluer des pélerins de tous les coins de la ville et des environs. Prières et cantiques se sont succédés sans cesse pour obtenir du ciel la victoire complète.

"Puisse-t-elle ne pas trop tarder! mais tout laisse à prévoir que ce sera long et dur! L'armée allemande est formidablement puissante et malfaisante. Cependant, comment perdre confiance puisque, dès le début, la Providence a manifesté son action et a visiblement travaillé pour la victoire et la renaissance française".

Herbert Mondon

(AEVR, Bulletin de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Bon Suffrage, février 1915, p. 501-503)

La victoire de la Marne redonne confiance à la France, compromet la stratégie allemande, laisse aux Alliés le temps nécessaire pour mobiliser leur immense potentiel. Un adjudant réunionnais (maniant bien l'humour créole) au 261^e Régiment d'Infanterie décrit à la fin de septembre 1914 la méthode utili-

sée par une patrouille ennemie pour obtenir des renseignements sur les emplacements des Français.

"C'était vers la mi-septembre, la date précise m'échappe. Les Allemands après leur grande défaite de la Marne tournaient le dos à Paris et fuyaient par étapes forcées.

Un soir, après un combat qui était indécis à cause de l'arrivée de la nuit, je reçus l'ordre de me porter en petit-poste avec une section sur la route de Va...

J'étais là depuis trois heures environ, quand une de mes sentinelles, un grand diable d'Ardéchois, solide, aux allures presque sauvages, se précipita vers moi et me conduisant à son emplacement, me dit: "Chef, ça bouge, venez vite."

Ça bouge, que je lui réponds, et, sans même comprendre ce qu'il voulait me dire, avec une sorte d'insouciance, j'arrivais à l'endroit où il avait vu "bouger". Je me mis à plat ventre, mon nez rasant le sol et j'observe.

Après 2 minutes d'attente, j'eus la certitude que ma sentinelle ne se trompait pas. — Quatre meules de paille avançaient par échelons dans un champ. Dire que j'ai eu peur ce serait mentir; dire aussi que cette scène ne m'a pas produit aucun effet ce-serait aussi mentir. Mon émotion passée, ce qui dura l'espace d'un éclair, je pris mes dispositions pour empêcher ces meules de paille de danser le "Tango". Je déployai une 1/2 section et fis mettre baïonnette au canon. Profitant du talus de la route, je fis défiler mes hommes de façon à tourner les meules danseuses. Une fois le cercle formé nous serrâmes sur le centre. Les meubles ne marchaient plus. Avec la pointe de mon sabre, je fouillai l'une d'elles quand tout à coup sugirent des dites meules 10 casques à pointes en criant Kam'rad... Kam'rad. Ils n'en finaissaient plus et plusieurs mêmes se mirent à genoux.

Le pire c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à retenir mes hommes que ne voulaient en aucune façon faire camarades avec des hommes à Guillaume.

 C'était une patrouille ennemie qui avait employé ce moyen pour pouvoir se renseigner sur nos emplacements.

Toujours est-il que l'équipe fut conduite à notre commandant de Compagnie.

Voijà comment les boches cherchent à surprendre nos sentinelles. Souvent ils tombent sur des becs de gaz".

(ADR, 1 Per 81/13, Le Peuple, 20 janvier 1915)

Dans les semaines qui suivent la bataille de la Marne, les deux armées essaient de se déborder vers l'Ouest : c'est la course à la mer. Après une très dure bataille dans les Flandres, Français, Anglais, Belges d'un côté, Allemands de l'autre ne peuvent l'emporter. Le 17 novembre 1914, l'offensive allemande s'arrête. Les combats prennent un caractère inconnu jusqu'alors. Chacune des deux armées s'enterre sur ses positions : les soldats creusent deux ou trois lignes successives de tranchées parallèles, reliées entre elles par des cheminements (ou boyaux) en zigzag. De la mer du Nord à la frontière suisse, ce dispositif fortifié s'allonge sans fissure sur 720 kilomètres, en un front ininterrompu. Marcel Gillet du 22e régiment colonial, au début de l'année 1915, présente l'attaque d'une tranchée ennemie les 20 et 21 décembre 1914.

"Dans ma dernière lettre, je vous disais que j'étais à... dans l'Argonne où se déroulent actuellement pas mal de combats et où les Français sont très près des Alboches.

Le 20 décembre, nous reçumes l'ordre d'attaquer deux tranchées allemandes, qui se trouvaient à trente mètres de nous. Dès cinq heures du matin notre artillerie ouvrait un feu fourni sur les tranchées ennemies. Vu le peu de distance qui nous séparait, nous recevions des éclats de notre 75. Après une cannonade d'une heure le... colonial attaqua le premier en allant à l'assaut. Ensuite mon régiment et un autre renforcèrent.

Nous avons réussi à prendre leurs tranchées avec un peu de pertes. Le soir, ils l'ont fait une contre attaque, sans résultat avec des pertes considérables, ayant pour principe de se porter en masses compactes. C'était un plaisir de tirer dans le tas.

Pendant deux jours de combat, je n'ai rien eu. Le 21 décembre, au moment où ma compagnie allait être relevée, j'ai été atteint à la tête par une grosse bombe à la face droite et les mains. Ces projectiles ont une telle force que la tranchée s'est écoulée, je suis resté pris sous terre. Un copain est venu me dégager.

Aussitôt j'ai été évacué sur B... le C...

Vu mon état, ne pouvant continuer le voyage, je suis resté à l'hopital de cette ville. Puis j'ai évacué sur C... à l'Hopital de la Croix-Rouge où l'on est très bien à tous les points de vue.

Je vous assure que c'est grâce aux bons soins reçus que j'ai été sauvé, quoique pas tout à fait guéri mes plaies sont en bonne voie.

Je n'ai pas pu vous écrire ayant eu les mains dans un appareil

pour fractures. Mais nous sommes si bien soignés. Nos infirmières sont les dames de la haute Société de C... Ayant eu la mâchoire à moitié fracassée, elles me font manger comme on donne la patée à un enfant.

J'ai eu mon compte cette fois-ci. Mais j'en ai peut-être encore pour deux mois... peut-être moins, et après, je retourne au front. Vive la France!

Marcel Gillet
Du 22º régiment colonial
(ADR, 1 Per 52/9, Le Nouveau Journal de l'île de la Réunion,
7 avril 1915)

Aux assauts d'infanterie succède le corps à corps, aux plans de bataille se substitue l'organisation minutieuse de réseaux de barbelés et de tranchées. Dans la lettre de l'adjudant Auguste Godron, du 5 décembre 1914 il apparaît nettement que cette guerre d'usure attise la haine du "boche".

"A.M... apèrs une rude journée qui a tourné à notre profit, ma compagnie a ramené 64 prisonniers. Parmi eux se trouvait un jeune sous-officier. En pleurant il me demanda du pain, déclarant que depuis la veille ils étaient sans manger. — Il y a de tout dans cette race maudite : pilleurs, incendiaires, fourbes, assassins, telles sont les qualités des soldats du barbare Guillaume II.

"Cependant je tiens, à citer les paroles élogieuses qui nous ont été adressées dernièrement par un ex-député du Reichstadt "Honneur, disait-il, à ces enfants qui donnent avec le sourire aux lèvres, leur sang merveil pour défendre le sol sacré de la France, ce sol qui, trempé du sang de ses enfants, verra l'an prochain sortir des épis de blé d'or et des coquelicots sur les gouttes de sang versé sans marchandage...

Au revoir, rien de nouveau à signaler; pardon j'oubliais; les boches nous envoient à l'instant des obus qui tombent à quelques mètres de ma tranchée, mais ils ne "pètent" (sic) même pas".

(ADR, 1 Per 81/13, Le Peuple, 10 janvier 1915)

Le 27 février 1915, Charles Brunet-Millon, lieutenant de la 10° Armée, décrit à un ami ses activités militaires depuis le début de la guerre.

Le Bourget, 27 février 1915.

Mon cher ami.

J'ai eu par ma mère de tes nouvelles et je sais que tu as été inquiet d'être resté sans lettre de moi. Je t'ai pourtant adressé quelques correspondances, mais le service postal n'a pas toujours été à la hauteur de sa tâche pendant les premiers mois de la guerre.

Tu as appris la douloureuse disparition de notre frère Sully, tombé à Berry-au-Bac le 14 septembre alors qu'il venait d'être promu sous-lieutenant sur le champ de bataille. Nous espérons encore que sa blessure n'aura pas été trop grave et qu'il nous reviendra après la guerre.

Auguste est officier interprète à la brigade Australienne.

Emmanuel, revenu des Nouvelles Hébrides pour la guerre, est au 3ème tirailleur Marocain à Tracy-le-Val.

Quant à moi, je suis actuellement à l'état-major de la 10^e armée (armée de Maud'huy).

Mobilisé avec les troupes de couverture, trois jours avant la déclaration de guerre, au quartier général du 7º corps (Besançon), j'étais à Mulhouse le 8 août lors du coup de main du général Bonneau sur cette ville. Quarante-huit heures après, c'était la retraite, sous les coups de feu des francs-tireurs boches. Le 13 nous pénétrions à nouveau en Alsace sous les ordres du général Vautier (armée Pau). Nous reprenons Mulhouse. Mais l'avance des Allemands sur Paris nous oblige à une nouvelle retraite, exécutée celle-ci dans un ordre parfait. Notre corps d'armée est dirigé sur Amiens le 27 août pour former le noyau de la 6º armée qui s'organise sous les ordres du général Maunoury.

Pressés par les corps de von Kluck nous nous replions sur Paris en combattant. Arrivés dans le camp retranché le 2 septembre, le 4 nous reprenions l'offensive. J'assistais aux affaires de Bonillancy le 7, de Nanteuil de Haudoise le 8, et le 15, par la grande route de Maubeuge, nous poursuivions les Boches en déroute, et après un changement de front à Villers-Cotterets, nous atteignions l'Aisne à Vic.

Depuis ce moment l'armée n'a plus bougé.

À la fin d'octobre, j'ai été désigné pour servir à la 10^e armée, constituée sous les ordres du général de Maud'huy.

J'ai été très fier de voir mes services appréciés par l'État-Major qui m'a adjoint à l'Internat Militaire de la Gare Régulatrice du Bourget.

Une gare régulatrice, mon cher ami, c'est en quelques sorte le cœur même de l'armée. Sous sa pulsation régulière, chaque jour l'armée reçoit les hommes, les chevaux, les canons, les fusils, les obus, les munitions de toute nature, l'équipement, le vêtement, les outils de tranchées, les vivres, le bétail, le fourrage de la cavalerie, l'essence des autos, l'argent, les lettres. Tout cela arrive par des multiples artères qui plongent au plus profond de la France. C'est le sang riche en globules qui va alimenter nos troupes qui les maintient dans une bonne forme physique et morale. De l'armée reviennent en sens contraires les évacués, les blessés, les prisonniers, les chevaux malades, les peaux, les armes faussées, le matériel inutilisable, les cuivres des obus, les trophées de guerre.

Pour cette œuvre de respiration quotidienne, il faut le travail de 12000 hommes, nuit et jour. Considère la gravité d'une erreur, d'une inattention, si un corps d'armée engagé ne reçoit pas ses renforts d'hommes son ravitaillement de vivres et de munitions, si l'évacuation des blessés, des prisonniers, n'est pas pour ainsi dire mécanique. Que les responsabilités! Il s'agit d'un million d'hommes.

C'est pourquoi le grand quartier général ne doit placer à la G.R. que des officiers dont il a expérimenté le sang-froid, éprouvé le dévouement. Et toujours l'arme au poing, car nous sommes spécialement visés par les taubes et les zeppelins, Girod, le député aviateur qui commande notre groupe d'aviation, se montre au dessus de tout éloge, Garros aussi est ici.

Je préférerais peut-être la vie que j'ai menée durant les premiers mois de la guerre, mais celle-ci a son attrait puissant. Plus de fatigue cérébrale d'ailleurs que de dépense physique ; que sont les considérations personnelles quand il s'agit de la patrie!

Tout le pays a confiance dans le succès final, dans la victoire. L'union sacrée des cœurs nous donne la patience nécessaire pour que tous nos efforts, tous nos sacrifices soient payés par le triomphe écrasant de la patrie.

Au revoir, mon cher ami, donne moi des nouvelles de La Réunion, de tous les amis auprès de qui je te prie d'excuser mon silence.

Je l'embrasse,

Lieutenant Brunet-Millon, Attaché de l'Intendance de la Gare Régulatrice, 10e armée (armée de Maud'huy) Secteur Postal 50.

> (ADR, 1 Per 52/9, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, 13 avril 1915)

Le 6 mars 1915, ce même lieutenant commente les principaux événements de la guerre depuis septembre 1914 (le rôle de l'artillerie dans la victoire de la Marne, la course à la mer, le recul des troupes allemandes sur la ligne AisneArgonne, la stabilisation du front et les affres de la guerre) et fait état de ses actions d'éclat et de ses missions au directeur du Nouveau Journal de l'île de La Réunion.

Le Bourget, 6 mars 1915 "Mon cher Bertho.

Je suis un peu souffrant en ce moment, mais voici l'hiver sur sa fin et d'ailleurs en un pareil moment, nous avons à penser au pays avant de penser à nous mêmes. Ce qui m'ennuie le plus, c'est d'être devenu sourd de l'oreille droite, après les formidables canonnades de la bataille de la Marne où l'artillerie a décidé de tout. Vous ne pouvez vous figurez l'horreur de ce spectacle dans un dernier soir d'été. Tout brûle, la gerbe de blé et les grandes meules, les fermes et les villages proches, et au loin les villes. L'obus fait jaillir auprès de vous des colonnes de poussière ; les feuilles déchiquetées tourbillonnent. J'ai vu la plus grande bataille de l'histoire et je me la rappellerais toujours.

Quand nous avons été arrêtés sur l'Aisne, tout est devenu par comparaison, presque banal. Dans toute cette région les habitants sont demeurés, et ils supportent la guerre depuis bientôt six mois. Mais durant la grande bataille le pays s'était entièrement vidé; seul le sentiment du devoir pouvait retenir les hommes dans cet enfer.

Chacun tombait de fatigue ; les corps d'armée s'enchevêtraient. Nous étions pris dans l'irrésistible tourbillon, au moment même où nous pensions prendre un peu de repos. en huit jours j'ai changé sept fois de cheval. J'ai eu des chevaux allemands et des chevaux anglais qui me précipitaient dans les fossés et les trous d'obus pour m'apprendre l'équitation.

Dans ces heures, on touche à la folie. Mais aussi le sens religieux s'allume devant de pareils spectacles. Je me laissais aller à la garde de Dieu.

Le commandant Rampont, aide-de-camp du général de cavalerie Bridons, tué par la suite en même temps que son chef, m'avait pris en affection pour m'avoir sauvé un jour que mon cheval m'entrainant, bien malgré moi, sur des uhlans. Aux popotes du soir, ce fut le thème de plaisanteries répétées, le commandant assurant que j'avais voulu charger à moi seul un peloton ennemi.

Du quartier général, j'ai reçu parfois des missions assez délicates, notre général utilisait toutes les bonnes volontés, et il en fallait pour filer sur les routes battues d'obus ; quand, l'auto s'engageait ainsi, on éprouvait une sorte d'annihilation du moi : les trous d'obus que je distinguais de fort loin, et la carte étaient mon unique pensée. Vous savez, cher Bertho, que nous sommes sans nouvelles de notre pauvre Sully, promu sous-lieutenant sur le champ de bataille et tombé à Berry-au-Bac, sérieusement blessé. Tous les jours je pense à lui ; j'espère de tout mon cœur le revoir.

Par une singulière coincidence, j'étais moi aussi sur l'Aisne cette même nuit du 14 septembre qu'il a été blessé. Le quartier général du 7e corps s'était installé ce jour même à Vic. J'étais logé dans une cave avec d'autres officiers. Pour dormir, je me couchais sur l'oreille gauche (l'autre n'entendait déjà plus) et, j'avais même l'illusion d'être au milieu du plus grand calme. Mais je ne pouvais gagner sommeil; en me mettant sur mon séant, j'entendais tout près les ronflements sonores du commandant Rampont, allongé tout botté sur sa paillasse; ils alternaient avec la déflagration des obus. Je suis sorti à plusieurs reprises; les nôtres étaient sur la brèche; on chargeait, on entendait la clameur confuse de l'assaut, le crépitement semé des balles, le bruit de machine des mitrailleuses, le déchirement brutal des 75. Les tuiles et les arbres s'émiettaient dans la rue. L'éclair blanc des balleries, la flamme rouge des obus illuminaient le paysage.

Ce soir-là j'ai beaucoup pensé à mon frère, dont je ne savais rien depuis le début de la guerre. Et il était sur les bords de cette même calme rivière, à quarante kilomètres de moi, dans la grande tourmente.

Je pensais aussi à ma famille, au petit pays si lointain que je quittais à peine. Il y avait une grande clarté d'incendie sur Soissons qui prenait la moitié du ciel.

Le temps était froid ; je retournais à ma cave, il devait être minuit. Je m'assoupis jusqu'à 2 heures, quand le Commandant Rampont me réveilla pour aller à l'état-major, une cave encore. Le général était au téléphone. Dehors c'était maintenant le grand silence. Une heure avant le jour, dans l'aube indécise, feux éteints sur la route qui longe l'Aisne, notre auto filait sur Soissons. On allait lentement à cause des trous d'obus. les postes nous arrêtaient à voix basse. Parfois un coup de feu éclatait : sur l'autre rive, une sentinelle allemande, entendant ronfler le moteur, tirait au jugé. Nous n'avions pas de cigarettes dans ces premières semaines de la guerre, et ce fut une réelle privation, mais la nuit, on évite la balle d'un bon tireur. En ces randonnées matinales le risque était de tomber sur un parti d'allemands qui aurait passé la rivière peu large ; à Soissons le jour commençait à poindre, et le bombardement avait déjà repris ; des maisons brûlaient : il pleuvait des obus sur l'avenue de la Gare.

Sully a du voir bien des choses tragiques, car il a été dans la retraite de Paris pendant une vingtaine de jours, et puis à la bataille de la Marne. Quelque soit son sort, je sais qu'il a fait honneur au nom créole.

Croyez-moi, cher Bertho, votre bien dévoué, et à bientôt.

Brunet-Millon

(ADR, 1 Per 52/9, Le Nouveau Journal de l'île de La
Réunion, 14 avril 1915)

L'année 1915

En 1915, les offensives franco-anglaises en Artois et en Champagne sont de coûteux échecs.

Après avoir édifié les tranchées, les armées ont cherché à épier le comportement de leurs adversaires ou à déjouer cette surveillance par de multiples camouflages. Au début de l'armée 1915, un artilleur réunionnais sur le front de Belgique écrit sur ce thème et mentionne les relations difficiles entre les poilus réunionnais et ceux venus du Tonkin et de Madagascar.

Mon cher M.

"... Comme moi tu dois suivre avec une curiosité bien naturelle les détails complexés et touffus de cette lutte continuelle; nous assaillons les Boches, nous les poursuivons; notre artillerie arrête l'élan de leur offensive et brise tous leurs plans. Et toujours est-il que nos lignes de tranchées se déforment peu et que les embuscades, si nécessaires, épuisent peu à peu les sources vives de nos énergies.

Nous remportons des succès partiels, sanglants que nous valent de longues, de bien longues préparations ; et nous basant sur des renseignements précis, nous surprenons les Boches dans leurs positions bien établies. Alors notre infanterie, aguerrie contre le danger, endurcie aux privations, s'élance rapide, et sous le choc intrépide de leur attaque, les prévisions des Boches s'écroulent et quand ils ne se sentent plus soutenus par la puissance de leurs obus, dont ils hésitent pas de dépenser une grosse provision, ils se battent lourdement sans ardeur, ni enthousiasme. Et il leur coûte chaud je t'assure de s'aventurer dans des attaques dont ils attendent de gros avantages. Croyant nous déloger, dans leurs prétentieux ils recueillent toutes sortes d'informations, consultent leurs espions et envoient leurs avions en reconnaissance; puis rassemblant le meilleur de leurs forces et avant distribué méthodiquement les ordres, ils débutent par une action d'artillerie, dont les effets ne sont pas précisément d'atteindre un objectif bien déterminé, ni l'emplacement de batteries révélées, mais "d'arroser" pour ainsi dire tous les abords, où ils doivent poursuivre leurs opérations. Puis en grand nombre, ils débouchent de leurs tranchées et se précipitent comme un torrent sur nos éléments de première ligne. Illusion ! S'ils remportent quelques succès et gagnent du terrain, ils payent cher leurs tentatives. Car aussitôt leur présence signalée nos terribles 75 se disposent à les saluer, en ouvrant sur leurs masses un tir fauché double ; on dirait un crépitement, un grondement continuel mêlant aux échos sinistres, sa lugubre voix sèche. Rien ne résiste dans la mêlée allemande ; les obus explosifs fauchent complètement tous les coins, déchiquetèrent les arbres, labourent la terre renversent tous les abris et détruisent les levées de terre. La déroute s'accentuant avec le nombre des cadavres, les Boches se retirent en désordre et dans leur désarroi il regagnent les chemins empruntés et vont se terrer dans leur tranchées.

Les prisonniers sont nombreux heureux d'être délivrés des mauvais traitements et entrevoyant la perspective d'un sort moins agité, moins troublé car ils vont pouvoir connaître un excellent repos dans nos cantonnements.

Maintenant que je t'ai mis au courant des conditions de cette guerre qui ne permettent pas à notre état-major de concevoir des plans stratégiques puissants et splendides et qui limitent leur initiative à des considérations de prévoyance et de défensive, je vais te parler un peu de ma vie à moi. Je suis à G... non loin de Nieuport tout près de l'Yser. Nos pièces sont bien abritées au milieu des dunes ou enfouies dans le sable ou cachées derrière des bosquets improvisés. La vie que l'on mène ici n'est point comparable à celle du dépôt, où l'on n'avait guère à entrevoir que la même série de corvées entraînant des sujetions semblables et les mêmes inconvénients d'une discipline toute de surface. Ici, peu ou pas de fatigues et les loisirs sont si longs que l'on peut à son aise s'appesantir sur ses pensées qui varient sans cesse. Et cependant, la campagne est belle par cette clémente saison de printemps et nous respirons un air des plus purs et sains, car la brise qui vient de la mer tempère les effets de la chaleur. Aussi la nature se pare-t-elle magnifiquement et dans tous les coins c'est la verdure, qui égaie, ce sont des fleurs qui enchantent et ce sont les accords des oiseaux qui s'ébattent en couples. Le merle, le coucou, les fauvettes et les oiseaux s'amusent... Cependant, pas d'arbres fruitiers pas de villas, enclos de jardin habilement dessinées. Les "poilus" sont des coloniaux venus du Tonkin et de Madagascar pleins de préjugés contre les créoles et ayant contractés des habitudes grossières et frustes.

Ce qui rappelle que nous sommes en guerre, c'est le bruit angoissant des obus allemands qui éclatent dans notre voisinage; c'est le sifflement lugubre des éclats qui semblent déchirer l'air avec des notes sèches. Puis pour nous distraire on suit les audaces des avions sur lesquels s'exercent les pièces dont on suit les coups avec beaucoup de curiosité et d'attention. Souvent nos 90 tirent avec fracas et, à nos postes, il nous faut bien résister au feu. On voudrait aller de l'avant malgré les risques et les dangers, mais rien n'est encore prévu, car les positions boches sont solides. Le soir, la canonnade continue avec plus ou moins d'intensité, accompagnée de lueurs vives. Des fumées, démasquent les travaux d'approche... Et tout cela continue sans cesse avec monotonie et silence.

Et je salue la mort héroïque de ce bon camarade Babet que j'ai connu si jeune, si vigoureux et si plein d'espoir dans l'avenir. Mais sa mort reste enviable et moi, malgré ma myopie, je saurais m'employer à utiliser toutes les ressources de mon intelligence à servir la cause qu'on me confiera".

G.

(ADR, 1 Per 81/14, Le Peuple, 16 avril 1915)

Pour percer les lignes adverses et broyer l'ennemi, de fortes concentrations d'artillerie sont employées; mais leur efficacité est limitée. Les belligérants comptent sur l'effet de surprise en utilisant liquides enflammés, gaz asphyxiants, chars d'assaut, autos blindées, moyens aériens les plus divers (dirigeables Zeppelin, avions de chasse, de combat, de bombardement). Au fil des mois et des combats, les soldats prennent conscience des difficultés pour repousser l'ennemi sur le sol français. C'est ce qu'évoque Daniel Clergue dans sa lettre du 16 juin 1915.

Aux Armées le 16 juin 1915.

Chers parents,

"Je profite aujourd'hui d'une sorte d'accalmie sur la ligne de feu pour vous tracer quelques mots.

En ce moment, une pluie de fer tombe sur nous, mais habitués nous n'en faisons guère attention jusqu'au jour où un de ces engins nous atteindra.

Je suis dans une tranchée à 30 mètres des Allemands, mais comme je commande une section de mitrailleuses, je me trouve avec l'une de mes pièces dans un abri blindé, par conséquent presque à couvert des balles et des obus. Ce qui m'ennuie le plus, ce sont les gaz asphyxiants et les liquides enflammables. Ces cochons, ne savent quoi employer pour nous anéantir. Ils se battent comme des lâches,

tandis que nous Français à l'égard de nos ancêtres, nous nous assurons à l'ennemi la tête haute, quoique sans pitié. Toute l'Europe bientôt sera contre lui, et telle une barrière d'acier, nous l'enverrons de plus en plus loin : il arrivera bien un moment où la bête malfaisante demandera grâce alors, à ce moment même, nous nous élancerons afin de l'écraser.

La guerre n'est pas finie, et pour nous, elle n'est pas commencée car l'ennemi est chez nous et nous ne serons au bout de notre tâche, que lorsqu'il sera chez lui.

Hier soir, au moment où j'allais prendre mon poste de combat, il y eut une attaque allemande. Ces cochons, profitant d'une forte averse de pluie et de grêle accompagnée de tonnerre, nous attaquèrent brusquement. Un ouragan de balles s'abattit sur nos tranchées, il était cinq heures du soir. Sauter vivement à leur poste de combat, fut pour mes hommes l'affaire d'une seconde et à mon commandement mes 2 mitrailleuses mises en mouvement par leurs servants crachèrent sur l'ennemi, rendus indécis, la mort et l'épouvante (une mitrailleuse tire en moyenne 700 cartouches, à la minute). Moi, calme et rempli de sang-froid sous les balles allemandes, je regardais avec un sourire, triste peut-être, les Allemands qui tombaient fauchés par mon feu. Le 75, le 105 et un train blindé étaient sur les lieux et alors des canons de tous calibres semèrent également la mort dans les rangs ennemis. L'Infanterie, de son côté, entretenait un feu nourri. Ce fut un vrai carnage, nous n'entendions que les hurlements de douleur de ces damnés qui tombaient. Aussi se sont-ils repliés car ils sont trop lâches pour tenir sous le feu, et c'est pour cela aussi qu'ils attaquent en traîtres. Mais nous, petits soldats français, nous veillons, toujours à nos postes et vigilants c'est avec le sourire aux lèvres que nous les attendons. Malheur à ceux qui osent nous braver,

Le lendemain, le terrain était couvert de morts et de blessés qui hurlaient, car on ne pouvait les relever, ils meurent sur place. Vous vous demanderez pourquoi ils ne sont pas relevés, c'est tout simplement parce que les allemands ont tiré sur nos infirmiers lorsque ceux-ci allaient relever les blessés.

Mes chers parents, j'ai gardé une très bonne nouvelle pour la fin de ma lettre. Je suis très heureux de nous annoncer ma momination en date du 6 juin 1915 au 153° d'Infanterie comme sous-lieutenant. J'étais aux tranchées lorsque mon commandant de Compagnie m'a avisé de ma nomination. Je vous envoie les quelques mots qu'il m'a écrits, voyez en quels termes il me parle. Je suis heureux d'être estimé de mes chefs. Je continuerai maintenant plus que jamais à faire mon devoir car si la Patrie me confère un titre honorable je dois être reconnaissant. Mes chefs ont su reconnaître en moi un bon

patriote. Comme sous-officier j'ai su faire mon devoir et comme officier je continuerai à être vaillant et fier sous la mitraille. Un fils de La Réunion ne doit pas avoir peur et j'ai su le prouver ainsi que mes pauvres camarades tombés au champ d'honneur.

Né pour faire un soldat, je me trouve donc dans mon milieu et malgré l'ouragan de balles je sais faire bonne figure devant cette vermine qu'on dénomme allemand. Ah! que je suis fier de porter l'uniforme, et que je serais heureux de retourner au pays avec mes galons d'officier car ils ont été gagnés sur les champs de bataille de Dieuze, de Mont-sur-Meurthe, de Montfaucon, de la Marne.

Je vous quitte mes chers parents, car les Boches me demandent. Je vais en descendre quelques-uns. Attention je commande feu et voilà mes pièces qui tirent.

Je vous envoie à tous un gros baiser".

Daniel

(ADR, 1 Per 81/14, Le Peuple, 13 août 1915)

Dans sa feuille de route du 26 juin 1915 le caporal réunionnais R. Dupuis confie ses sentiments et ses gestes lors d'un départ pour les tranchées (les 21-22 mai 1915).

X... en Argonne le 26 juin 1915.

"Depuis quelques jours, une certaine effervescence régnait dans le camp du X^e Régiment. On parlait de la formation d'un détachement de renfort pour le front. Les camarades se concentraient, tous disaient que le moment était venu d'aller accomplir son grand devoir.

Ce matin-là, le commandant de ma compagnie, un lieutenant, jeune St-Cyrien déjà blessé à Vic-sur-Aisne lors de la victoire de la Marne, s'avança vers moi, et de son ton le plus amical me dit : "eh bien caporal D... vous êtes désigné pour faire partie du détachement qui devra rejoindre le front après demain – Très bien mon lieutenant fis-je, il est enfin venu ce jour là".

Puis après s'être salués selon les règles de la discipline militaire, on se quitta.

Le détachement ne devait pas être bien important tout juste de quoi rendre au régiment son effectif de guerre. Les 4 compagnies du dépôt devraient fournir ensemble 200 hommes, et chacune d'elles avait une heure juste pour habiller et équiper son effectif.

Après avoir reconnu les hommes qui désormais allaient vivre avec moi cette nouvelle vie, faite seulement d'émotions j'allais en attendant l'heure de passer aux magasins, griffonner quelques lignes pour tous ceux qui me sont chers là-bas au petit pays.

Ça y est, "la 26° à l'habillement" crie un adjudant de service. De tous les côtés on voit les tentes se vider, et tout en rigolant on se rassemble, on passe devant les prisonniers boches, qui tout en accomplissant leur tâche ne perdent rien de ce qui se passe autour d'eux.

Aux magasins tout est prêt. Après avoir mesuré ses effets, on touche en une seule fois tout ce qui est nécessaire au soldat en campagne. Il ne manque rien... la France a prévu à tout. Et avec tout mon "fourbi" sur les bras, je regagne vivement ma tente, content de quitter le pantalon rouge pour revêtir la nouvelle tenue bleue ciel : celle qui ira respirer l'air des tranchées.

Il est à remarquer avec quelle précision tout est réglé, en un clin d'œil le détachement est prêt.

Ici se place un petit fait que je ne puis passer sous silence : c'est la couture des écussons et des galons. Cette petite opération ne manque pas d'originalité, car elle est faite par les prisonniers employés comme tirailleurs ; ces derniers accomplissent leur tâche en affectant un air hypocrite et malheureux, en présence de ceux qui sont désignés pour aller combattre leurs frères d'armes.

Une fois habillé, il s'agit de faire son sac et de le bien faire, car on aura à le porter parfois dans des chemins bien difficiles. Enfin, le contingent est présenté au commandant du dépôt, ce dernier en quelques paroles paternelles nous rappelle la tâche qui nous est assignée, et, sous les derniers rayons d'un soleil printannier de Bretagne il nous fait entrevoir la victoire finale des grandes nations alliées.

Le départ

Garde à vous ! crie l'officier qui commande le détachement ; le moment est impressionnant d'un coup d'œil rapide on cherche à dire au revoir à tous ceux que l'on a connus au dépôt. Puis tout à coup ; "En avant marche!"

Et aux accents entraînants de la "Clique" on prend le chemin de la gare. Tout le village de Guer est en fête pour nous voir passer. Les jeunes filles nous jettent des fleurs, les gosses nous accompagnent crânement ; ce n'était que le commencement de la grande manifestation qui devait nous accompagner pendant tout notre voyage. À la gare, foule très dense sur les quais ; les compagnies se logent dans les voitures qui leur sont réservées. Tout est prêt, on n'attend plus que l'heure du départ, c'est pour midi chuchote-t-on. Clairons et tambours rougis devant nous attendent aussi. La grosse machine qui doit nous emmener vers cette destination encore inconnue, vient de s'atteler lentement au train spécial.

Les portières fleuries se ferment ; un coup de sifflet déchire l'air un peu brumeux, et un premier coup de piston, le tambour major abat sa canne, et d'un ton d'abord lent, puis accéléré comme suivant la machine du piston la clique joue la charge ; le train s'ébranle, les mouchoirs s'agitent, un cri de "Vive la France" part de toutes les poitrines, on roule à toute vitesse, tandis que dans le lointain, à travers une petite pluie fine, les dernières notes de la charge ne nous parviennent plus que faiblement et s'éteignent doucement.

Le voyage

Il a été long, deux jours et deux nuits! Mais aussi inoubliable. Partout des fleurs et des friandises, chacun voulait recevoir un petit souvenir de la part des gentilles dames de la Croix-Rouge. Notre plus grande occupation était de savoir là ou nous allions. Depuis Rennes jusqu'à Chartres, rien à faire. Dans cette dernière gare un ordre ferme nous attendait; on change de direction, on dirait que l'on revient en arrière; non, c'est une ligne que nous prenons; on roule sur Orléans. À partir de ce moment, plus de secret, on va sûrement continuer à traverser la France, pour aller là-bas vers ce point où se tournent les yeux du monde entier, vers notre frontière de l'Est.

En effet, nous voilà dans la Marne, dans une gare de St-Didier où roulent des trains de toutes sortes : c'est une gare régulatrice, celle qui donnera à notre officier son itinéraire exact. Vite, au buffet, on s'y ravitaille ; une fois encore on se remet en route pour la dernière station toujours inconnue. La gaité a fait place à l'anxiété. En effet, à partir de Giry en Argonne, on commence à voir les méfaits commis par les Boches. Ici les premières tranchées, là un pont nouvellement refait par le génie. Notre train ne va plus si vite. Enfin l'ordre arrive de nous équiper, on va descendre à la prochaine ? Quelle est-elle ? "Ste-Menehould; assure les anciens, ceux qui retournent pour la seconde fois; alors le régiment n'a pas changé de place, eh bien tant mieux; on connaît les lieux".

On stoppe. Les voies sont encombrées par les convois de toutes sortes : les grands fourgons noirs, entièrement fermés portant sur l'étiquette rouge du M. de G. : Urgence, défense Nationale ; les trains sanitaires soigneusement entretenus attendent les nouvelles victimes des engins allemands.

Nous autres, ceux qui viennent pour la première fois, nous sentons quelque chose d'inexplicable monter en nous ; d'un seul coup, nous voudrions tout deviner, tout voir, et un même sentiment nous anime tous : en finir une fois pour toutes avec cette race maudite qui depuis onze mois sème chez nous le deuil et la misère.

Sortis de la gare de X, nous nous frayons un chemin au milieu des voitures de ravitaillement, des autobus de la Croix-Rouge et nous nous rassemblons sur une petite place voisine; l'officier fait compter les fusils, et de suite on se met en route pour le cantonnement.

Il est une heure de l'après-midi; il fait chaud et la route monte. On ne blague plus; le bruissement du canon nous arrive faiblement, nous ne sommes plus loin de la ligne de feu. Le soleil disparait, nous voilà maintenant en pleine forêt celle de l'Argohne; celle qui a réservé tant de surprise aux enfants de la France.

Un cantonnement sur le front

C'est un petit village de l'A... réputé par son bon kirsch, il n'a presque pas souffert de l'occupation allemande : quelques civils y sont encore malgré la proximité du front ; un état-major y est installé ; on y rencontre des officiers de toutes les armes ; une animation continuelle règne dans ce petit endroit ; ce n'est pas là que je dois rester. Après une nuit bien passée sur la paille d'une ancienne écurie, je vais rejoindre mon bataillon qui se trouve au repos à quatre kilomètres de là.

Quelle fête ! On retrouve ses anciens camarades maintenant déjà vieux "poilus", fiers et qui vont raconter, avec leur capote couleur de honte, leurs premiers exploits. Là, si ce n'était le bruit du canon, on ne se croirait pas du tout en guerre, partout on rigole, on s'amuse, et une franche gaité rayonne sur tous les visages. Les soldats sont logés dans de spacieuses granges, un petit cours d'eau sert de salle de bains à tous.

Pas une note discordante, la joie la plus grande, tant on est heureux de prendre un peu de repos après 8 jours passé dans les tranchées. Tous les soirs de cinq à six heures la musique du régiment donne un concert, et il n'est pas rare de voir entre les morceaux, un "poilus" jadis très connu à l'Odéon ou ailleurs, venir vous débiter quelque chose dépatant.

La relève des tranchées

"Alors c'est pour demain matin le baptême" me répétaient tous les copains "faudra y mettre un coup disait l'un – Bah ajoutait l'autre les boches ne sont pas si malins que ça – On verra bien me contentais-je de répondre. L'après-midi de ce lundi me parut bien long; le soir, derniers préparatifs: on complète à 200 le nombre des cartouches, les vivres de réserve sont vérifiés, un dernier coup de brosse à son fusil. Une grande animation règne dans la grange où loge une compagnie; on parle beaucoup du secteur que l'on va occuper, il passe pour être très agité; les Boches y amènent surtout une

guerre de mine, et à chaque instant on est exposé à aller faire un vol plané! Tout se calme enfin, et on essaye de prendre un peu de repos jusqu'à dix heures, heure fixée pour le rassemblement.

"Tout le monde debout là dedans crient les sous officiers. Immédiatement comme si on allait faire une marche de nuit on s'équipe, on passe son sac, on décroche son "flingue". Dans les rues désertes du petit village s'aligne tout mon bataillon; chacun prend sa place dans le plus grand silence. À onze heures précises, l'arme à la bretelle, on se met en route pour les tranchées.

Il fait nuit noire, le chemin me semble long, toutes sortes d'idées hantaient mon esprit. Pour la première fois j'allais faire ce dur et noble métier de soldat. Une seule chose m'animait la curiosité. Ce soir là le canon ne se faisait presque pas entendre ; de temps en temps une fusée française ou allemande, illuminait comme au 14 juillet, l'horizon vers lequel nous marchions.

Nous traversons un bourg tout en ruines, rien n'a échappé aux obus ennemis : le clocher a moitié cassé, se dresse encore, telle une sentinelle vigilante, au milieu de cette dévastation. Avec le jour, nous faisons une dernière halte à la lisière d'un bois. Il est deux heures du matin ; un bon "jus" nous réchauffe, et derrière les faisceaux nous prenons un peu de repos.

Après cette bienfaisante halte, notre colonne s'engage dans la forêt : les arbres sont brisés on voit ici la destruction faite par la mitraille ; mais la nature toujours bonne a déjà pansé les plaies faites par les hommes, car de petites feuilles vertes se voient ça et là, et frissonnent sous le souffle d'une légère brise, Nous sommes en 4e ligne, par suite exposés à l'artillerie lourde allemande ; mais l'idée du danger ne me va même pas à l'esprit, après une courte marche, on quitte la colonne, et à la fîle indienne on descend dans un interminable boyau, enterrés jusqu'au dessus de la tête.

Nous traversons successivement les 3° et les 2° lignes de tranchées déjà les pruneaux boches font entendre leur zz... zz... interminable.

Après une infinité de méandres le boyau nous conduit dans une tranchée, creusée à flanc de côteau, devant elle c'est le ravin, sur le mamelon opposé se profile la tranchée allemande, bien visible. Nous prenons la place occupée par les hommes d'un régiment d'infanterie coloniale, sans donner le moindre éveil à l'ennemi. Les sections prennent leurs places, les consignes sont passées, et maintenant tout le monde aux créneaux, à l'affut de ce sale gibier, reconnaissable à son odeur, connu à jamais sous le nom de "boche".

La place occupée par ma section n'est pas très dangereuse le ravin défend toute action offensive, d'un côté comme de l'autre. Les premiers projectiles nous arrivent, ce sont des obus de 77 qui éclataient sur le parapet. Inutile de s'émouvoir, nous sommes assez bien protégés contre les éclats.

Par contre à notre gauche à cause des accidents de terrain la tranchée française n'est qu'à six mètres environ de la tranchée allemande. Déjà le duel s'est engagé, et ce sont les nôtres qui annoncent leur arrivée à coups de grenades. Cela dure toute la première journée. Le nombre des blessés est grand, mais presque toutes les blessures sont légères faites par les éclats d'obus de grenades et de bombes.

L'attaque

Les jours se suivent mais...

Pendant la nuit, les Allemands par des travaux de sape, ont réussi à faire sauter à la mine, le petit poste d'écoute de la tranchée française, tuant et blessant grièvement les occupants. Ils s'y sont installés, transformant le boyau qui le reliait à notre ligne, en tranchée. Français et Allemands ne sont plus qu'à deux mètres à peine, séparés par quelques sacs de terre ; le duel de grenades est terrible. Pris de flanc, les nôtres seront obligés bientôt d'abandonner leurs tranchées ; mais l'abandonner c'est reculer. Or le piou piou français ne sait plus ce que c'est que reculer devant le teuton et au lieu d'abandonner nos tranchées nous allons au contraire attaquer.

À ce mot, un frisson me passe par tout le corps. Je pense à mes jeunes camarades qui tout à l'heure iront sous mes yeux, accomplir cette action... Je ne les vois pas encore. Mais je devine leurs pensées et je ne puis m'empêcher de réciter une prière en leur intention. N'aurait-il pas mieux valu pour la 1re fois être acteur que spectateur? Mais qu'importe, nous autres aussi nous avons une consigne c'est de tirer le plus possible sur les tranchées allemandes... eh! bien cette consigne, malgré la rafale des obus, nous l'accomplirons jusqu'au bout, pour soutenir la vaillance de nos amis.

Déjà tout est prêt pour l'attaque les échelles et les munitions sont arrivés. La voix est d'abord à notre artillerie; nos batteries de 75 font pleuvoir sur les tranchées boches, une véritable pluie de mitraille. Nos obus passent à toutes les secondes en sifflant sur nos têtes et vont éclater avec une extrême précision à 99 mètres des tranchées françaises juste dans les lignes allemandes, faisant voler des quartiers de terre et de boches. Ces derniers ripostent aussi, mais les 77 éclatent en arrière des tranchées, ne blessent que ceux des 2eme ligne. Je ne puis exprimer l'intensité de la canonnade à ce moment, partout c'est l'éclatement sec de l'acier semant la mort.

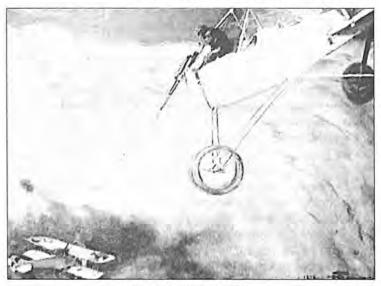
Puis, tout à coup, nos batteries lourdes se taient, nos 75 seulement continuent à s'esprimer contre les canons allemands, arrosant des shrapnels les supposées réserves ennemies. Dans ce demi-silence, soudain l'attaque de l'infanterie se déclenche. Fièvreusement nous tirons sans discontinuer à nos créneaux ; le moment est indescriptible. "Les bombardiers en avant" crient les officiers et nous les voyons sauter avec leurs paniers pleins de grenades sur le parapet de leurs tranchées, et bravant les mitrailleuses ennemies, ils s'élancent à l'assaut des tranchées boches. Derrière eux au milieu des cris de toutes sortes, les baïonnettes scintillent ; c'est le flot des capotes bleu ciel qui va reprendre le terrain précédemment perdu. Je ne regarde plus à gauche, pour ne pas voir tous ceux qui tombent dans leur élan et le cœur, déchiré par leurs cris, je continue à vider mes cartouches.

Enfin, le calme revient, la fusillade se calme, mon chef de section passe en courant en me disant "l'attaque a réussi, nous occupons leur tranchée".

Hélas, elle était à nous, mais elle a été chèrement payée, le terrain sur lequel s'est déroulé cette scène terrifiante offre un aspect lamentable dans les trous creusés par les obus gisent pèle-mêle les cadavres français et allemands, les blessés couverts de sang et de poussière se traînent vers les boyaux qui les mèneront hâtivement aux postes de secours avant la contre attaque.

Je restai comme muet, la rage au cœur, pour la première fois j'avais su la guerre dans toute son horreur".

R. Dupuis (ADR, 1 Per 82/3, *Le Progrès*, 15 août 1915)



Combat aérien en 1915.

Dans sa lettre du 29 juillet 1915, Herbert Mondon parle de la guerre des tranchées, du ravitaillement des troupes et des prisonniers de guerre.

Le 29 juillet 1915.

24c Régiment d'Infanterie, 9c Bataillon,

36^c Compagnie.

L'existence de nomades que nous menons depuis plus de deux mois se poursuit sans incident notable... marches d'un village à un autre, expédition de renforts aux tranchées de première ligne, réception de troupes venues des dépôts de l'Intérieur, entraînement progressif en vue d'accoutumer les jeunes soldats – et aussi les "anciens" des classes récemment mobilisées – au bruit du canon et aux nouveaux engins de guerre : tels en sont les faits saillants.

Nous sommes actuellement dans une région où la lutte parait très chaude, à en juger par les récits de ceux qui y ont déjà pris part et le mouvement continuel des trains de renfort et de ravitaillement alternant avec les convois de blessés... On ne peut se faire une idée

de l'animation qui règne en arrière des premières lignes !

Un des spectacles qui m'ont vivement intéressé a été le défilé d'une colonne d'autobus parisiens, la nuit, sur la grande route où mon bataillon faisait la "pause" au cours d'une marche. De loin, on eût dit un train interminable dont chaque wagon aurait été muni d'un phare puissant. De près, les énormes voitures qui, avant la guerre, rivalisaient de vitesse avec les tramways de Paris, étaient bien reconnaissables malgré leur nouvelle affectation. Les unes, hermétiquement closes, transportaient des vivres ou des munitions. Les autres, bondées d'hommes, servaient à concentrer des troupes très rapidement en un point déterminé.

J'ai eu dernièrement l'occasion d'observer de près des prisonniers allemands. Alignés quatre par quatre, ils marchaient au "pas de parade" sous la garde de Chasseurs à cheval. Dépouillés de leur équipement, couverts de poussière, ils semblaient satisfaits de leur sort malgré l'extrême fatigue dont la plupart d'entre eux paraissaient exténués. Que devaient-ils penser à la vue des troupes françaises massées depuis peu dans les villages qu'ils avaient à traverser avant de gagner leur "camp de concentration"?

J'ai lu, il y a peu de temps, la vie de Saint-Benoît Labre. Le petit bourg de c... a gardé pieusement des vestiges du séjour qu'y fit le Saint, pendant son enfance. La chaumière où il vécut avec son oncle subsiste encore, à proximité de la vieille église paroissiale, entourée d'un petit cimetière. C'est dans cette chaumière que nous

avons dû installer l'infirmerie de notre bataillon. J'y ai vécu pendant une semaine des heures de calme et de recueillement qui m'ont paru bien douces après l'agitation et le branle-bat de combat des jours précédents.

Dimanche dernier, Mgr l'Évêque d'Arras, en tournée de confirmation, nous a fait l'honneur de nous donner sa bénédiction. C'est une grande figure d'évêque que les circonstances actuelles ont auréolée d'héroïsme : ou l'a vu plus d'une fois jusque dans les tranchées où une balle est déjà venue frôler sa soutane !... avec émotion il nous a rappelé le souvenir des membres de son clergé morts pour la Patrie : "prêtres martyrs qui ne sont tombés sur le champ de bataille que pour se relever au ciel".

Herbert Mondon

(AEVR, Bulletin de l'Archiconfrère de Notre-Dame du Bon Suffrage, novembre 1915, p. 373-376)

Dans une interview donnée à un journaliste du *Progrès*, le 15 septembre 1915, le grand blessé de guerre, Cazal, présente l'atmosphère violente des tranchées et le rôle de l'agent de liaison.

- "- Comme ce cadre délicieux reposant et tranquille vous place loin, n'est-il pas vrai mon cher Cazal, de l'atmosphère violent des tranchées.
- À qui le dites vous mon cher. Cette ambiance familiale rééduque mes sens peu à peu. Je dis peu à peu parce que c'est là une œuvre lente croyez-le : il me semble toujours entendre sur ma tête les dzi dzi dzi qui passent en rafales infinies et aussi le terrible grondement de la marmite qui vient... car on l'entend venir l'infernal engin ; au bruit qu'il fait on repère presque le périmètre où il va tomber en semant la mort. On se couche vite, à plat ventre... il tombe, éclate avec un fracas de tonnerre puis un grand vent doux, presque berceur passe sur nos corps aplatis contre le sol : "c'est la mort qui s'étale et se déploie alentour.
 - Avez-vous vu tomber des 420 ?
- Non. On nous a dit que les Boches en avaient envoyé sur Verdun mais c'était loin de l'emplacment de notre secteur. C'était surtout le 305 qui nous était prodigué.
 - Où avez-vous combattu ?
 - En Argonne dans les corps opérant autour de St-Mihiel.
 - À quel engagement principal avez-vous pris part ?

 À l'attaque du col de la Chipotte. Nous avons assez facilement occupé ce point qui commandait un vaste secteur des tranchées ennemies.

Mais ce qui a été dur c'est la conservation de cette position. les Allemands pour nous en déloger nous ont contre-attaqué treize fois. Notre lieutenant-colonel disait : "Si on ne savait pas qu'ils sont poussés à l'assaut à coup de révolver dans le derrière on serait tenté de trouver que ces cochons là sont des braves".

- À quelle date avez-vous été blessé ?
- Le 24 décembre pendant un engagement où je servais d'homme de liaison poste très dangereux. Vous savez puisque vous êtes sous-officier que la plus petite formation de combat engagée dans une action fût-ce une escouade doit rester en constante liaison avec le corps principal ou la formation voisine. Aujourd'hui pour les grosses formations on a le téléphone de campagne, mais de section à section il faut ce que l'on appelle les hommes de liaison. D'ailleurs toutes ces organisations existent entièrement malgré le téléphone. Il y a toujours les officiers, les sous-officiers et les soldats de liaison.

J'étais donc homme de liaison et en pleine action c'était à moi qui incombait le soin, quand il en était besoin, de sortir de la tranchée et de courir, en rampant, en sautant ou n'importe comment vers le point auquel il fallait communiquer. c'est dans une de ces missions en compagnie du lieutenant de liaison et d'un clairon que je fus touché. Une marmite éclata sur nous. Le clairon resta en place cloué au sol, mon lieutenant fut légèrement atteint et moi j'ai eu la jambe fracassée.

Je fus d'abord évacué sur une ambulance de l'arrière puis sur l'Hôpital voisin.

Pendant 8 jours il fut question de m'amputer la jambe. Mais à force de soins attentifs et savants on put arriver à me la conserver... mais vous le voyez ajouta-t-il avec une émotion vaillante et que partageaient profondément ceux qui l'écoutaient : "pour marcher il me faut le bâton du paralytique".

- Avez-vous pris part à beaucoup d'assauts ?
- À plusieurs. Et c'est dur croyez-le car l'assaut ne se fait plus maintenant comme autrefois par mouvement personnel du corps engagé et sur sa propre initiative. Là, l'assaut avait quelque chose de plus cocardier, de plus emballant, de plus impulsif pour le soldat ; de lui-même il était porté au dehors, propulsé comme un bolide, enflammé comme un damné.

Aujourd'hui l'assaut ne se fait plus de même. Il ne dépend plus de la volonté ni de l'appréciation du corps qui y va prendre part mais d'une volonté supérieure et qui commande par avance. "Les hommes de tel secteur sortiront de leurs tranchées demain, à telle heure et prendra d'assaut telle partie des tranchées ennemies". Voilà l'ordre impératif qui préside à un assaut. À l'heure dite les clairons sonnent la charge, l'assaut se déclenche, l'artillerie allonge son tir de soutien et tout est dit... la tranchée est prise...

Ce qui est terrible c'est la longue attente, naturellement angoissée, pendant laquelle, immobiles, au fond de la tranchée on attend venir lentement l'heure du suprême choc cependant que l'artillerie arrose à profusion l'objectif à attaquer... Quand il ne reste plus que cinq minutes chacun pense aux dernières recommandations... On se tourne vers son copain: "Écoute mon vieux... tu sais... mon portefeuille... il est là... dans cette poche... si je tombe... tu l'enverras à ma famille... c'est juré n'est-ce pas..." L'autre promet, fait pareille requête puis... une dernière poignée de main et... on entre dans la fournaise transformés d'un coup et capables de tous les héroïsmes..."

(ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 15 septembre 1915)

Le Dr Ozoux dans sa lettre du 19 août 1915 évoque le rôle de l'aviation dans cette guerre d'usure et des effets des bombes.

"Mon cher Monsieur P.

Après mon départ de St Denis j'ai été attaché au 2º Régiment malgache à Tamatave, puis j'ai convoyé un détachement en France, à Marseille j'ai été attaché au 22º colonial, puis sur mes instances j'ai été expédié au front d'où je vous écrit aujourd'hui. Il m'est défendu de vous dire où je suis ; c'est une mesure générale ; mais j'espère que la Censure laissera passer ma lettre même, si je vous dis que je suis à la frontière de l'Est : je redoutais d'y être envoyé, à cause de ses grands froids ; et m'y voilà et très heureux ; la vie y est très intéressante.

Je suis en sous chef dans un groupe de brancardiers, je mange en popote avec cinq officiers, très gentils, et on a des heures de breloque que l'on peut employer comme l'on veut, beaucoup de poilus vont à la pêche.

Le pays est très bien, c'est une succession de plaines, de petits coteaux et de forêts, du haut de la colline voisine de notre cantonnement on voit très bien les Vosges et le Mont Donon en particulier, il y a eu ici de très nombreux combats, très sanglants et les champs de bataille portent de nombreux souvenirs de la guerre : trous d'obus, vieux sacs, courroies, souliers, linges, éclats d'obus, obus entiers, etc,

il y en aurait une charette malheureusement c'est lourd, et si l'on est pincé par les Allemands avec des souvenirs allemands on est fusillé, un médecin-major avait pris des guêtres allemandes, il a été fusillé, un autre a été pendu.

Ma division qui vient du nord où elle a été très éprouvée, se reforme pour repartir pour la Champagne ou les Dardanelles, en attendant les aéroplanes allemands nous donnent du travail tous les jours quelquefois 3 fois par jour, à 3 h du matin souvent, ils nous survolent pour nous lancer des bombes vigoureusement à coups d'obus ou de mitrailleuse, c'est même très amusant, nos aéros montent leur donner la chasse et quelquefois il y en a 10 à 12 en l'air une seule fois j'en ai vu 30, c'était merveilleux, les boches s'en vont quelquefois pour revenir, et le lendemain cela recommence — comme les aéroplanes marchent à 200 kilomètres à l'heure il est très difficile de les atteindre à coups de canon, de même les bombes qu'ils envoient — en général sur la gare et le chemin de fer — ne portent que rarement, mais elles explosent avec un bruit terrible auquel on s'habitue très vite d'ailleurs.

Tout aupès de nous on se bat assez vivement, tous les jours on entend le canon, hier soir il a grondé toute la nuit, le journal de demain l'indiquera. Ces jours derniers une randonnée en auto nous a menés dans une ville bombardée (où il y a eu 15 victimes) mais le chef n'a pas voulu entrer dans la ville, il connait ça.

Ici il y a beaucoup de journées grises souvent de la pluie, et le matin et le soir, il fait froid : que ce sera-ce en hiver ? Car on se prépare à une campagne d'hiver et sans rechigner, je vous assure chacun accepte le devoir avec courage et bonne humeur en pensant à la Victoire.

Au revoir, Cher Monsieur P. si les Boches ne m'endommagent pas trop, je reviendrai vous voir très probablement, je pense à vous bien souvent car à table on nous sert du rhum ignoble que les européens trouvent très bon, que diraient-ils s'ils goûtaient voire vieux litchi ou le jamrosa.

Tout à vous

(ADR, 1 Per 81/14, Le Peuple, 1er octobre 1915)

Certains soldats débordent de zèle. Dans sa lettre du 1er août 1915, Émile Bègue confie à son père qu'il est passé en Conseil de Guerre pour un geste qui – pour lui – reste héroïque. Il n'est nullement démoralisé puisqu'il participe courageusement aux combats et parle le 29 août de sa blessure.



Soldats dans les tranchées.

St-Menehould, le 1er août 1915 Mon cher père,

"J'ai été cassé de mon grade de sergent pour avoir brûlé la tête d'un adjudant, d'un lâche; on m'a fait passer au Conseil de Guerre et j'ai eu quatre mois de prison, ça n'empêche je ne me crois pas coupable. Cela n'y fait rien, j'ai eu les galons, on me les a repris. Mais par mon courage, mon service, si l'on récompense toujours les bons soldats, rassurez-vous mes chers parents, je regagnerai de nouveau mon galon de sergent.

Voici les motifs qui me firent passer en conseil de guerre : Nous étions commandé d'aller tous ensemble en reconnaissance, un adjudant, deux sergents et moi pour vérifier les opérations des Boches. L'Adjudant voulait nous envoyer seulement les 3, les deux sergents et moi et lui il avait peur, il ne voulait pas nous suivre, il voulait fuir. Moi, voyant la frousse qu'il avait, pour un adjudant, ce n'était pas possible, à ce moment tout emporté, surexcité, et rendu farouche par la poudre, le ronflement des balles etc, je lui ai lancé une balle à la tête. Sans perdre du temps j'ai pris le devant et j'ai été le premier à couper les fils de fer barbelés des allemands, à travers les balles qui sifflaient autour de moi et les obus.

Enfin, cher père, je termine ma lettre en attendant toujours avec confiance l'heure de la victoire. Des compliments à toute la famille. Ma santé est bonne et je crois que vous êtes tous de même.

Votre fils qui vous aime",

Émile Bègue

Dimanche, le 29 août 1915

Mon cher père,

"Vous prendrez lecture de ma lettre, avec le chagrin d'apprendre ce qui vient de m'arriver. Le 24 août j'ai été blessé à la région musculaire droite par un éclat d'obus. Et je ne peux vous dire comment ferais-je pour subir ce douloureux martyr. Oui qu'elles sont affreuses ces douleurs inévitables des blessures. Je souffre beaucoup mon père mais que voulez-vous? Je tiens toujours mon courage et l'espoir de venger la Mère-Patrie. À cela, je n'ai pas plus à vous dire, je suis entre la vie et la mort. Nous ici notre vie n'est soutenue que par un brin de fil, on voit l'heure de mourir en plusieurs fois. Prions le Bon Dieu pour qu'il fasse fleurir le bonheur, la joie de la France.

Une réponse vite cher père pour me remettre de mes souffrances, et refaire mon plaisir et mon bonheur. Demandez toujours dans vos prières que je sois préservé de la mort et que la victoire soit pour nous.

Bonjour à toute la famille, aux amis et connaissances".

Émile Bègue

Après avoir été quelque temps dans l'enfer des tranchées, le retour à l'arrière, permet aux soldats de prendre du recul. Dans sa lettre du 26 septembre 1915, Herbert Mondon décrit l'univers des tranchées.

Le 26 septembre 1915

24c Régiment d'Infanterie

9c Bataillon, 36c Compagnie.

Une "permission" m'a été accordée tout récemment. J'en ai profité pour passer quelques jours auprès de mes bons professeurs du séminaire,

Paris a gardé son aspect habituel de grande ville où l'activité intense des usines et des maisons de commerce, le va-et-vient incessant des véhicules et des passants crée une atmosphère caractéristique. Ce n'est pas sans intérêt que j'ai revu la vieille rue Lhomond, aux pavés inégaux, aux grands murs nus percés d'étroites fenêtres.

J'ai pu ensuite me rendre au cœur même de la Bretagne. Le voyage par Angers, Ancenis, Nantes, Lorient m'a permis d'admirer les bords paisibles de la Loire où, à flanc de côteau, les châteaux historiques alternent avec de magnifiques villas modernes. Connaissezvous le charme discret de la Bretagne ? Paysages mélancoliques formés de vertes prairies auxquelles font ensuite des landes envahies par les bruyères, forêts de sapins escaladant les cimes des collines, clochers ajourés qui s'élancent hardiment vers le ciel, habitants ayant pieusement gardé leurs traditions de mœurs simples et hospitalières : voilà le doux pays d'Armor.

Après la promenade, le retour à l'ambulance. Nous nous sommes sensiblement rapprochés du front. Les villages par où nous sommes passés, portent presque tous les vestiges des récents bombardements qu'ils ont subis. Quelques rares civils y sont restés, se résignant à habiter les caves de leurs maisons. Ils y mènent une vie relativement calme et monotone sous la menace continuelle des pièces à longue portée de l'ennemi.

J'ai déjà eu l'occasion d'accompagner mes camarades aux tranchées. Dans un rayon de quatre à cinq kilomètres de la ligne de feu toute trace d'habitation humaine disparait. On n'a qu'un souci : se terrer le mieux possible afin de voir tout sans être vu de personne.

Un "gourbi!"... Figurez-vous un trou de trois mètres de profondeur sur cinq mètres de largeur, creusé à même le sol, recouvert de rondins ou de troncs d'arbres superposés alternant avec des couches de terre. Une étroite ouverture suffit à ménager le passage de l'air. Autre genre d'abri : une "cagna!". Dans la paroi même d'une tranchée est pratiquée une niche suffisante pour contenir un homme couché! L'ouverture en est obstruée à l'aide d'une toile de tente qui sert de rideau.

Pour se rendre aux tranchées, nécessité absolue d'emprunter les "boyaux". Ceux-ci ne diffèrent des tranchées, que par leur étroites-se et leurs sinuosités. Les rebords en sont soigneusement recouverts de broussailles destinées à donner le change aux observateurs aériens... On s'y engage à la file indienne en s'efforçant de ne faire aucun bruit. La canonnade voisine scande à coups de "grosse caisse" cette marche silencieuse. Bientôt deviennent perceptibles les détonations des fusils et des grenades, alternant avec le crépitement des mitrailleuses. De distance en distance, un étroit créneau s'ouvre sur la plaine : inculte, hérissée de réseaux de fils de fer, tourmentée de travaux de fortifications de toute espèce, elle semble, à la lueur des fusées qui multiplient leurs lumières aveuglantes, un immense champ de désolation.

Voici enfin la tranchée proprement dite qui déploie ses innombrables ramifications suivant les plans depuis longtemps concertés dans les états-majors : postes d'écoute, postes de commandement, postes de secours... autant de points nettement déterminés, où chacun a sa besogne spéciale. Dans des abris soigneusement protégés contre les obus et les balles, des soldats se reposent, prêts à répondre au premier appel en cas d'alerte. Leurs compagnons montent la garde tout près, sans se laisser troubler par le sifflement des balles qui vont se perdre dans le lointain ou ricochent à quelques mètres d'eux.

Jour et nuit règne dans la tranchée une grande activité : exécution ou réparation d'ouvrages de fortifications, ravitaillement en vivres et en munitions, évacuation des blessés atteints aux premières lignes. On y vit intensément avec le sentiment bien net que l'on dépend entièrement de Dieu et que la victoire sera le fruit d'une longue patience et d'un effort soutenu..."

Herbert Mondon

(AEVR, Bulletin de l'Archiconfrèrie de Notre-Dame du Bon Suffrage, janvier 1916, p. 458-463)

Dans une autre lettre d'octobre 1915, il revient sur ce thème.

24e Régiment,

9c Bataillon, 36c Compagnie.

"Notre bataillon n'a point pris part à la dernière offensive qu'il a seulement préparée en accomplissant dans les lignes des travaux de fortification. Cantonnés dans un petit village, à proximité des tranchées, nous avons assisté durant plusieurs jours à un bombardement intense des positions adverses et à des duels d'aéroplanes : prélude nécessaire de l'attaque. Puis, les convois ininterrompus de blessés et d'éclopés évacués sur l'arrière nous ont donné lieu de penser que la lutte a été chaude. Les résultats acquis ne sont peut-être pas tout à fait ceux que nous avions espérés. Toutefois, l'influence s'en est fait sentir sur le front de nos alliés, solidaire du nôtre.

Un de mes amis, dont le régiment a été engagé au moment de l'action, me dit qu'il a mené pendant l'offensive une vie d'enfer. Étant étudiant en médecine, il avait été affecté comme infirmier à un "poste de secours" des tranchées avancées... Une sorte de cave profondément creusée dans la paroi d'un "boyau", voilà l'abri de fortune vers lequel affluent les blessés dès le commencement de l'attaque. Des plaies innombrables à panser, nécessitant toutes des soins urgents: les infirmiers – au nombre de quatre par poste de secours – ne peuvent y suffire. Alors, que de scènes déchirantes! Que d'agonies navrantes! C'est une véritable torture morale de se demander,

en présence de deux camarades grièvement atteints, lequel des deux doit être sacrifié à l'autre dont on fera le pansement... parce qu'il semble avoir plus de chances de vivre !...

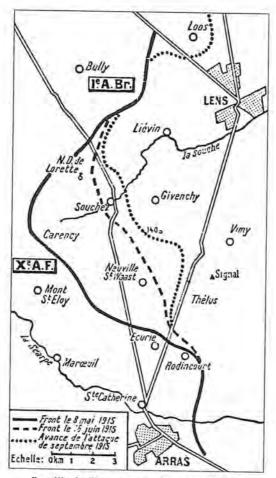
Après la crise physique et morale que suppose tout séjour dans les tranchées, chaque régiment est mis "au repos" en arrière des lignes. Les villages voisins du front servent de cantonnements. Fermes et maisons se trouvent en un clin d'œil envahies par les poilus, qui ont vite fait de les aménager. Détente et confort relatifs après l'énervement et l'épuisement de là-bas. On s'habitue avec une facilité surprenante à ne plus entendre le bruit du canon. Quel contraste entre l'accoutrement guerrier des "hommes" – casques de fer, capotes maculées de boue, armes toujours fourbies – et la paix environnante! À voir femme et "vieux" s'adonner avec ardeur aux travaux des champs pour suppléer au manque de bras, on se prend à douter que l'ennemi soit si proche.

Depuis une semaine, nous voici, nous aussi, "au repos" à une vingtaine de kilomètres du front. Dans une ferme abandonnée, menaçant ruines, nous avons "monté" notre infirmerie. Des sacs de toile bourrés de paille, voilà d'excellents lits. Nous pouvons aussi nous estimer heureux d'avoir un toit où nous abriter. Nos aliments, nous les préparons nous-mêmes, avec la meilleure volonté possible, mais pas toujours le plus grand succès... Tel d'entre nous qui est docteur en droit mais n'a jamais ceint le cordon bleu, a chaque jour pour mission de nous servir le café et s'y prend si bien qu'il en met jusque dans la soupe!...

Dernière heure : nous avons reçu hier l'ordre de déménager prestement. Après une nuit passée sur la paille des wagons à bestiaux et une étape de douze kilomètres, nous voici provisoirement cantonnés dans un petit village qui ne semble pas avoir beaucoup souffert de la guerre, bien que les Boches y soient passés au nombre de quarante mille lorsqu'ils marchaient sur Paris. Il est question de nous faire changer de front".

(AEVR, Bulletin de l'Archiconfrèrie de Notre-Dame du Bon Suffrage, février 1916, p. 504-508)

Le contact avec leurs parents permet aux soldats d'avoir confiance en l'avenir, de garder espoir. Malheureusement, les colis et mandats envoyés aux poilus par leurs parents ne leur parviennent pas toujours. Certains se plaignent de ne rien recevoir et croient que ceux-ci les abandonnent. C'est le cas du soldat Gonthier (fils)



Bataille de Champagne et d'Artois en 1915.

St-Gaudens, Haute-Garonne

le 6 octobre 1915

Mon bien cher père,

"Après 45 jours de tranchées et 4 jours de combats, me voilà sur un lit d'hôpital à St-Gaudens avec le bras gauche brisé par une balle boche. Tu es veuf d'une jambe, je serais veuf d'un bras... c'était écrit, j'ai été blessé le 29 septembre au soir. Tu as dû entendre parler de la grande offensive en Champagne.

Ça a été terrible, ce fut une véritable boucherie... oh! mon bien cher père, la guerre est abominable, la guerre est impie.

Ce qui me fait, plus de peine c'est que je n'ai pas un sou et je pleure, quand je me vois priver de certaines petites douceurs, je souffre quand je vois mes camarades avec de l'argent et moi rien... suis-je donc abandonné de ma femme et de mon père ?

(Après la réception de cette lettre, le père de ce soldat s'est adressé au Président du Conseil Général et au gouverneur pour que les responsables des vols des mandats que lui-même et sa belle-fille ont envoyés à son fils soient recherchés)

(ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 19 novembre 1915)

Le soldat A. Junquet présente dans sa lettre du 16 octobre 1915, l'attaque des tranchées et la vie des soldats dans les tranchées.

La solidarité entre poilus réunionnais les pousse à venger leurs morts.

Mon cher Nativel,

"Je profite de la bonne aubaine que m'offre un bureau pour réparer tant soit peu la négligence dont je me sens coupable envers les amis restés là-bas au pays ; comme aux autres je te prie donc de m'excuser et de croire qu'en maintes circonstances ma pensée en s'en allant vers mon Bourbon aimé, me faisait revivre des heures, lointaines, hélas! mais présente à ma mémoire.

Les unes ont gardé l'empreinte de la joie et les autres celle de la lutte nécessaire au triomphe de notre politique mais toutes sont regrettées.

La mobilisation a dû faire un vide immense dans la Colonie.

Nos compatriotes rendus en France se dispersent et sont difficiles à retrouver, les 24e et 44e coloniaux reçoivent une grande partie.

À mon régiment nous sommes très peu, ce sont : Blay, Arzal, Veyrières et moi.

Il y en avait un autre, Infante, mais son tour à été prématuré, depuis le 16 octobre il est suspendu aux fils de fer boches à L... malgré le dévouement des camarades ce fut impossible d'aller le chercher. Depuis nous avons quitté ce secteur.

Ce fut chaud ce jour-là, il s'agissait de contre-attaquer pour reprendre un bout de tranchée que l'ennemi avait tourné contre nous en le protègeant par des travaux formidables.

La nature du terrain rendait l'opération impossible mais les ouvrages environnants étaient menacés donc il fallait tenter le coup.

L'ordre fut donné à la première vague de commencer l'attaque. D'un seul bon les braves marsouins escaladèrent le parapet et furent suivis de leurs camarades des 2° et 3° vagues d'assaut.

Le régiment s'avançait un peu vague parmi la buée : long ruban onduleux gris-bleu sur le front jaune des champs, et le balancement des fusils à l'épaule, des casques écailleux, des bras ballants alternant de mouvement avec les jambes, attachait le regard, des groupes de militaires appartenant à des armées diverses s'approchaient, et malgré leur qualité, bien que la publicité du châtiment fut recherchée, j'étais révolté de cette affluence que commandait, probablement la seule curiosité, des gendarmes à cheval et à pied, erraient aux alentours, écartant les civils.

On avait choisi, pour l'exécution une vieille carrière creusée dans le flanc d'un côteau et qui formait croissant, la paroi du fond en était haute et le poteau était planté au pied, les troupes massées le long des cornes, allaient voir passer devant elles le fourgon.

Je m'étais placé à l'entrée, de façon à être face au coupable, et nous attendions, chaque bruit de véhicule trainant sur le chemin voisin nous oppressait, on avait hâte d'en finir, et je me reprochais, déjà d'être venu ; me demandant si je n'allais pas détourner la tête du spectacle sanglant.

Tout à coup une voiture d'ambulance apparut, elle amenait le malheureux, mon cœur se crispa devant l'irréparable qui allait s'accomplir et oubliant la guerre et mon uniforme, je trouvais sommaire et trop cruelle la sanction de la faute, mais je me rappelai bientôt la présence de l'ennemi, la Patrie envahie, la cause de la condamnation, la perte de nombreux troupiers désorientés par l'absence d'un chef, hésitant, laissant l'allemand avancer paralysant le succès, et je songeai : point de pusillanimité! regarde, apprends et souviens-toi!

La voiture, au pas de deux lourds chevaux était parvenue au fond de la carrière les clairons se mirent à sonner, les troupes portèrent les armes, et les volets de toile qui fermaient le véhicule s'étant écartés, deux gendarmes descendirent, suivis d'un soldat qui fumait une cigarette et qui sauta prestement sur le sol, près de notre aumônier, mes yeux attendirent mais personne n'apparaissant encore c'était le militaire qui devait être le condamné. Grand, svelte dans sa longue capote bleue, le petit képi relevé, dégageant le front et penché avec crânerie sur l'oreille, il demeurait debout, sans défaillance ni forfanterie, attendant que le charriot eut dégagé la place, et les trois hommes qui l'accompagnaient avaient l'air stupides.

Ainsi, c'était celui qui, quelques jours auparavant, avait eu peur d'une mort incertaine, qui regardait aujourd'hui si bellement la mort inéluctable! Je ne comprenais plus; un doute affreux m'envahissait, n'était-il pas victime de circonstances exceptionnelles? Sergent major, chargé habituellement d'une partie administrative, ne s'était-il pas cru autorisé à ne pas combattre, l'avait-il dit à ses

juges ? L'avait-on âprement disputé au châtiment suprême ?... Mais hélas ! il était trop tard ; douze hommes s'avançaient et se plaçaient à six mètres du poteau.

Lui, avait demandé à dire quelques mots à un officier, à celui qui l'avait découvert, après l'attaque, et l'avait fait passer en jugement, et, l'ayant rejoint en quelques pas, lui tendait la main, sans doute excusait-il son accusateur de sa mort du deuil de ses parents, de l'opprobre qui allait rejaillir sur son nom. La rencontre des deux hommes était poignante.

Dans un petit groupe, à mon côté, un vieux militaire détournait la tête, cherchant à cacher son visage, ses yeux rouges et gonflés de larmes, et murmurait : c'est affreux ! c'est affreux !"

L'officier avait serré avec chaleur la main tendue, et maintenant tous deux s'entretenaient tranquillement. Oubliait-il la mort ou bien ce colloque était-il un subterfuge un atermoiement ? Un calme froid m'était revenu et j'étais tenté de regarder le sergent comme un auteur jouant une scène, allait-il voir le poteau fatal sans trembler ? qu'il ne brisât pas du moins, nos nerfs déjà vibrants à se rompre par quelque tragédie affrayante de désespoir, de lutte, de cris, d'implorations! Beaucoup auraient pleuré... Le silence planait, absolu, et le spectacle de ce régiment rendant les derniers honneurs à un frère d'armes, du peloton d'exécution immobile, de la victime toute prête et comme innocente et candide, avait une grandeur effarante.

Des claquements de mains et un bref "allons!" au commandant de place me firent sursauter, le sergent comprit, serra la main de son chef adressa un adieu à ses compagnons et vint se placer devant le poteau, d'un geste simple il s'arrêta celui qui faisait mine de le lier, se découvrit, posa la main droite sur sa poitrine, et, sans un mot, sans une protestation, demeura tout droit, le commandant leva son sable, les douze fusils mirent en joue, l'homme ne broncha pas, ses traits n'eurent pas un frémissement, ses jambes ní ses mains ne tremblèrent, "feu!" cria le commandant, et la salve crépita.

Fixe, tendu, je regardais de toutes mes forces, alors je vis le visage du malheureux se crisper atrocement comme sous une indicible douleur, il se plia en deux, pareil à un homme qui reçoit un coup violent dans la poitrine ou le ventre, et les bras se projetèrent en avant, puis son corps se redressa dans une terrible détente, et, se renversant, roula sur le sol.

Des rangs de troupiers qui me faisaient face, un cri violent, s'éleva, "c'est lâche!" immédiatement couvert par les vociférations de l'officier criant à son tour : "qui a parlé sur les rangs ?... Oui! lâches tous deux, celui qui fuit devant l'ennemi et celui qui a peur de le dénoncer!"

Et le défilé le long du cadavre commença. Curiosité, désir d'imposer son dernier effort à ma volonté une autre victoire à ma sensibilité j'allais vers le supplicié. Il était étendu sur le dos le visage un peu de côté la face était livide le front baigné de sueur, la bouche ouverte, les pupilles étaient déjà dilatées ; on compta les balles dans la capote les douze l'avaient lacérée, nul des frères d'armes n'avait donc failli au devoir. Pour vérifier sur le corps même on dévêtit le tronc : douze petits trous noirâtres mouchetaient ! la peau autour du cœur au flanc et à l'abdomen, quelques projectiles perçant de part en part avaient déchiré la région hépatique, un lourd filet de sang épais en coulait. Alors quelques convulsions de bras se produisant, un sergent s'approcha et déchargea son révolver dans le crâne, d'une grande infractuosité qui se creusa un autre ruisseau rouge se mit à descendre et à fumer parmi les cheveux puis plus rien en bougea.

Je considérais le misérable garçon, il avait une figure sans accent mais bonne, un front haut, une chevelure noire et soignée, relevée en mèche sur le devant, une fine moustache brune ombrageait sa lèvre, sa peau blanche, vidée de sang par les hémorragies, c'était livide, il ne m'impressionnait pas, je le regardais comme j'en avais contemplé tant d'autres sur le champ de bataille, avec moins de pitié, sans doute, puis qu'il était suspect, presque comme une chose, un objet inutile, mais j'étais heureux de n'avoir en aucun moment, invectivé du fond de mon cœur ni détesté. Je voulais lire sur la physionomie de ses frères qui continuaient à défiler près de lui, les yeux étaient froids sans pensée, et beaucoup se détournaient.

La voiture d'ambulance était revenue, n'amenant qu'un infirmier alors, par devoir envers tout trépassé, pour donner au malheureux une preuve de la compassion, de mon cœur, comme si je personnifiais cette armée qui l'avait condamné et maintenant allait faire un pieux silence sur sa mémoire, j'aidai l'ensevelisseur à déposer son cadavre sur le brancard et à le charger sur la voiture, une large flaque vermeille marquait sa place sur l'herbe noire. — Maintenant suspendu aux ressorts des lacets de cuir, sur l'élastique couchette de toile pareil à l'un de nos glorieux blessés, il s'en allatit doucement cahoté sur le tapis moelleux du pré absous par la mort et purifié : une immense pitié l'accompagnait.

Sur moi pesait un vaste deuil.

Guerre! sauvagerie horreur suprême! Héroïsme! Mépris de la mort! Comme tout cela était grand!

Tête lourde et opprimée, je saluai les officiers, et quittait le lieu du supplice... En vérité! en vérité! était-ce un lâche qui venait de mourir?

D.O

À la veille du 1er de l'an 1916 le soldat Crochet du 158e Régiment d'Infanterie de ligne parle dans une lettre du 27 décembre 1915 à ses parents de ses blessures.

> Paris, le 27 décembre 1915 Mes chers Parents,

"Voilà le Premier de l'An qui approche et déjà ma lettre vous apportant mes meilleurs vœux à cette occasion voyage à travers les mers. Où passerai-je ce premier jour?

Certainement à l'hôpital puisque nous voilà au 17 et ma plaie, quoique bien cicatrisée, laisse toujours sortir une faible suppuration. Nous, c'est-à-dire les blessés hospitalisés, ne sommes donc pas beaucoup à plaindre; dans les hôpitaux nos dévoués infirmiers et administrateurs font même l'impossible pour faire en ce jour bien triste, il est vrai à cause de cette durable guerre, une petite fête pour prouver aux victimes de la guerre toute leur reconnaissance.

Aussi, m'efforcerai-je de paraître gai comme mes autres camarades, et je serai d'autant plus joyeux, que ma pensée pourra deviner qu'en ce jour si beau et si attendu autrefois par la petite famille vous ne serez pas triste. Ayons confiance en l'avenir, et plus tard, ces belles parties d'autrefois dont le souvenir ne peut s'effacer pour moi, redeviendront des plus agréables.

En ce moment, je suis en sécurité. Ma blessure suffisamment grande me laisse une cicatrice qui ne me permettra pas de porter le sac avant quelques mois. Aussi pourrai-je être, comme me disent mes infirmières qui ne me cachent rien l'objet d'une proposition d'armes à mon arrivée au dépôt. Dans ce cas j'irai certain dans l'Artillerie, mais il n'y a jusqu'ici rien de probable. Vous ai-je déjà appris que ma blessure a été l'objet de deux opérations, le projectile étant pénétrant et mon sorti. La le subie aussitôt mon arrivée à l'hôpital et après le passage à la radiographie, appareil photographiant le passage du projectile et son emplacement dans le corps a servi pour me retirer l'éclat d'obus. Ce dernier était venu s'arrêter dans une côte qu'il a fracturé ; les esquilles me donnant sans cesse des abcès, il a donc fallu, treize jours après ma 1re opération en faire une 2me qui consistait à sectionner la côte de part et d'autre de la fracture. Le morceau retiré et conservé dans un petit flacon d'alcool est long seulement de 5 ou 6 cm. Il faut vous dire que ces opérations ne sont nullement douloureuses, car nous dormons au moyen d'un anesthésique d'un sommeil de plomb.

Les opérations ont toutes deux bien réussies, grâce au talent d'un chirurgien comme nous en avons un à l'hôpital 213, et je suis aujourd'hui heureux de constater que cette blessure qui me paraissait assez grave au début, ne me laisse aucune douleur interne. Mes membres sont tous aussi forts que jamais, et ma figure ne porte pas l'aspect d'un blessé.

Donc, chers parents, je vous ai avoué sans scrupule l'état réel de ma blessure. Dites-vous que je suis tout à fait rétabli, et par ce fait ne vous faites pas le moindre souci. Considérons-nous heureux, car malgré l'accomplissement, permettez-moi de le dire, parfait de mon devoir, les boches n'ont pu encore m'avoir, et ils ne m'auront jamais, i'en suis certain. J'ai assisté à toutes les attaques de la grande offensive du 25 septembre et qui se sont prolongées sans aucune égratignure, et Dieu sait si j'ai passé près de la mort. En sortant de la tranchée de départ, un obus est venu me renverser par son déplacement d'air. Il en a tué 2 ou 3 et blessé une dizaine. J'ai continué mon chemin. Pendant ce temps les boches nous opposaient d'une pluie de mitraille : canons, fusils, mitrailleurs et que sais-je ne faisaient ici un seul bruit confus. Mon bidon a été percé d'un bout à l'autre par une balle, ma toile de tente, placée en bandoulière également, et le 26, dans une contreattaque ennemie, ma visière de casque, dont vous avez du entendre parler et qui est en métal, a été transpercée. Mon œil droit a reçu des éclats du casque et a laissé sortir quelques gouttes de sang.

Ce n'était que très superficiel, car j'ai continué à défendre le terrain à côté de mes camarades. Ce n'est que 15 jours plus tard, dans un moment relativement calme, que placé dans un poste de grenadiers, car j'en suis un que j'ai reçu ce malheureux éclat d'obus.

Vous pouvez donc juger la chance qui m'a toujours suivie. Dieu n'oublie pas ses enfants. Espérons donc que dans cette guerre qui certes, durera encore, je m'en tirerai toujours de même pour la France, toujours pour elle!

Enfin, chers Parents, j'ai été bien prodigue en paroles aujourd'hui, et il vous faudra bien du temps pour me lire et relire. Recevez et ainsi que toute la petite famille mes meilleurs baisers.

Votre fils qui sans cesse par la pensée se trouve auprès de vous".

CI. Crochet. Soldat au 158^e d'Infanterie de Ligne. (ADR, 1 Per 82/4, Le Progrès, 24 janvier 1916)

Préconisée par Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté britannique, une expédition pour contrôler les détroits turcs, pour faciliter le ravitaillement en armes et en matériel de la Russie est organisée. C'est la bataille des Dardanelles menée de février 1915 au début de 1916. Les combats de cette opération terrestre et navale sont très durs

entre le 1er mai et le 30 juin 1915. Dans une lettre non datée, André Marcelly, caporal réunionnais, fait le récit de la bataille du 21 et 22 mai 1915.

(1ere lettre non datée)

"Les opérations aux Dardanelles après avoir marché trop vite au début affectait une lenteur, une somnolence si grandes que l'on décidait coûte que coûte d'aller de l'avant, de quitter la plaine de l'Old Castle et de chasser les Turcs de l'Achi Baba-Peack (596 m) où ils étaient fortement retranchées. Une charge seule faite par des troupes résolues (le zouave est le soldat français qui est toujours chargé de cette mission) fut considérée comme capable d'arriver à chasser les Turcs de leurs retranchements.

Donc, le 21 on reçoit l'ordre au 1er Bataillon d'aller s'établir en 1er ligne, le 2e et le 3e Bataillon du Régiment devant rester comme soutiens en 2e et 3e lignes. Nous passons la nuit dans les tranchées de 1ère ligne et le 22 à 9 h le capitaine nous communique (à nous gradés) que la 2e compagnie ainsi que la 3e du Bataillon avaient la noble mission parce que très périlleuse d'aller les premiers à l'assaut. Nous devions quitter les tranchées à 12 heures après que l'artillerie eut anéanti les mitrailleuses turques. Mais est-ce contreordre, est-ce surexcitation du capitaine nous déclenchâmes l'assaut vers 10 heures et demie et cela frénétiquement comme des obus, la chanson des "zouaves" allant à la charge aux lèvres.

Malgré les balles, malgré les mitrailleuses qui nous fauchaient, nous forçâmes les Turcs à fuir. La baïonnette n'eut pas à travailler à cette heure. En arrivant à la tranchée, je fus blessé à la tête, je tombe; mais conservant toute ma connaissance j'exhorte mes hommes à conserver la position, j'eus le courage de me faire un abri individuel et malgré la mitraille j'y restais près d'une heure. Je brûle ma blessure et attendais un moment où la mitraille avait diminué pour entrer dans la tranchée. Une grenade (tous les Turcs en ont une dans la musette) fait explosion à 5 mètres de moi et la douleur qu'elle me fit en me brûlant la main gauche et la figure fit que je me suis jeté dans la tranchée où j'eus la douleur de trouver mes sergents et mon chef de section morts et blessés. Sur 4 caporaux de la section, il n'en restait que 2, moi compris et les hommes étaient très peu nombreux et commençaient à se décourager. On me croyait déjà mort et comme ils m'estimaient nous commençâmes à faire du bel ouvrage avec quelques feux de salve. Je reprenais en main tous les hommes de la section que mon collègue (il n'a que 6 mois de service et 2 mois de grade de caporal) ne pouvait tenir à bas. Je t'assure que pendant une heure au mépris de notre vie nous y sommes bien comportés ; je dus

pour diriger le tir et le règler bien m'exposer souvent mais je ne me sentais plus moi, la peur de mourir m'avait quitté et je ne doutais pas qu'ainsi je faisais mon devoir de français et de bon réunionnais. Nos munitions s'épuisant et les hommes hésitant à sortir de la tranchée pour aller prendre des balles, je suis retourné en arrière bien qu'ayant déjà été touché de deux balles au bras gauche et je rapportais en un pas de course effréné 4 musettes de cartouches en même temps j'avais demandé du renfort, notre compagnie étant décimée. La lere et la 4ème compagnie vinrent. En entrant dans la tranchée le capitaine me félicita et me donna l'accolade, il me promit les galons d'or ; mais il n'eut pas le temps de réaliser se promesse.

Quand la première et la quatrième compagnies arrivèrent, elles nous dépassèrent et les survivants de la 2ème ne purent résister à cet élan nous chargeâmes encore. Dans la mêlée, les Turcs se sentant inférieurs dans le corps-à-corps chargent l'arme approvisionnée et font tout le temps feu, je fus frappé de 2 balles encore dans le bras droit, n'empêche je me suis défendu pourtant et ne pus malheureusement qu'en tuer un seul qui m'avait mal enbroché vu que son coupechou ne me fit qu'une légère entaille au bras gauche. Notre capitaine fut tué, celui de la lère compagnie aussi, enfin tous les gradés sans distinction, capitaines, commandants, adjudants, lieutenants ont été grièvement blessés ou tués.

Mais nous avions avancé la 1ère ligne de 900 mètres et comme on avait lutté jusqu'à 7 heures du soir (9 heures de combat) le jour avait pu bien renforcer cette nouvelle position.

Les Turcs en fuite, nous nous repliâmes sur l'ordre du général et l'artillerie leur imposa de lourdes pertes au retour, il nous fallut tous traîner parmi les morts et les agonisants qui étaient nombreux et ce n'est qu'à neuf heures et demie du soir que perdus dans les nombreux boyaux de communication, ayant faim, ayant soif (depuis le café du matin, nous n'avions rien bu ni mangé) j'arrivais au poste de secours. Là on m'a pansé, j'ai perdu connaissance, on me fit boire à ce qu'on m'a dit près d'un quart de rhum pour me réveiller. Je pus alors manger et je bus plus d'un litre d'eau et vin. Le lendemain dimanche 23 mai, Pentecôte, je fus évacué au théâtre des opérations pour blessures très graves.

L'on me dirigea peut être sur Bône et Alger. De notre compagnie à ce qu'on m'a écrit il ne reste que 40 hommes...

Enfin cher papa je vis encore et bien que j'ai souffert je suis prêt à retourner au front, pour continuer à faire mon devoir de français.



Opération des Dardanelles en 1915.

Dans sa lettre du 4 juin 1915, Émile Bègue, originaire de Quartier-Français, évoque sa blessure aux Dardanelles puis ses actions sur le front franco-allemand.

Dépôt du forteresse de at-Marcel Toulon le 4 juin 1915 Mon cher père,

"Je prends la plume pour vous rendre réponse de votre lettre datée du 4 avril, que j'ai reçue en revenant des Dardanelles le 28 mai, blessé d'une balle explosive à l'extrémité gauche du ventre le 23 mai à 4 heures du matin.

Maintenant cher père je tiens à vous raconter les événements du point centrique du théâtre de la guerre.

J'ai été désigné pour partir sur le front Franco-Allemand le 3 mai ; j'ai été en Alsace, c'est là où j'ai tiré mon premier coup de fusil dans la tranchée tout près de Metz à trois kilomètres des forts allemands, c'est là où j'ai vu les premiers projectiles allemands et aussi ce que c'est que la guerre. J'ai été versé pour rejoindre le 34ème régiment à Saint-Mihiel ; là nous avons fait subir une grosse perte aux allemands, le 8 mai, cette bataille a commencée à 7 heures du matin elle s'est terminée le 9 à trois heures du matin. Dans cette bataille j'ai été nommé Caporal. Mon père je suis toujours brave, prêt à lutter pour la Mère Patrie ; mais vous ne vous ferez pas une idée ce que c'est la guerre. Quand j'étais en classe j'ai appris l'histoire de France elle nous parlait de la guerre, ce n'est plus du tout ça : c'est une boucherie d'hommes.

Dans le Bois-le-Prêtre – il fait beau sur ce séjour – mon bataillon qui était à gauche de ma compagnie le tout a été anéanti par les obus des 77, 94, et 105 allemands et aussi par les mitrailleuses allemandes; moi à cet endroit j'ai reçu un choc d'éclat d'obus de 77 je suis resté plus de vingt minutes en faiblesse, quand j'ai pu prendre connaissance il y avait un lieutenant et moi qui étaient de retour sur 300 hommes.

Cher père dès ce jour j'ai été évacué du front et j'ai fait deux jours à l'hôpital de Paris ; où j'ai été désigné pour partir rejoindre et encadrer les troupes sénégalaises à Marseille pour partir en Turquie, c'est à dire aux Dardanelles là où j'ai été à nouveau blessé.

En ce moment je vous écris je suis bien et je pars de nouveau sur le front aujourd'hui le 4 juin pour faire un grand coup à Châtonsur-Marne où il y a déjà 3 corps d'armées réunies.

Enfin cher parent je pars. À vous de ne plus me correspondre car je ne recevrai plus vos lettres. Quand je vous donnerai mon adresse vous m'écrirez.

Je ne peux vous écrire plus long, en ce moment il est 3 heures du matin et je dois être armé à 6 heures pour retourner venger contre les Allemands boches, les crimes qu'ils font contre nos soldats de France ces pauvres frères bien aimés.

Reconsolez-vous mes chers parents joignez-vous à moi de cœur pour dire à haute voix.

Vive la France,

Bien des compliments à toute la famille.

Votre fils qui vous aime".

Émile Bègue

(ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 14 septembre 1915)

Les poilus réunionnais paient un lourd tribut dans la bataille des Dardanelles. Certains se découragent et dépérissent. La lettre du 25 juin 1915 de Léopold Glénac à ses parents en témoigne.

Sur le Front en Turquie, 25 juin 1915

Bien chers parents,

"Je viens vous écrire ces quelques mots pour vous donner de mes nouvelles qui ne sont pas trop mauvaises en ce moment, grâce à Dieu et pour savoir les vôtres.

J'ai fait 12 jours sans manger, ça m'a beaucoup maigri, et maintenant je mange assez bien. Je commence à reprendre mon corps, et j'espère que ça va continuer.

Ici tout le temps qu'on se porte bien ça marche assez bien, mais quand on se porte mal ça dégoûte et puis on souffre beaucoup. Je viens vous donner connaissance que j'ai reçu vos deux lettres. J'ai reçu la lettre du 6 mai le 16 juin et la lettre du 22 avril le 17 juin. La lettre du 22 avril a tardé parce qu'elle a passé par Alger alors que la dernière de Marseille est venue directement ici.

Dans votre lettre vous m'avez dit que René et Camille sont beaucoup découragés, et que René devrait repasser au conseil. S'ils sont bons dites leur qu'il ne faut pas trop se décourager; il est vrai qu'il est dur de laisser sa famille, mais que voulez-vous s'il le faut; au contraire, il faut prendre courage car je vois moi-même: ici il y a des hommes qui ne sont pas malades mais ils hâlent trop le cœur, ils dépérissent de jour en jour; des hommes qui étaient bien portants et maintenant il ne leur reste que la peau et les os. À la moindre petite maladie qu'ils vont prendre, ils vont peut-être passer.

Vous m'avez dit qu'on prend beaucoup de réservistes ; en France dans le moment on prend les réservistes de 48 ans. Moi, tout ce que je demande à Dieu, la santé ; c'est le principal, c'est ce qu'il faut en campagne, quand je me porte bien je suis toujours portant je fais tout ce qu'il faut faire et tout marche bien.

Je viens vous annoncer que le sergent Hyacinthe Hoarau a été blessé dans le combat du 21 juin il est à l'hôpital. il y a Montville Dolphin qui reste au Guillaume qui est blessé aussi et à l'hôpital.

Voilà deux fois que nous avons attaqué les Turcs ; c'est dans l'attaque qu'on perd beaucoup d'hommes ; quand on fait l'assaut à la baïonnette. Pendant qu'on passe à terrain découvert les fusillades, les mitrailleuses et les canons nous tirent raide dessus et nous subissons beaucoup de pertes.

Nous avons fait l'attaque.

Du ler bataillon il reste à peine 1/3 qui est là. Le reste est blessé ou mort. Moi j'ai eu un éclat de grenade qui a touché ma figure et un qui a bordé ma main ça n'a fait que froisser un petit peu la peau mais ce n'est rien du tout.

De tous les créoles qui sont venus ici il reste même plus 1/4; presque tous sont blessés et morts.

Bien chers parents, depuis longtemps j'entendais parler de la guerre mais aujourd'hui je la vois de mes deux yeux et je connais ce que c'est. Ah! c'est affreux!

Dans votre lettre vous m'avez dit que vous n'avez même pas espoir que votre lettre me trouverait il ne faut jamais avoir de ces idées au contraire mettez-vous dans l'idée que je suis toujours vivant, écrivez-moi toujours et ne vous tracassez pas pour moi, c'est le meilleur conseil que je vous donne, car moi, c'est le meilleur conseil que je vous donne, car moi si je me porte bien, je ne me tracasse pas au contraire courage, courage mes chers parents.

Il faut espérer qu'après la détresse on verra un peu de bon, Ici c'est la chaleur et la poussière qui nous esquintent un peu.

Je viens vous annoncer que nous avons perdu un général ici, c'est le général Ganeval; il est mort le 7 juin, il a reçu une balle à la tête.

Dans notre combat dernier j'ai perdu mon sac, ça fait que j'ai perdu tout ce que j'avais et j'avais certaines choses qui étaient dans mon sac que je regrette beaucoup d'avoir perdu.

Vous avez dit que ma tante Titine a envoyé 5 francs pour moi, faites-lui bien des remerciements de ma part, mais elle est malheureuse. C'est même foutant de faire des sacrifices comme ça et je vous prie de lui dire dans quel cas nous sommes ici pour le papier c'est pour ça que je ne peux pas lui écrire ; faites à tous bien des compliments de ma part.

Je termine ma lettre en vous souhaitant à tous bon courage, bonne santé et je fais à tous bien des compliments et je vous embrasse tous bien fort de loin en attendant un jour de près.

Votre fils qui vous aime de tout cœur".

Léopold Glénac

(ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 25 août 1915)

Le 26 juin 1915, le caporal Paul Vitry évoque sa participation à une attaque contre les Turcs à sa mère.

Presqu'Ile de Gallipoli Le 26 juin 1915 Chère maman

"Je suis heureux car j'ai échappé de la mort dans l'attaque générale du 21 juin. Après un bombardement de canons qui a duré 16 heures nous avons foncé sur des Turcs à la baïonnette nous les avons repoussés et pris deux longues lignes de leurs tranchées. Cela s'est passé lundi 21. Le mardi 22 on a repris une autre tranchée. Dans la nuit du 24 les Turcs ont attaqué les Anglais à notre gauche. Ils ont été repoussés. Dans la même nuit ils sont venus nous attaquer et ont été repoussés de nouveau.

Les pertes des Turcs sont considérables. C'était effrayant de voir la quantité de cadavres qui gisaient sur le sol.

Chère bonne maman on n'a pas ne pas s'en faire mais on éprouve une certaine émotion en voyant ces choses.

Tout de suite après le bombardement de l'artillerie du 75 on a chargé les Turcs. Quand nous sommes arrivés dans leurs tranchées ils étaient la plupart morts entassés les uns sur les autres et cela sur une longueur de plus de 200 mètres. C'est la Légion, les Coloniaux et les Sénégalais qui ont pris part à cette attaque plus le 175ème et le 176ème de ligne.

Tous nous avons subi beaucoup de pertes.

Les Anglais ont beaucoup perdu.

Maintenant où nous sommes le terrain est un peu difficile.

Jusqu'ici ma chère mère, Dieu veille sur moi. Continuez à le prier pour moi.

Maintenant je vais vous parler des camarades qui sont morts il y a Pujo, le fils de M. Pujo de Saint-Denis. Comme blessés, le sergent Hoareau. À part cela je suis bien, la seule contrariété je suis un peu fatigué.

Je vous embrasse tous de tout cœur".

Paul Vitry
Caporal au 4º Zouaves. Corps expéditionnaire d'Orient
(ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 25 août 1915)

Le 5 juillet 1915, trente minutes avant l'heure fixée pour une attaque pendant qu'un soldat de son escouade le remplace au créneau, Paul Vitry écrit cette lettre poignante. (Il tombe quelques minutes plus tard à quatre mètres des tranchées turques, abattu par un éclat d'obus l'épaule gauche fracassée, la poitrine défoncée, le poumon atteint).

Presqu'Ile de Gallipoli Lundi 5 juillet 1915 Mes chers parents,

"Quelle joie et bonheur j'ai éprouvé en recevant votre lettre du 8 mai : surtout qu'il y avait déjà trois mois, que ne n'ai rien reçu de vous combien j'étais heureux malgré que je me trouvais dans une dure situation, dure je vous dirai parce que au moment où j'ai reçu la lettre, il y avait une attaque formidable entre les lignes turques et nos lignes, et moi pauvre gas, ainsi que tout le quatrième zouave dont je fais parti était en première ligne à 30 mètres des ennemis alors vous voyez si on a le malheur de sortir la tête pour observer c'est une balle qu'on risque de recevoir en pleine tête ou poitrine et malgré il faut bien le faire c'est le devoir qui commande, et on ne peut pas se laisser zigouiller par les turcs, sans riposter car ils sont malins les vaches. Il me reste une demi heure avant d'aller à la charge.

Je vous écris le plus vite que je peux, car je ne sais ce que Dieu me garde et tout au moins j'avais eu le bonheur de vous répondre, car c'est mon seul plaisir de vous faire savoir ce que je fais ici. Écoute bien, il faut que je me fais remplacer au créneau par un homme de mon escouade de façon que je puis vous écrire. Il fait un soleil très chaud, la fumée du canon, l'odeur de la poudre et le fort bruit des fusils, des mitrailleuses, das crapouillots et des canons révolver me corne les oreilles à me rendre sourd...

Je suis fou dans ces moments-là on est plus maître de soi, l'odeur de la poudre vous enrage, et ça fait qu'on est toujours content malgré le péril qui se déploie devant mes yeux.

Je vous ai écrit dernièrement ma lettre dans laquelle je vous disais que j'avais perdu beaucoup de mes chers camarades tel que Pujo, Bourayne n'est pas mort mais blessé.

Lucas ainsi que tant d'autres dont je ne suffirai pas de vous citer les noms et cela beaucoup de créoles de chez nous.

Dans la commune-de-St-Joseph, nous étions 6 il en reste que moi jusque maintenant, les autres sont morts ou blessés, et d'autres encore prisonniers on n'est pas bien sûr mais on le suppose puisqu'ils ne sont plus revenus.

À vous raconter tout ce qui se passe il faudrait avoir un temps libre, et de plus une bonne mémoire la mienne ne me permet pas et de plus on n'a pas le temps, vu le danger qui court. En vous écrivant à ce moment à chaque instant, il faut que je me couche à plat ventre, pour me parer des schrapnels et des obus, des turcs, car ils nous bombardent comme des cochons qu'ils sont.

Votre fils affectionné".

Paul Vitry
Caporal au 4º Zouaves
(ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 18 septembre 1915)

J. Oulédi, caporal qui participe à la bataille des Dardanelles, décrit rapidement, dans sa lettre du 19 juillet 1915 adressée à son frère, la dure réalité de la vie du soldat.

> 19 juillet 1915 Mon cher frère,

"Je t'envoie quelques mots à la hâte, dans ce pays sans eau et sans gîte, couché, pour t'écrire, à plat ventre sur un couvre-pied. C'est ici qu'il faut savoir se passer de tout ce qui est utile pour sa santé. Toujours du turbin : garde, délégations d'hommes funèbres, débarquement des blessés, munitions, provisions en substances culinaires, etc... soleil ardent, chaleur insupportable, eau pourrie à boire, résultat : choléra, dysentrie, diarrhée, la crève".

> J. Oulédi, Caporal aux Dardanelles à Moudros (ADR, 1 Per 81/14, *Le Peuple*, 11 septembre 1915)

Les premiers soldats réunionnais des classes 1914 et 1915 dirigés d'abord sur Madagascar sont convoqués en février 1915 en France, ceux de la classe 1916, entre le mois d'avril et mai 1915. Arrivés en France, ils sont envoyés au dépôt des isolés coloniaux de Marseille, puis répartis dans chacun des dépôts des 4e, 7e, 8e, 22e et 24e régiments d'Infanterie Coloniale. Ceux qui sont aptes à servir au front ont le choix entre les Dardanelles et le front français. Dans sa lettre à un ami du 31 août 1915, Édouard P. évoque son départ pour les Dardanelles le 5 septembre 1915.

Mon vieil ami,

"Comme tu dois être surpris de recevoir ma lettre ? Je suis en France depuis le 3 juillet. Je pars pour les Dardanelles le 5 septembre... dans six jours.

J'ai revu J. Elle est toujours très belle. Elle a grandi et est même plus grande que moi.

Il y a environ huit jours nous avons passé ensemble une après-midi dont je garderai le souvenir aussi longtemps qu'il me restera du souffle... et peut être ne sera ce pas pendant bien longtemps encore.

Tu connais Hyères géographiquement. C'est un admirable coin de la côte d'azur.

Nous y sommes environ 2000 de La Réunion et de la Martinique. Toute notre démocratie bourbonnaise est ici sous l'admirable soleil de Provence, près de la mer bleue.

Elle ne tardera pas d'ailleurs à aller par d'autres pays moins hospitaliers guerroyer au nom de la France.

J'espère que lorsque ma lettre te parviendra le drapeau français flottera à Constantinople dussé-je y laisser ma peau.

J'ai préféré attendre la dernière minute pour t'écrire afin de ne pas m'étendre trop car je suis bien triste en ce moment... Non que j'aie peur de la guerre et de la mort. Tu me connais trop. Enfin, si je meurs tant pis j'y serais allé crânement, sans hésiter mais j'aurais toujours un immense regret celui de laisser ma vieille mère... ici bas.

Si je tombe ne me pleure pas trop. Ma mort sera belle et aura été utile à ma Patrie. Je suis un "désespéré" tu le sais... D'ailleurs il me semble qu'il me sera doux de dormir mon éternel sommeil au Pays des "Désenchantées".

Au revoir mon vieux, je n'ose te dire adieu. Vive la France". Édouard P... Ingénieur des Arts et Métiers. 4^e Colonial. (ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 9 octobre 1915)

Un jeune poilu présente dans cet extrait de sa lettre du 13 septembre 1915 la situation des soldats réunionnais à leur arrivée en France.

Toulon, le 13 septembre 1915

"Ici c'est toujours la même vie : marches et exercices en campagne. Nous sommes mobilisables et connaissons le service ; mais on ne veut faire de nous que des soldats de 2me classe ; tant pis. On nous a demandé si nous voulions servir sur le front français ou aux Dardanelles. Certains veulent ici, d'autres préfèrent les Dardanelles. Ceux qui veulent aller dans le Nord de la France ne pensent peut être pas au froid ; nous sommes encore en été et cependant il ne fait pas trop bon quand on est en sentinelle la nuit. Garçon Georges et Lamendour Marcel qui ont demandé à passer au 38e et qui sont déjà sur le front, nous écrivent qu'ils souffrent du froid la nuit.

Ce soir un détachement créole part pour les Dardanelles ; il y a parmi eux le caporal Grimaud Marc, Rosmann instituteur, Hoarau Maxime de l'Entre-Deux, Paul et Antonin, Berteau Léonce du Port. Nous autres, nous irons avec le prochain détachement. Le sergent Adam de Villiers a quitté la compagnie et doit être déjà sur le front".

(ADR, 1 Per 81/14, Le Peuple, 26 octobre 1915)

En temps de guerre, aucun laxisme n'est permis. L'adjudant Raphaël Beauvillain de Montreuil dans sa lettre écrite après la bataille du 16 novembre 1915 prouve qu'il faut rivaliser de ruse face à l'ennemi.

Après la bataille du 16 novembre

"J'étais avec ma section, en avant poste, j'occupais le centre, j'avais à gauche une section commandée par un officier, à droite une compagnie. L'attaque a commencé à midi. À la tombée de la nuit, voyant un espace inoccupé entre ma section et la section voisine, je signale le fait au capitaine commandant la Compagnie. Tu sais ce qu'il m'a répondu : "pas d'hommes à vous donner, maintenez votre position jusqu'au dernier, demain nous verrons!" C'était pendant le plus fort de l'attaque. Le moment critique arrive. Vers minuit la section et la compagnie se replient. Les Bulgares me tombant sur le dos et font prisonniers toute ma section et moi.

Voici comment je me suis tiré de là. Bien que je porte un révolver, j'ai pris un fusil. Je me suis élancé hors de la tranchée en criant : "Tirez, Tirez ne cessez pas le feu !"

Tout à coup un Bulgare, la baïonnette au canon me fonce dessus, j'avais la baïonnette à 30 centimètres de la poitrine, il me disait, dans son langage, de rendre les armes. Chose qui ne me plaisait pas du tout. Enfin je fais le simulacre de déposer mon fusil et lui lâche la détente en pleine poitrine, il tombe.

Un des siens, le voyant tomber, se précipite sur moi dans les mêmes conditions. C'était le moment de lâcher le fusil, je lui fais voir mes mains libres; il se rapproche et me fait signe d'enlever mon révolver. Tranquillement je tire mon rigolo de l'étui pour le lui remettre et en le lui remettant, je lui ai brûlé la cervelle et me suis sauvé. Ils m'ont bien tiré dessus mais ne m'ont pas atteint. Dix hommes seulement ont pu me suivre, 35 sont restés en leur possession".

(ADR, 1 Per 52/13, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, 25 mars 1916)

Après l'intervention bulgare en octobre 1915 du côté des Empires Centraux, la Roumanie et la Grèce tardent à rejoindre l'Entente. Les troupes ramenées des Dardanelles sont rassemblées avec les débris de l'armée serbe autour de Salonique, en Grèce.

Alix Calixte, caporal au 1er régiment de Marche d'Afrique, qui a été aux Dardanelles, parle de son action sur le front serbe dans une lettre du 26 novembre 1915. Blessé pour la troisième fois, il est hospitalisé à Toulon.

Toulon 26 novembre 1915

"Nous débarquâmes à Salonique dans la nuit du 16 octobre. Le lendemain nous reçûmes l'ordre de nous préparer à monter en seconde ligne, comme soutien des Serbes qui soi-disant, étaient

devant nous. Nous restâmes 5 jours sans tirer un seul coup de feu. Le 22 vers 4 heures du matin, j'entendis quelques détonations de temps à autre. Vite, aux armes ! Les balles pleuvaient de plus en plus. Une heure après, des feux de salve, bien nourris, partaient à 400 mètres de nous. Tout le monde était debout et insouciant du danger, on demandait si "le jus était arrivé. Ah ! oui, du jus ! Cinq minutes plus tard, nous avions sous le nez trois régiments bulgares, soit environ trois mille hommes. Et nous n'étions que 3 sections de zouaves, incomplètes, représentant 160 hommes au plus. Il fallut lutter 1 contre 20, mais le roi des canons le 75 était là, et ses rafales et nos salves nous permirent de garder nos positions, de faire tête à l'ennemi toute la journée,. À 5 heures du soir, dans un dernier effort, les Bulgares avancent sur nous à la baïonnette. Nous leur épargnons la moitié du chemin. Et l'arme haute nous les chargeons. Les Zouaves ont fait là un beau travail. Les Bulgares reculent, la panique leur donne des ailes, ils sont en débandade Rosalie leur laboure les reins, le 75 les éparpille. Nous les poursuivons jusqu'au village de Kalikouwa et la nuit seule nous arrête sur les positions conquises.

Le lendemain nos éclaireurs nous apprirent qu'ils étaient bien loin, à l'abri du 75.

Cette journée du 22 octobre 1915 fut mémorable pour les Zouaves car nous n'avions perdu que 47 hommes et l'ennemi mille huit cents tués, blessés et prisonniers. Mais notre commandant fut tué, notre capitaine blessé, le lieutenant et les deux sergents de ma section ont été abattus à mes côtés.

Dès lors j'ai du remplir les fonctions de sergent jusqu'au jour où à mon tour, j'ai reçu une balle dans le coude gauche. Mon bras gauche joue vraiment de malheur. Aux Dardanelles une balle turque m'avait brisé l'avant-bras. Dans un autre combat un éclat d'obus me blessa au poignet et à la jambe. Les Turcs n'ont point encore payé entièrement mes trois blessures, que les Bulgares sont mes débiteurs je serai bientôt guéri et j'irai leur réclamer mon compte.

Mais voici comment je fus blessé cette troisième fois. C'était le 16 novembre. Après la jolie frottée qu'ils avaient reçue, les Bulgares s'étaient bornés à de simples escarmouches, tout en se fortifiant et en se terrant sur les hautes montagnes, loin, devant nous. Le commandant résolut de les en chasser avec l'effectif de 3 compagnies, soit près de 750 hommes. Il nous fit une vibrante allocution puis en route : nous avions non seulement à repousser l'ennemi mais à venger nos chers morts, mais à nous emparer de ces montagnes, base d'un encerclement très visible. Il était bon matin, et le rendezvous était pour 6 heures du soir au haut des crêtes où l'on aurait un dîner bien gagné.

Quand l'attaque commença, je fus désigné avec 10 hommes afin d'éventer les ambuscades qui pouvaient être tendues au gros de la troupe. La journée fut dure et sanglante.

À peine commencions-nous à ramper que du haut de leurs fortins improvisés, les Bulgares nous rassèrent le dos avec une grêle de balles. À 30 mètres de là un de mes poilus me dit : "Caporal, ça y est, touché à la cuisse". "Bon que je me dis, voilà que ça commence". Nous continuons à ramper, sauf le blessé. Deux cent mètres plus loin, un feu de salve tue deux autres camarades et en blesse trois à la jambe et au bras. Il ne me restait plus que quatre compagnons et les bulgares visaient de mieux en mieux.

J'interpelle le Lieutenant qui venait derrière moi, et lui demande six hommes de renfort pour remplacer ceux qui ont été tués et blessés. Je n'avais pas fermé la bouche que : pan ! j'écoute à mon tour un pruneau au coude. Un caporal me remplace ; mais à peine avait-il fait dix mètres, qu'il tombait raide mort sous les balles, je me suis traîné jusqu'à un abri où j'ai pu me faire panser.

L'attaque a très bien réussi ; mais que de braves Zouaves restèrent sur le terrain. Leurs familles doivent s'en consoler car c'est pour la France, le droit et la liberté qu'ils sont morts loin de leurs foyers".

Alix Calixte

(ADR, 1 Per 81/15, Le Peuple, 14 janvier 1916)

Les médecins accomplissent une tâche précieuse en temps de guerre. Leurs relations offrent souvent une description minutieuse du lieu où ils se trouvent. Elles tranchent sur celles des autres soldats. Cette lettre du 31 juillet 1915 d'un médecin aide-major en Tunisie est un bon exemple.

Lettre de Tunisie d'un Réunionnais médecin aide-major réunionnais 31 juillet 1915

"Je regrette vivement de ne pouvoir vous fournir les renseignements concernant les glorieux mutilés des Dardanelles, évacués de Bôme sur Souk-Abras.

Au retour du vaguemestre qui avait pris ma lettre celle datée du 4 juin, de cette dernière ville, – un ordre brusque et laconique, comme sont les ordres militaires, assignait au Bataillon des Alsasiens-Lorrains, une nouvelle garnison et comme je subis le sort de mon bataillon, je l'accompagnait à Fort-National, sis à 50 k. au sud de Tisi-Ouzou, sur les flancs d'un des derniers contreforts du Djurdjura, haut massif montagneux de la grande Kabilie.

Congé de Convalescence des créoles

M. Gratien Candace, député a adressé à M. le mnistre de la guerre la lettre suivante : Décembre 1915.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur d'appeler de nouveau votre bienveillante attention sur les créoles mobilisés qui seraient très heureux de jouir dans leur colonie d'origine des congés de convalescence dont ils sont bénéficiaires. Je crois que la mesure sollicitée par eux serait de nature à fortifier leur moral ; ils auraient, en effet, l'avantage, au même titre que leurs camarades métropolitains, de revoir leurs familles et, de plus, leur présence au milieu de la population civile donnerait à nos compatriotes de nos colonies lointaines une idée plus vivante de la guerre et rendrait encore plus ardents, si possible, leur sentiments patriotiques.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

G. CANDACE,

En décembre 1915, le député Gratien Candace intervient auprès du ministre de la guerre pour que les soldats créoles mobilisés jouissent d'une permission dans leur colonie d'origine. (ADR, 1 Per 53/10, La Dépêche de La Réunion, 12 février 1916). Mes hommes et moi, nous avions dû faire pèdes tremblent les cent k. de la route montagneuse qui mène de Béni-Mancour à Fort-National, car le médecin du bataillon doit suivre les troupes semblablement, flanqué de son personnel infirmier, par étapes de 30 k... Cela me gênait pas beaucoup... N'ai-je pas de bons poumons, des jambes souples et solides, maintenues en cet état par des exercices physiques journaliers pendant tout mon séjour à Paris et à Djidjelh ? En avant donc, toujours en avant.

Ce soir, samedi, c'est de Kairouan, la cité sainte et blanche de l'Afrique du Nord, que je vous écris.

Situé en pleine savane désertique, Kairouan aux riches mosquées, aux légendes mystérieuses, est une ville de plus de 20 000 âmes dont 500 européens à peine, c'est vous dire si l'élément arabe y est quasi-exclusif.

Tache vert sombre sur la plaine immense la Ville possède des rues hautement ombragées, des cours peuplées de bosquets et de massifs où s'ébattent quantité de couples de passereaux au plumage cendré... Passereaux ornées de merveilleuses arabesques, maisons couleur de neige, Kairouan est la ville immaculée prise, sans effusion de sang par les Français, en 1881 et restée pure de toute souillure.

Pays aux souvenirs fameux, thermes majestueux de la Rome impériale, vestiges d'art et de civilisation féconde, combien la vue de ces ruines vous impressionnent étrangement !...

Dans ce coin perdu de la Tunisie Méridionale, les Romains ont passé et ont laissé leurs empreintes à plus de 18 siècles de générations. Les Arabes aussi bien que les Bédouins ne copient-ils pas ces grands travailleurs antiques dans leurs costumes, travaux domestiques et agrestes ? Gloire à eux !...

Dans ce bled au climat tropical (35 degrès dans les appartements) quoique abondamment ventilé, ma santé se maintient, malgré les fatigues inhérentes au métier de médecin (maintenant monté) d'un bataillon dont les diverses compagnies campent sur un périmètre de 50 kilomètres.

Les nouvelles apportées du front par le courrier de ce soir, sont excellentes, mes trois-beaux frères se portent bien, sont toujours courageux et surtout confiants en la Victoire; ils sont très exposés, principalement le plus jeune, caporal mitrailleur, à proximité des tranchées prussiennes, mais si la Mort les guette, la Gloire les attend, certaine, vengeresse.

Oui, à bientôt la reprise des grands faits d'action, puisse-t-elle aboutir à la libération de nos pauvres départements et de l'héroïque Belgique dont les refugiés sont accourus jusqu'en Algérie...

À propos avez-vous des nouvelles de notre oncle ; a-t-il quitté Chateau Thierry ? Qu'est devenue surtout sa cadette qui exerçait à l'hôpital de Vervins ?

De la guerre aussi, les nouvelles sont bonnes. Chère France ! Quel jour saluera de son soleil radieux la poursuite de tes villes frontières de ces hordes inhumaines ? L'effort à soutenir sera long encore, que de telles existences fauchées déjà dans ce duel gigantesque, dont l'issue sera l'anéantissement de la barbare Allemagne..., Le doute n'est pas permis.

À la réception de toutes ces dépêches réconfortantes, si vous voyiez la joie des petits soldats, chers enfants de l'Alsace, confiés à mes soins, vous admireriez leur patriotisme, vous reconnaîtriez qu'ils sont tous capables de plus nobles dévouements, ; ils ont pleine confiance en des jours moins sombres que ceux qu'ils ont vécus.

Au dernier moment, il me revient que mon bataillon doit recevoir une nouvelle destination, quelque chose se prépare, je ne puis vous en dire davantage ; adressez toujours lettres et journaux à Djio Jelhi.

Bonnes amitiés aux connaissances et mon souvenir reconnaissant à ceux qui continuent, malgré la distance, à s'intéresser à moi ; je ne les oublie pas".

> XX, médecin-aide-major

(ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 11 septembre 1915)

L'année 1916

Le 18 juin 1916, un caporal originaire de la Rivière Saint-Louis apprend à ses parents qu'il doit partir pour Salonique.

L'EVACUATION des soldats créoles

M. Gratien Candace a reçu de M. le Ministre de la Guerre la lettre suivante :

Paris, le 1er décembre 1915.

Monsieur le Député,

En réponse à votre lettre du 13 novembre 1915, j'ai l'honneur de vous faire connaître que le Général en Chef n'estime pas possible d'évacuer du front tous les soldats d'origine créole, en raison de la situation des effectifs aux armées et dans les dépôts.

Ceux des militaires susvisés qui ne pourraient supporter le climat seront, lorsque les médecins le jugeront nécessaire, évacués sur leurs dépôts et dirigés ensuite sur l'Algérie-Tunisie.

Agréer, Monsieur le Député, l'assurance de ma haute considération.

Pour le ministre et par son ordre,

Le Contrôleur Général, Chargé de la Direction des services civils du Cabinet du Ministre.

Le retrait des soldats créoles du front en hiver n'a pas été automatique (ADR, 1 Per 81/15, Le Peuple, 26 janvier 1916).

Mon cher S.

"Je reviens sain et sauf des Dardanelles. Je suis actuellement à Myrilène en attendant mon départ pour Salonique. J'accomplis courageusement mon devoir.

Toujours debout pour la liberté et la civilisation, je n'espère pour récompense que la tombe qui m'attend. Je pleure quelquefois sur mon bonheur perdu... J'ai connu le froid la neige, les privations de toutes sortes ; j'ai couché dans l'eau, sur la terre humide, sur des cadavres pourris. Une balle a traversé le haut de mon képi et plusieurs fois je fus couvert de terre par les obus".

(ADR, 1 Per81/15, Le Peuple, 28 mars 1916)

L'hiver ne facilitant pas le bon déroulement des opérations militaires, les soldats créoles sur le front oriental qui ne peuvent supporter l'hiver sont envoyés à l'arrière. Dans sa lettre du 12 janvier 1916, un sergent de l'armée d'Orient dit qu'aucune opération d'envergure n'est tentée pendant cette période.

> Lettre de Salonique Extrait d'une lettre d'Orient : Mes chers parents.

"L'hiver étant arrivé encore une fois, et avec lui les glaces, les neiges, le Ministre, sur la proposition de M. Boussenot, a fait retirer tous les créoles de la ligne de feu, parce que beaucoup avaient eu la bronchite et les pieds gelés. Mais n'empêche qu'à Zeitenlick où nous sommes campés sous la tente, à quelques kilomètres au Nord de Salonique, il fait encore froid. Mais la France est encore riche et forte, nous avons de bons et solides vêtements chauds, et pour tenir, nous allons tenir, puisqu'il le faut.

Mais les Boches n'y arriveront pas, à moins qu'ils ne fassent comme le 30 décembre, les 5 et 7 janvier : des aéroplanes allemands sont venus bombarder nos camps et dépôts de Munitions, nous n'avons pas eu beaucoup de pertes. nos aéroplanes les ont chassé, en ont abattu deux, et nous avons arrêté les 4 Consuls de la Quadruplice (Boche, Autrichien, Turc et Bulgare). Actuellement nous continuerons la rafle dans ces pays cosmopolites remplis de Turcs et d'Espions.

Nous avons rendu "imprenables": Salonique, ses environs et la presqu'ile de Chalcidique. Aussi les Boches ne pourront jamais plus y arriver, aussi bien qu'ils ne sont pas arrivés à Paris. On dit qu'ils ne tarderont pas à prendre l'offensive, pour essayer de nous jeter à l'eau, mais s'ils l'osent, ils sont perdues.

Pour le moment la bataille a cessé et des deux côtés on attend le beau temps.....

P.M., Sergent 1er zouave (Armée d'Orient), 12 janvier 1916.

(ADR, 1 Per 53/10, La Dépêche de La Réunion, 27 mars 1916)

Au début de l'année 1916, les soldats qui sont sur le front occidental sont envoyés en Algérie pour passer l'hiver précise le soldat J.M. au directeur du journal Le Progrès, Henri Nativel.

Mon cher Nativel,

"Je suis heureux de t'adresser, au seuil de l'année 1916, mes meilleurs vœux de santé, de bonheur et de prospérité. Qu'est-ce que cette année nous apportera de nouveau ? Les uns disent la paix des alliés ; qu'ils soient dans le vrai ; Nous avons ici des pères de famille de 45 ans et des jeunes gens de 19 ans et la classe 1917, récemment mobilisée.

Depuis le 9 écoulé, des Martiniquais, des Guadeloupéens, des Guyanais, qui se trouvaient dans les divers Dépôts du Midi de la France, sont arrivés à Oran, à bord du Timgad. Peu après, une épidémie d'oreillons, sévissait dans leurs cantonnements. À la 1re et à la 2me Division des fiévreux, de l'hôpital Baudens, il y a, à présent, environ 150 Martiniquais, Guadeloupéens, Guyanais atteints de cette maladie contagieuse. Les cas d'oreillons compliqués sont très rares. Après une hospitalisation de 21 jours "nos oreillons" iront rejoindre leurs corps. Mais il arrive tous les jours de nouveaux malades, à tel point que la 2me division des fiévreux consacre toutes ses salles à les recevoir.

Nos "oreillons" après avoir ingurgité une purge et être restés, en observation, pendant deux ou trois jours, sont plutôt gais et dispos. Malheureusement, cette hospitalisation, en masse, produit une fâcheuse impression, dans un pays qui est tout à fait ignorant des choses des Colonies. Et l'on ne prend pas des gants pour dire, au passage des Créoles des Antilles que les voitures d'ambulance conduisent à l'hôpital: "On aurait mieux fait de laisser ces gens chez eux". Aucun Réunionnais n'a eu jusqu'ici les oreillons. Un algérien vient d'être admis à l'hôpital avec ce diagnostic "d'oreillons". Jusqu'à présent, ce mal parait plutôt bénin, aucune complication sérieuse ne s'était produite.

Le service postal entre Oran et la France se fait depuis le 7 dernier, régulièrement. Il y a un départ d'Oran à Port-Vendres le jeudi soir et un autre d'Oran à Marseille le samedi soir, chaque semaine. Les service est assuré par des bâteaux de Cie Transatlantique qui, à l'aller comme au retour, sont convoyés par des torpilleurs français.

J'ai oublié de te dire que les créoles des Antilles qui viennent d'arriver sont tous munis d'un petit fascicule intitulé "Conseils aux Jeunes soldats créoles".

Ce fascicule dont je vous envoie un exemplaire est délivré par le Comité d'aide et d'Assistance Coloniale placé sous le haut patronage du Président de la République, Gasparin est secrétaire de ce comité qui avec "Le Foyer Colonial" remplacent la famille auprès des Coloniaux de passage à Paris. On vient de lire dans les casernes d'Alger une circulaire qui dit qu'au mois d'avril 1916, tous les créoles rentreront en France.

Inutile de te déclarer que nous préférons mille fois servir en France qu'en Algérie ou nous sommes cependant assez bien, car l'hiver ici n'est pas rigoureux.

Mais que veux-tu? Oran avec sa population si variée de Juifs, d'Espagnols, etc, ne nous dit pas grand chose.

Je regrette d'être obligé de clore cette lettre que j'écris un peu à la hate.

Espérons que l'heure de la victoire et du retour dans les foyers qui la suivra ne tardera pas trop à sonner : c'est alors que l'on croiera de toutes les forces :

Vive la France

Au plaisir de te revoir, reçois, mon cher ami une cordiale poignée de mains".

J.M.

(ADR, 1 Per 82/4, Le Progrès, 27 février 1916)

Morts au Champ d'Honneur

Robert René Stanislas, soldat d'Infanterie mort au champ d'honneur à Souain le 26 septembre 1915.

Robert Félicien, soldat d'Infanterie mort au champ d'honneur aux Dardanelles Py et Tahure (Marne) le 3 décembre 1915.

Carron Alfred, soldat d'Infanterie tombé au champ d'honneur entre Somme Py et Tahure (Marne) le 3 octobre 1915.

Batience Théodore, soldat d'Infanterie mort au champ d'honneur près de Perthes le 6 octobre 1915.

Boyer Joseph Séraphin, soldat d'Infanterie mort au champ d'honneur au nord-ouest de Perthes le 6 octobre 1915.

Nassibou Jules, soldat d'Infanterie mort au champ d'honneur en Champagne, le 12 octobre 1915.

Ramssamy Latchoumanin, soldat d'Infanterie mort au champ d'honneur en Champagne le 13 octobre 1915.

Puylaurent Francisque, soldat au 8ème colonial, mort au champ d'honneur en Champagne, le 13 octobre 1915.

Taristas Ludovic, soldat au 3ème colonial, mort au champ d'honneur à Dammartin (Marne), le 29 octobre 1915.

Louisin Auguste, soldat au 56ème colonial, 2ème compagnie, tué à l'ennemi aux Dardanelles, le 29 octobre 1915.

Jean-Baptiste Anatole, soldat d'Infanterie mort au champ d'honneur aux Dardanelles, le 28 novembre 1915.

Thomas Pierre Aristide, soldat au 8ème régiment d'Infanterie coloniale (10ème compagnie) mort des suites de ses blessures le 14 octobre 1915, au Château de Braux Ste-Cohière (Marne).

Avril Pierre Rosaire, canonnier de la 5ème batterie du 2ème régiment d'artillerie de campagne, mort au champ d'honneur le 15 novembre 1915, au camp de Tordo (Alsace).

La presse annonce les nouvelles dramatiques (ADR, 1 Per 82/4, Le Progrès, 21 février 1916).

Un soldat originaire de Saint-Pierre, dans une lettre à un ami du 8 mars 1916, évoque la pose et l'explosion des mines.

Le 8 mars 1916

Mon cher ami.

"Ma dernière lettre, en te donnant rapidement de mes nouvelles, te parlait de la guerre de mines que nous faisons sur fette partie du front, et je ne puis te dire que ce que l'ennemi fait. Je vais donc aujourd'hui te donner quelques détails. Il y a quelques jours notre bataillon fit une attaque, dont l'explosion d'une de nos mines fut le prélude. Voici de quoi vous instruire.

Pour miner, les sapeurs de génie commencent à creuser une galerie souterraine, descendant en pente plus ou moins rapide suivant la distance plus où moins grande qui sépare les deux tranchées adverses. L'entrée de cette galerie se trouve habituellement dans la tranchée de seconde ligne. Ses dimensions varient suivant la longueur que doit avoir la galerie. Ici, où l'ennemi est proche de 50 mètres au plus, on commence par les dimensions de 1 mètre et arrivé à mi-chemin, on rétrécit de 0 m 80 sur 0 m 80. Mais lorsque la galerie principale doit se diviser en 2 ou 3 rameaux de mine, comme ce fut le cas en Champagne, on donne dimension à l'entrée 2 mètres sur 2 mètres. Malgré cela, le travail dans le fond serait impossible, et les mineurs seraient vite asphyxiés si à l'entrée ne fonctionnait sans arrêt un ventilateur. Les parois de la galerie sont maintenus par un bornage. Ainsi donc un chantier de mine comprend comme personnel; une équipe de 4 hommes et un sous-officier dans le fond : 1 piocheur, 1 pelleur, 2 boiseurs. le sous-officier surveille le travail et notamment écoute de temps à autre si l'on n'entend pas les coups de pic des mineurs ennemis et l'entrée de la mine, 2 hommes actionnent le ventilateur. Enfin, des hommes font la chaîne dans la galerie pour sortir les déblais mis en sacs par le pelleur, et pour envoyer aux boyeurs les planches de coffrage et le matériel nécessaire à leur travail.

Pour la direction c'est la boussole et le compas d'arpenteur qui sert de guide.

Comme tu le vois c'est un travail pénible et assez délicat. Les compagnies de sapeurs – mineurs sont formés en général de mineurs de métier : carriers, charbonniers de Lens ou d'Anzin.

Ainsi donc on avance sous la tranchée ennemie. Une fois à distance et profondeur convenable, on prépare la chambre de mine devant recevoir la charge de poudre.

La dernière mine que j'ai vu sauter contenait 9 000 Kgs de chaddite. Je me souviens d'une autre qui au mois de juin dernier sauta avec 14 000 kgs de poudre.

Une fois les sacs d'explosifs placés, on dispose l'appareillage de mine de feu, fonctionnant par la fermeture d'un circuit électrique. Puis on bourre, c'est à dire que l'on bouche la galerie de mine avec des sacs de terre bien serrés les uns contre les autres, sur une longueur d'une trentaine de mètres. Si le bourrage était insuffisant, il arriverait que les sacs seraient projetés dans le couloir de mine, comme une balle dans le canon d'un fusil et cela diminuerait de beaucoup la force de l'explosion. Pas d'air non plus.

Ainsi la mine est amorcée. Depuis longtemps déjà l'artillerie amie arrose les tranchées adverses de façon à obliger l'ennemi à se terrer dans ses abris souterrains.

Elle bat tous les boyaux d'accès de façon à empêcher ceux-ci de fuir. Les troupes d'assaut sont dans les tranchées de 1re ligne prêts à sortir.

À l'heure prescrite, l'officier de génie ferme le circuit.

Alors, loin du lieu de l'explosion, jusqu'à a une distance de plus de 500 m la terre à un saut bref, puis surgit et monte majestueu-sement haut vers le ciel, une énorme masse de terre, où se détachent des outils, du matériel, des corps humains ou des tronçons! Puis un nuage de fumée opaque, puis la flamme! Le son qui parvient alors aux oreilles ressemble à un roulement de tonnerre démeurémant amplifié...

À peine la fumée est-elle dissipée, les mottes de terre retombées que les groupes de bombardiers se précipitent dans l'entonnoir ainsi formée avec leurs musettes pleines de grenades à main qu'ils lancent sur ceux qui voudraient occuper cet entonnoir, ils se divisent en petits groupes et se répandent dans les boyaux où la lutte se poursuit à la grenade, au révolver et au couteau de boucher. Des troupes d'infanterie, de pionniers, les suivent de près. Les uns défendent le terrain conquis contre les contre-attaques que l'ennemi ne manque pas de lancer sitôt que possible, d'autres l'organisent. Ils construisent une tranchée tout autour, des crépeaux placent des fils de fer, des cheveaux de prise, réunissent l'entonnoir conquis à la tranchée de 1er ligne française par un boyau.

Pendant ce temps l'artillerie ne reste pas inactive et redouble d'activité. Les mitrailleuses qui essaient de prendre d'enfilade les tranchées ennemies tirent sur tout ce qui y circule.

L'explosion d'un fourneau de mine est peut être le genre d'attaque le plus terrible par ses effets de surprise et de destruction. Indépendamment de l'entonnoir où s'est produit l'explosion qui peut atteindre 100 mètres de diamètre pour une charge de 14 000 kilog de poudre placé à 30 mètres sous terre, — loin de là, jusqu'à 20 mètres de distance environ, la terre dans son tremblement a fait écrouler tous

les abris, toutes les caves engloutissant ceux qui s'y étaient réfugiés. Je te laisse à penser ce que devient le moral des témoins survivants.

Mais vas-tu dire, ne peut-on se défendre d'un tel cataclysme. Si il y a des moyens. Ils réussissent parfois.

Lorsqu'on craint les travaux de mines de l'ennemi, on creuse de distance dans la tranchée de 1re ligne des puits de 4 ou 5 mètres de profondeur, appelés postes d'écoute de temps à autre, on donne l'ordre dans le secteur de cesser tout bruit, des hommes du génie descendent dans les puis et écoutent.

Si l'ennemi travaille, on l'entend fort bien à des distances souvent grandes, 50 mètres et plus et variables avec la nature du terrain; la craie est très sonore, le sable est plus sourd.

Sitôt qu'un écouteur signale une mine, on cherche à en situer l'emplacement et la direction probable la distance aussi. Puis on entreprend une contre-mine allant dans cette direction. Il n'est pas rare alors que les deux équipes ennemis s'entendent travailler. Elles cherchent alors à se tromper mutuellement sur la direction qu'elles suivent sur leur distance réciproque et pour cela usent de divers stratagèmes. Elles alternent leurs coups de pic, laisse à mi-chemin dans la galerie un sapeur qui fait semblant de travailler et frappe de toutes ses forces etc.

Lorsque l'une des équipes se croit à boud portée, elle garnit immédiatement un fourneau de mine. Cela s'appelle camoufler la galerie ennemie.

Lorsque ce "camoufler" explose il détruit la galerie ennemie et ses occupants, la tranchée amie est alors protégée pour un temps assez long.

J'oubliais de te dire, et tu comprends bien pourquoi, on cherche toujours à placer les camouflets en dessous de la galerie à détruire. Si ce camouflet est plus près du niveau du sol que de la sape ennemie, il se produira au-dessus un entonnoir et la sape à détruire n'aura presque rien. On vit même des sapeurs auxquels pareil accident était arrivé, revenir sur leurs pas et se libérer eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, tu re rends compte par ce que tu viens de lire, de la somme de patience, de persévérance et d'énergie que réclame de ceux qui font une pareille guerre.

Là encore, les Allemands excellent, elle est bien en rapport avec leur tempérament méthodique et tenace. Ils disposent pour la faire d'un outillage très perfectionné : perforatrices électriques, chemins de fer de petit modèle pour évacuer les déblais, etc. Mais là aussi nous avons su leur répondre et leurs sapeurs ont à compter sérieusement avec les nôtres.

Que te dire maintenant?

La campagne d'hiver tire à sa fin. Elle fut très dure à cause des pluies continuelles de décembre et janvier. C'est la neige qui maintenant transforme nos tranchées en rivières de boue.

On y remédie en partie en garnissant le fond de caillebotes en bois, les parois de claies ou de treillage en fil de fer. Mais malgré tout les hommes ont beaucoup à souffrir de froid et de l'humidité. Patience, le printemps est proche et avec lui peut-être le commencement de l'action décisive".

Un créole St-Pierrois

(ADR, 1 Per 52/13, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, 28 avril 1916)



Un avion Nieuport en 1916.

Un officier réunionnais dans sa lettre du début de l'année 1916 parle de l'importance de l'aviation dans cette guerre.

"Les mêmes procédés nous ont permis de déceler sur le flanc d'une ferme encore tenue par l'adversaire, des robinets qui n'y existent pas naguère et dont la faveur spéciale indiquait l'usage qui devait en être fait : l'arrosage de nos troupes par les gaz asphyxiants en cas d'attaque de notre part, nos 75 bien pointés démolirent les précieux robinets boches en un bon tir d'efficacité.

Il n'est pas jusqu'à la nuit que nos aéros n'utilisent pour surprendre les secrets ennemis, et ce sont les lumières mal dissimulées, les lueurs mêmes furtives qui leur réservaient ces secrets, convois à phares allumés, jeux en plein air des bivouacs, canias où s'attardent des lampes sont immédiatement répérés et dénoncés aux canons, mais les raids nocturnes ont surtout pour but de localiser, aux flammes qu'elles lancent imprudemment dans l'obscurité les batteries bien dissimulées dont la recherche a été négative pendant le jour ; et d'y laisser tomber des bombes ou de guider nos obus.

Ce sont des chefs d'orchestre de l'ombre et du mystère qui règlent la mesure des sérénades soudaines et sans charme qui secouent souvent nos sommeils, et dont la cause première est l'entêtement ou l'insouciance des troupiers, leur désobéissance aux ordres, cependant formels, d'extinction des feux. Malheur à eux, cependant si leur propre musique les trahit, car au dessous d'eux tout se tait et se tapit dans l'inamabilité, tandis que les projecteurs se mettent à fouiller le ciel et les découvrent, en vain, au moyen de feintes ; zig zag, courses au cercle, chutes ou brusques ascension, l'aéro cherche t-til à tromper ce regard éblouissant et nacré qui le fixe, l'illumine et l'accuse ; le grand faisceau de clarté s'attache à lui, le suit le livre aux projectiles, l'obligeant à chercher le salut dans la rentrée vers ses lignes ou l'envol par de là les nuages.

Sous les rayons de la lampe à arc l'avion apparait jaune et brillant, pareil à l'une de ses bestioles que nous faisons lever, la nuit, des buissons, et qui, aveuglées et folles, volèrent dans le cône de lumière de notre lanterne.

En vérité, l'aéroplane est une arme de premier ordre, on a un jour, pensé avoir des escadres de trois mille appareils et la création des vastes aérobus avait fait croire possibles les débarquements sur rivages étrangers, mais la guerre a montrée l'inutilité des expéditions en nombre comme des grosses unités coûteuses, vulnérables et incapables de précisions l'un des derniers raids de Zappelins en France, l'a prouvé jusqu'à l'évidence, au mois de... 1915, en effet, un de ces monstres aériens franchis sont nos lignes à la faveur d'une nuit noire, survola la ... de V... y, dans l'intention évidente de faire sauter gare, caserne, hangars et hôpitaux qui y sont groupés, il lacha quinze bombes dont le bruit fut considérable; mais quatorze d'entre elles s'égarèrent, tombant dans la campagne et y faisant des trous énormes, d'ailleurs, une seule enfonça une maisonnette où étaient réunies six personnes dont on retrouva quelques parcelles sur les fils télégraphiques voisins.

Et de quoi servent, au point de vue militaire, les randonnées telles que celles exécutées fin janvier, sur Paris et l'Angleterre par les pirates allemands? Obligés de choisir des soirées de brouillard intense et de se maintenir à de très grandes hauteurs, les Zéppelins ne voient ni leurs objectifs ni les résultats de leurs attentats, trouent des voies publiques, des jardins, des forêts ou tuent au hasard quelques

innocents, et trop couards pour livrer combat, fuient à tours d'hélices au premier signal d'alarme comme des chiens coupables qui détalent en serrant la queue".

(ADR, 1 Per 53/10, La Dépêche de La Réunion, 31 mars 1916)

Les citations et décorations font la fierté des soldats.

En février 1916, Alix Calixte annonce à ses parents qu'après sa troisième blessure, il vient de recevoir la croix de guerre.

"... Ce matin, j'ai appris non sans une joie profonde, que j'ai été cité à l'ordre du jour de ma division et que je recevrais prochainement la Croix de Guerre. Voici d'ailleurs le texte exact de la citation.

"Le général commandant la 156e division de l'Armée d'Orient cite à l'ordre de la division le caporal Calixte Alix de la 2me compagnie du 1er R.M.A. Le 16 novembre 1915, devant la falaise de Flavus, a été blessé au cours d'une patrouille qu'il a conduite avec un grand sang-froid sous un feu très violent".

J'en suis très fier, comme vous devez bien le comprendre ; mais, comme je serais encore bien plus fier quand après la victoire, je retournerais au foyer – car je compte bien y retourner – avec, sur ma poitrine, la glorieuse décoration".

(ADR, 1 Per 81/15, Le Peuple, 29 février 1916)

Un jeune soldat (M.L) fait à ses parents le 25 février 1916 un récit sur les gaz asphyxiants.

"Nous avons été attaqués par les Boches il y a quatre jours à l'aide de gaz asphyxiants. Tu ne peux pas t'imaginer les victimes qui ont péri par l'effet de ces gaz délétères très violents.

Sur les cinq hommes qui composaient l'équipe de ma pièce je reste le seul non intoxiqué. Trois sont morts et on désespère de sauver le 4e. Les Boches ont employé là un moyen radical. Aussi il fallait voir avec quelle tranquillité ils s'amenaient à l'assaut de nos tranchées.

Commençons par le commencement. C'était vers cinq heures du matin au petit jour. Nous attendions une attaque car une patrouille des nôtres avaient reconnu que nos fils de 1er avaient été coupés pour leur permettre de passer.

Tout à coup - (j'étais de garde à la pièce) j'entendis une brusque détonation et un jet puissant de gaz s'échappait de leurs lignes comme une chaudière qui lacherait sa vapeur. J'avais compris, le temps de mettre mon masque et de faire fonctionner la sirène d'alarme ad hoc et j'étais environné d'un gaz épais et irrespirable. Mon caporal put arriver jusqu'à la pièce et commençait à faucher mon secteur en tirant à cadence moyenne mais à la 5e bande "Magali" (c'est le nom de la pièce) ne voulut plus fonctionner elle aussi était rongée par les gaz et il n'y avait plus à compter sur elle.

Je me précipitais alors sur les grenades que nous avions à nos côtés pour protéger la pièce en cas d'enrayage mais mon stock fut bien vite épuisé. Je n'eus plus recours alors qu'à mon mousqueton et le gaz s'étant dissipé nous voyions très bien ces Messieurs s'amener en vagues serrées vers nos lignes. Je te prie de croire que nous faisions mouche à tous les coups. J'ai descendu un officier boche mais hélas! trop loin de nos lignes pour pouvoir lui barboter son révolver. Si mon lieutenant pendant l'attaque n'était pas mort je pourrais t'affirmer que bientôt la Croix de Guerre s'accrocherait sur ma vareuse, car je suis sorti des tranchées pour aller les canarder plus efficacement moi et deux copains.

Je ne puis pas tout te raconter mais ils battirent en retraite au bout d'une heure de combat en y laissant force plumes".

(ADR, 1 Per 81/15, Le Peuple, 3 mai 1916)

À Madagascar, loin du front, les soldats donnent des nouvelles qui sont elles aussi dramatiques, mais pour d'autres raisons.

> Tananarive, le 3 mars 1916 Cher Monsieur Maigne,

"Je me fais un devoir de vous signaler les événements et faits suivants, qui pourront peut-être intéresser vos nombreux lecteurs.

Mon détachement emmenant la classe 17, a laissé à l'ambulance de Tamatave, le jeune Hoareau Marie Emmanuel, né, le 13 juin 1897, à Salazie (2 pointes) ce dernier y est décédé de Typhomalaria, le 16 février. Est décédé également, à l'hôpital de Tananarive, le 18 février, le jeune Ninon Émile Frédéric, né, à Saint-Pierre, le 11 juillet 1897.

À part ces deux cas, la classe 17 se comporte admirablement bien, sur le haut plateau de l'Emyrne, il y a déjà une grande amélioration dans l'état physique de ces jeunes hommes. Depuis le 1er mars, 46 de ces petits soldats ont été admis au peloton des élèves caporaux. Vu leurs bonnes dispositions l'on peut prévoir une quinzaine de nominations, (parmi eux), au grade de caporal, pour le 1er mai. Ont été inscrits comme élèves aspirants, les jeunes Créoles ci-après : Patron François, Loupy Louis, Cadet Henri, D'Ambelle de Pindray Auguste, Técher Louis Victor, qui partiront vers fin avril, afin de suivre les cours qui vont fonctionner, au 22me Colonial à Marseille.

Viennent d'être nommés au grade de sergent :

Técher Émilien, Caporal fourrier; Fourcade, de St-Denis (engagé volontaire pour la guerre), les caporaux Langlois, de St-Denis, et Grondin, de St-Pierre, (qui faisaient partie du cadre de conduite des détachements). Lieutenant Ozoux et adjudant Thorel. Nommé au grade de caporal, Maguitte, de St-Denis (Petite-Ile).

Lorsque j'aurai des nouvelles intéressant mes vieux et bons amis de La Réunion, je me ferai un grand plaisir de vous mettre au courant, en ce qui concerne nos jeunes soldats.

Part, par ce courrier la Commission Dalbiez, Président, Colonel Brun.

En vous priant d'agréer une franche poignée de mai. Votre tout dévoué".

X

(ADR, 1 Per 45/3, La Patrie Créole, 26 mars 1916)

Avant son départ pour combattre en France, un mobilisé réunionnais parle de sa vie à Madagascar.

Diégo Suarez, le 12 juin 1916 Mon cher É...

"... De La Réunion à Diégo nous avons croisé en route deux courriers et voilà un mois et quelques jours que nous sommes arrivés à Diégo...

On fait en ce moment ici une préparation intense en vue du prochain départ d'un contingent d'environ 600 hommes d'infanterie Coloniale qui s'embarquera le 18 courant, c'est-à-dire 350 à Diégo et le reste à Tamataye.

Nous partirons sur la "Ville de Marseille" réquisitionné à cet effet, et passerons par la ligne du Cap. Pour quelle destination ? je l'ignore...

On m'a mis d'office avec une vingtaine de mes compatriotes, après nous avoir fait subir un examen dans un peloton comme élève caporal. Les exercices sont extrêmement durs, on a fait de nous en un mois ce qu'on fait de nous en trois mois en temps ordinaire pour les autres conscrits, aussi beaucoup tombent de fatigue. La semaine dernière nous avons conduit à sa dernière demeure un compatriote arrivé à Diégo en même temps que moi, c'est triste de mourir comme cela loin des siens. Heureusement que je me porte bien jusqu'à présent. Un peu de fièvre au début, maintenant ca va bien.

Nous avons tous reçu notre équipement de guerre complet en drap bleu horizon, havre-sac, couvre-pied, ceinture de flanelle, coiffe kaki pour casque, chaussettes, flanelles, comme habillement nous n'avons rien à dire, et le tout à l'état neuf.

La nourriture est excellente... On nous donne l'espoir en partant de toucher à La Réunion... Quel bonheur, si c'était ainsi, passer avant d'aller au combat quelques heures parmi les siens!

Au revoir, amitiés aux amis. À la grâce de Dieu.

R...

(ADR, 1 Per 53/10, La Dépêche de La réunion, 28 juin 1916)

À la guerre, les soldats combattent pour défendre leur position. Mais, les médecins et infirmiers accomplissent un travail aussi utile dans des conditions souvent difficiles. Un infirmier réunionnais à Oran donne le 17 mars 1916 une description émouvante des blessés de guerre et de son hôpital.

Mon cher B.

"Je ne vois guère que te conter de la vie plus utile que glorieuse d'un infirmier de l'arrière et tout ce que je puis t'offrir est un pauvre croquis de quelque coins de l'hôpital.

De ma fenêtre, je vois le grand jardin sur lequel la nuit tombe. Après la soupe du soir, les malades et les blessés font un dernier tour et fume une dernière pipe. Leurs uniformes d'hôpital en grosse bure grise leur donnent de vagues airs de forçats avec pour préciser encore cette ressemblance deux lettres énormes H. M. timbrées en noir sur le plastron de la chemise. Ils vont par petits groupes flaner au bout du jardin, sur la terrasse, traînant des galoches de cuir jaune toujours beaucoup trop grandes pour celui qui les porte. La terrasse donne sur un beau jardin planté de pins et réservé aux officiers avec tout au fond la vieille ville et le port avec ses navires au repos. Dans l'ombre grise et douce, les malades vêtus de gris causent doucement, assis sur les bancs ou bien se promenant à petits pas...

Une ligne grise frange le bord de la terrasse, faite de corps trop maigres en des capotes trop vastes et les épaules étroites portent des visages jaunis, vieillots ou stagne un sang pauvre. Ce sont des Serbes de 16 à 20 ans dont deux mois de misère à travers les montagnes albanaises à fait des vieux. Tout le jour ils ont rôdé à travers l'hôpital en quête d'une croûte de pain pour compléter la maigre pitance qu'on mesure à leur estomac délabré. Un infirmier touché de leur misère, de leurs regards de bête affamée enfreint la consigne, glisse dans les mains frémissantes un quignon de pain, des restes de légumes et le lendemain le pope vient enterrer un de ses pauvres gosses et son chant se fait plus navrant chaque jour.

J'ai vu mourir des malades et des blessés, mais je ne puis m'empêcher d'être douloureusement affecté à la vue de ces pauvres



Tranchée avant une attaque par le gaz.

exilés se tournant contre le mur et serrant les dent pour mourir sans une plainte, avec pourtant un regard de désespérance troublant. Mais chaque jour ces mêmes scènes se reproduisent et l'on ne voit plus ni ne sent plus et c'est pourquoi chaque jour mes lettres se feront plus ternes, plus monotones, plus toujours les mêmes et tu m'en excuseras.

Il me faut aller écrire à des parents pour leur annoncer la mort d'un être cher, l'aggravation de l'état d'un malade arrivé pendant le jour et puis ce sera le couvre-feu, aussi je te quitte..."

C.M.

(ADR, 1 Per 81/15, Le Peuple, 5 mai 1916)

Un soldat (R. de H.) dans sa lettre du 16 avril 1916 rapporte la dure lutte dans les tranchées.

> Au front 10 avril 1916 Bien chers Parents.

"Le calme s'est rétabli petit à petit dans mon secteur, quoique il y a ait eu encore de violentes actions d'artillerie et d'infanterie l'avant dernière nuit et ce matin ; ce n'est rien en comparaison des attaques de mars ; depuis le 1er avril, jour néfaste où nous avons eu 6 tués et 6 blessés (capitaine, adjudant, un maréchal des logis tués) nous n'avons eu qu'un homme atteint légèrement à la tête. Ce n'est pas dommage que nous ayions un peu de répit car nous avons perdu en 1 mois plus de la moitié de l'effectif de la batterie de tir (82 hommes sur 60) et 2 canons que l'on a remplacés mais qui n'ont pas de servants pour le moment, un renfort de 17 coloniaux que l'on nous avait prêté ayant été rappelé hier soir. Il est vrai que le nombre des batteries en ligne est si grand que la nôtre pourrait disparaître sans que cela paraisse. Elle a fait du bon travail ma brave batterie!

Nos poilus n'avaient jamais fait tiré, ils se croyaient à une fête, tant que le capitaine B. nous a commandés, c'est-à-dire 1 mois durant, les 305 ne nous empêchaient pas de tirer, on ramassait les blessés et les morts sans cesser le feu, au contraire ; le Capitaine circulait d'une pièce à l'autre, ne se baissant même pas comme tout le monde le fait par prudence pour éviter les éclats et disant un mot d'encouragement à chacun ; nous étions fous de lui. Le 1er avril vers 5 h. du soir, pendant que nous exécutions un tir de 400 coups sur la même batterie allemande, une salve de 150 nous faucha du même coup 11 hommes. Le Capitaine avait 2 jambes coupées et la colonne vertébrale brisée, l'adjudant décapité, un maréchal des logis scalpé,

le planton aux avions éparpillé en miette ainsi qu'un servant ; 6 autres blessés, dont 3 grièvement. Nos infirmiers qui sont d'une bravoure rare, s'élancent 3 fois à la recherche des blessés, je me demande comment ils ne sont pas restés eux aussi, car les Boches nous ont envoyé une soixantaine de coups de suite. Le Maréchal des logis B. chef infirmier et mon petit camarade M. celui qui m'a prêté sa chambre à Paris, se sont surpassés en dévouement. Maintenant que le Capitaine a disparu que le Lieutenant en premier a été envoyé dans l'aviation, les camarades sont comme désemparés et n'ont plus de goût à rien. Pourtant les poilus sont presque tous de rudes gaillards qui ont fait la campagne de l'Yser en 1914. Un chef aimé les mènerait au bout du monde, ma batterie va certainement être reconstituée prochainement et j'espère qu'on nous donnera un Capitaine. Mes téléphonistes ont fait l'admiration de leurs camarades, l'un d'eux a eu la mâchoire intérieure fracassée les autres rien, heureusement, quoique ils aient risqué leur vie et bravé la mort plus que quiconque à la batterie. J'ai vu 2 d'entre eux G et C faire 5 fois de suite les 750 mètres qui nous séparaient du commandant sans souffler 2 minutes ; quand ils arrivaient à un poste ils s'apercevaient que le fil avait été coupé derrière eux et ils se remettaient en route sous la rafale, à découvert en plein champ où les 150 et 210 tombaient comme la grêle ; de la batterie, les camarades les suivaient de l'œil avec anxiété ; plus d'une fois on les a cru fauchés ; la fumée dissipée on les voyait se relever, bondir d'un trou à l'autre en suivant la ligne posée à même le sol, la réparer tranquillement couchés à plat ventre et repartir.

À la 5e réparation le tir s'est raccourci ; il était temps, car "tant va la cruche à l'eau !"... Ne parlons pas de citation et de croix de guerre ; ici, le mois dernier, on aurait pu compter les quelques poilus qui n'ont pas mérité la croix, mais on ne peut décorer tous et les fantassins passent avant nous. Le capitaine avait proposé plusieurs de ses hommes, on n'en a décoré qu'un qui a été tué, pour les autres pas de réponse ; cependant, nous avons perdu comme je vous le disais plus de la moitié de notre effectif sans abandonner la position, sans même différer un ordre de tir et sans nous plaindre. Nos hommes sont très fatigués, ils tirent toutes les nuits, refont les routes, les abris, se serrent souvent le ventre parce qu'un obus a balancé les cuisines (perdu 3 cuistots déjà) ou que le camion de vivres n'a pas pu arriver. J'espère qu'on va bientôt nous donner une dizaine de jours de repos à l'arrière. Pour ma part j'ai été très fatigué mais ça va beaucoup mieux quoique je sois maigre comme une allumette. Mes engelures qui avaient ulcéré au talon droit, sont guéries et avec le beau temps j'aurai vite repris le dessus. Le moral est toujours très bon : M. va demander l'autorisation de faire quelques photos et je vous en enverrai. Dites bien mon affectueux souvenir à tous là-bas.

J'ai toujours sur moi les bagues destinées à M. et à R. M. je les leur enverrai si je sors vivant d'ici. Elles auront vu des heures terribles. J'ai des détails d'hier. Quelle purge nous leur avons encore passée, surtout à l'aile où je suis!

Je vous embrasse bien bien fort,"

R. de H.

(ADR, 1 Per 52/14, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, 2 juillet 1916)

D'après la lettre d'un soldat (B.M), du 12 avril 1916, le moral des troupes reste alors bon et les soldats pensent à la victoire finale.

Le Front le 12/4/16

Cher Monsieur de Busschère.

"Il est bien tard pour vous remercier du bon accueil que j'ai reçu chez vous et chez tous ces Messieurs de Saint-Denis, j'avais prié mon ami Yung de le faire pour moi, mais il est de mon devoir de vous exprimer toute ma reconnaissance pour toutes les attentions que vous avez eues pour moi.

En arrivant de La Réunion après un voyage assez mouvementé la Commission de réforme m'a reconnu apte à faire campagne et depuis deux mois, je suis sur le front comme caporal mitrailleur. Je ne puis vous dire où je suis car la censure est terrible, mais je puis vous dire que je suis au bon endroit, je vous écris au son du canon, c'est un déluge d'obus, une pluie de fer, de gaz asphyxiants, lacrymogènes, et la mort plane sur nos têtes, qu'importe, nous sommes en train d'écrire la plus belle page de notre histoire quand on saura dans quelles conditions, l'humanité nous dressera les plus beaux monuments qu'on puisse dresser aux défenseurs du droit.

L'ennemi n'attendait pas cette résistance et il est le premier à le reconnaître. Bientôt la guerre sera finie c'est même une question de jours, car le moral des assaillants est bas, on peut résister victorieusement mais on se lasse d'attaquer sans succès et avec pertes.

Certes nous laissons des plumes mais en face c'est un amoncellement de cadavres, c'est le tombeau d'une race.

L'armée française reste la première du monde, quand nous irons à l'assaut nous montrerons ce qu'est une victoire, ce sera la victoire de l'Intelligence, du devoir librement accepté sur la force brutale d'une masse amorphe.

Je vous donnerai de temps en temps de mes nouvelles. Je vous prie de présenter mes remerciements à M. le Maire de St Denis et de garder pour vous l'assurance de ma reconnaissance émue et de mon profond respect".

Signé: B. M.

(ADR, 1 Per 53/10, La Dépêche de La Réunion, 28 juin 1916)

Le 24 avril 1916, le caporal d'Infanterie Coloniale R. Malherbe, tient à rassurer ses parents sur l'accueil réservé aux soldats réunionnais en France. Il précise que les députés BOUSSENOT et GASPARIN se conduisent en protecteur des soldats Réunionnais.

Monsieur le Directeur,

"À la veille de reprendre ma place dans les froides tranchées du front N.E je tiens à faire savoir à tous ceux, parents ou amis qui ont un des leurs à la guerre qu'ils ont parfois tort de se lamenter sur le sort des soldats créoles en France. Blessés ou malades nous trouvons dans les hôpitaux, avec les soins éclairés, l'affection ou tout au moins la bienveillance de tous, majors et infirmiers. Et il faut encore dire que les attentions des dames infirmières, à l'égard de ceux, qui comme nous, sont éloignés des leurs sont telles qu'on leur garde toujours un souvenir ineffaçable!

Convalescents, nous obtenons un congé, que nous pouvons passer à Paris, au "Foyer Colonial" où nous trouvons avec le confort, une "famille" heureuse de nous recevoir. Elle subvient à nos menus besoins et vous laisse totalement libres du matin au soir.

En général, la population française nous accueille aimablement, et on ne peut que se louer de leurs procédés envers nous. Pour ma part, je puis dire que partout où j'ai passé, elle a tout fait pour rendre plus agréable mon séjour.

Nous devons rassurer ceux qui sont restés au pays. Ne laissons pas s'accréditer chez nous cette fable qu'ici nous sommes maltraités.

D'ailleurs n'avons-nous pas nos députés, et lequel d'entre nous s'est adressé à eux en vain ?

Faisons donc savoir aux nôtres leur conduite à notre égard, ils sont pour nous de véritable pères.

Je tiens à dire que M. Gasparin m'a beaucoup obligé. Grâce à lui j'ai passé un congé agréable à Paris, grâce à lui j'ai pu m'occuper pendant tout mon séjour à la Capitale, tout en m'amusant beaucoup.

D'autres avec moi le diront M. Gasparin fait tout ce qu'il peut pour nous être utile. Il est avec M. Boussenot le protecteur des Réunionnais.

Lorsqu'on a été l'objet d'un si cordial accueil de la population française l'on sent qu'on est pas ici en exil, abandonné, mais au contraire l'objet de la sollicitude de braves cœurs. On comprend aussi pourquoi on est venu combattre, pourquoi il faut tenir et pourquoi il faut vaincre".

R. Malherbe Caporal d'Infanterie Coloniale (ADR, 1 Per 81/15, *Le Peuple*, 22 juin 1916)

Un soldat épanche son cœur sous la forme poétique le 9 mai 1916.

Poème d'un soldat créole du 9 mai 1916

"Mon petit garçon, ma femme adorée, Tandis qu'un instant le canon fait trêve, Je viens, près de vous, vivre de doux rêves, Et vous embrasser, ô mes biens-aimés.

Ici c'est la neige, la pluie et le vent Là-bas, au pays, c'est le beau soleil; Ici c'est le froid, la boue et le sang, Là-bas la douceur de l'été vermeil!

Je ne me plains pas ; c'est pour la Patrie Que j'en dure tout ; c'est pour notre France, Quand le cœur défaille, ma femme chérie Je relie tes lettres parlant d'espérance!

Conte à notre fils tous nos beaux faits d'armes, Des joies et douleurs de l'horrible guerre, Sois forte et vaillante, refoule tes larmes Pour, à notre enfant, parler de son père.

Penses-tu à papa, toi, mon Jean chéri? Sois sage et docile; aime ta maman; Mon cher petit homme, je te la confie Jusqu'à ce que papa chasse l'allemand. Si je meurs... mais non, je dois vous revoir! Revoir le pays, son ciel radieux; Le vieux Barachois où l'on va le soir, Rêver aux étoiles devant les flots bleus!...

Au revoir donc... Toi, mon tout petit, Mets, pour un baiser, ton front sur mon cœur, À lui, mon aimée, je te réunis... Nous aurons, crois-moi, encor du bonheur!..."

(ADR, 1 Per 82/4, Le Progrès, 20 avril 1916)

Un jeune soldat Bernard Hirriart parle d'un fait produit le 5 mai 1916 à Fouraucourt dans la Somme dans sa lettre du 21 mai 1916.

Hôpital d'Amiens (Somme) Dimanche, 21 mai 1916

"... C'était pendant la nuit du 5 mai, j'étais désigné comme sentinelle de 24 h. à 6 h. du matin. Il était 2 heures du matin, lorsque les boches qui voulaient prendre notre première ligne de tranchée, commence à envoyer des gros obus sur nos pièces d'artillerie et ensuite, ils en envoyèrent sur la tranchée du 4e Colonial qui était à notre gauche et cela tombait mon cher, comme de la pluie. Comme vous le comprenez bien notre artillerie se mit à ouvrir le feu. Et je vous assure que nos artilleurs ne perdent pas leur temps pour leur envoyer de ces pruneaux de 75 principalement. C'était un ouragan de fer et de feu. Le secteur que ma compagnie occupe et qui touche à celui du 4e Colonial qui était attaqué, ne recevait pas un obus. Mais comme on connaît la tactique de ces vagabonds de Guillaume : "bombardez un endroit et attaquez un autre point", on a reçu l'ordre à 2 h.10 de mettre tout le monde aux postes de combat, prêt à faire feu si ces bandits s'amenaient. Et on commanda à notre artillerie de protéger notre secteur. Le canon 75 commença à miauler - vous rirez sans doute de l'expression que j'emploie (miauler) - Oui mon cher, quand ces petits canons commencent à cracher, on dirait une bande de chats qui crient ; c'est une de nos pièces d'artillerie dont les allemands ont le plus peur.

Le 75 et toutes nos pièces firent un tir de barrage devant les tranchées ennemies ; les boches ont répondu, et il était exactement 2 h. 30 quand un obus éclata pas loin de moi, une quantité de terre était soulevée et j'ai reçu des éclats ; j'ai senti que ma jambe et mon bras

se refroidissaient, vite je m'empressai de voir ce que c'était, je vis le sang qui ruisselait. J'étais blessé.

Je me suis traîné comme j'ai pu et je suis arrivé à atteindre le poste de secours. Là on m'a donné les premiers soins, on a pansé mes blessures. Ces premiers soins m'ont été donnés à la tranchée et ensuite on m'a transporté sur un brancard à un poste de secours à l'arrière des lignes. C'est là que j'ai remarqué que j'avais reçu quatre éclats; un près du genou gauche qui m'a fait deux ouvertures, un au bras droit en a fait trois, les deux autres n'ont fait que traverser ma capote, mon paletot et sont venus s'arrêter près de mon sein gauche et près du cou. Les deux derniers mon cher... Dieu merci qu'ils n'ont point pénétré, car ils étaient mortels.

De ce dernier poste de secours, dans une automobile je fus transporté à l'hôpital ou je vous trace ces mots.

Deux jours après mon arrivée, on m'a extrait les éclats. De cette opération, je n'ai pas souffert, car on m'a endormi, – Jamais je n'aurais cru qu'on souffrait autant d'une blessure, surtout aux heures de pansement. Bon Dieu! m'écriai-je plus d'une fois... Mais que voulez-vous mon cher p... je supporte le plus que je peux. C'est ici à la guerre que je traverse les moments les plus durs de ma jeunesse.

En ce moment et depuis le jour qu'on m'a retiré les éclats, je suis cloué sur lit, car je ne puis remuer ma jambe, de mon bras je souffre moins, car je peux tenir mon crayon, et c'est difficilement que je vous écris...

Il ne faut pas vous inquiéter de mon état, car cela va de mieux en mieux et au bout de quelques jours je serai complètement guéri, et après une petite convalescence, je serai complètement rétabli et j'irai reprendre mon poste de combat parmi mes camarades de La Réunion qui ont été très peinés de me voir blessé... Ces blessures je les ai reçues à Fauraucourt (Somme) le 5 mai à 3 heures du matin..."

B.H.

(ADR, 1 Per 53/11, La Dépêche de La Réunion, 11 juillet 1916)

Dans sa lettre écrite au cours du second trimestre 1916, un soldat de Salonique évoque l'entrée en guerre des neutres et n'entrevoit pas la fin des hostilités avant 1918.

"Pardonnez-moi si depuis mon départ de La Réunion je ne vous ai donné signe de vie. Mes occupations nombreuses m'en ont empêché. Par les diverses lettres que j'ai adressées à C..., vous avez du vous rendre compte de mes diverses périgrénations à travers

l'Orient - j'en garde des impressions ineffaçables - et aussi mille histoires plus ou moins comiques à vous raconter à mon retour. Au fond malgré les rudes épreuves par lesquelles j'ai passé je ne suis pas fâché d'avoir été appelé, et suis fier, d'avoir comme tous les Français rempli mon devoir, dans le milieu qui m'a été assigné. Voyez vous, ce changement d'existence n'aura été d'une excellente leçon ; l'homme peut s'assimiler n'importe quel métier pourvu qu'il y mette un peu de bonne volonté. La nature humaine a vraiment des réserves d'énergie et d'initiative insoupçonnées. J'aurais certainement traité de fou celui qui à La Réunion alors que je menais cette existence pleine de molesse et d'inertie qu'un jour on eût pu faire de moi un soldat costaud un garde malade calme et patient tuturant sans dégoût toutes sortes d'ordures, un charpentier recommandable un tessier émérite, et que sais-je encore car j'ai été tout cela : Aurais-je pu admettre qu'un homme puisse travailler nuit et jour comme jour coucher sur la dure, dans la boue jusqu'au ventre, par une pluie fine, alors que la température descendait jusqu'à 10 ou 15°. Non ! Et pourtant, j'ai passé par ces filières-là et je ne m'en suis jamais trouvé mal. Seulement, il faut le reconnaître, on fait tout pour nous procurer le plus de bien-être possible. La nourriture est abondante et excellente et nos chefs sont d'une indulgence paternelle. En somme, on n'est pas trop malheureux. J'ose même aller plus loin. Si nous étions à proximité de nos familles, nous aurions tort de nous plaindre.

Je voudrais bien vous parler de Salonique, de son aspect, des mœurs de ses habitants, mais j'ai déjà épuisé ces sujets dans les notes babillardes que j'ai adressées à C. Il me semble en conséquence inutile de vous ennuyer. Causons un peu de la guerre. À mon avis, elle n'est pas près de finir quoiqu'en disent certains optimistes. Les Allemands sont encore redoutables et leurs coups sont à redouter. Ils ont beau s'user devant Verdun, il ne reste pas moins vrai qu'ils demeurent forts. Mais j'espère que la vaillance et la résistance des troupes alliées aura raison de cette infernale machine de guerre. On les a calés. On les maintient pour le moment. On les aura ? Quand est-ce ? C'est là le problème. Si nous voulons une victoire complète qui nous assure pour longtemps une paix réelle en brisant le militarisme prussien, nous devons aller jusqu'au bout et accomplir à nouveau d'énormes sacrifices – Et ce n'est plus en six mois que nous pourrions attendre ce résultat.

Il nous faudra peut-être encore un an, peut-être dix huit mois... Alors, affamée, traquée, enserrée dans un énorme cercle de feu et d'acier, les boches seront plus facilement bousculés ou réduits ils seront bien obligés de s'avouer vaincus, et d'accepter nos dispositions si énormes que soient celles-ci – À mon avis donc, l'aurore de

1918 peut nous voir encore en armes. Pour ma part, je n'espère pas être à La Réunion avant septembre 1918 – Toutefois, d'autres facteurs peuvent intervenir, d'ici là, dans la marche des hostilités et avoir une grande influence sur l'ensemble des opérations – je veux parler de l'entrée en lice des neutres –

La Roumanie marchera-t-elle? C'est bien aléatoire – La Grèce sortira-t-elle de sa neutralité, qui lui cause plus de mal que la perte d'une grande bataille??? Je ne le crois pas car nos relations sont trop loin d'être amicales avec elle – Elle nous trahit constamment c'est ainsi qu'elle a livré aux Bulgares divers points statégiques de la Macédoine, entre autres le fort de Ruppel, qui commande la vallée de la Strouma, et domine toute la région de Cavalla, Demir-Hussar etc. Heureusement que "papa Sarrail est là". À chacune de ces crasses il répond à sa façon ; il met un cran au ventre grec. Si bien que toute la population grecque crie famine – le Kg de pain, quand on en trouve vaut 4 frs – La région Macédonienne où on trouve souvent nos armées est en état de siège. Nous avons un contrôle sévère sur toutes les administrations grecques. Les Blocus des côtes et de tout le royaume a été proclamé – qu'ils bougent maintenant et ils sont écrasés. Nous avons les moyens de le faire…"

(ADR, 1 Per 82/5, Le Progrès, 13 août 1916)



Un des premiers chars d'assaut.

Le 21 février 1916, Falkenhayn nouveau commandant en chef de l'armée allemande attaque à Verdun. Cette bataille au corps à corps va durer cinq mois, causant des deux côtés des pertes effroyables sans faire bouger le front. A. Junquet, poilu réunionnais à Verdun en parle. "Je vois que vous avez compris que depuis le mois de juin nous avons lutté tout autour de Verdun, Vaux, 304 et Fleury nous connaissent. Malheureusement que beaucoup de braves copains y sont restés. Que faire? C'est l'histoire de l'omelette et des œufs. À Vaux et à 301 nous n'avons fait que maintenir les flots boches. À Fleury, le 17 août nous leur avons passé une "tournée" en mains de maîtres. Cela peut vous intéresser de connaître à peu près ce qui s'est passé.

Le 9 août nous montions en ligne pour parer à une attaque allemande qui devait se faire entre T. et F... À notre droite un régiment de zouaves et tirailleurs, à notre gauche le... de ligne et le... zouave. Le jour se fait avec un temps radieux, l'aviation s'est mise en branle, là-haut dans le ciel ce ne sont que des ronflements de moteurs car de tous côtés les grands oiseaux survolent les lignes accompagnés de petits flocons blancs et noirs provoqués par les éclatements des obus. Au loin de l'autre côté ce sont les taubes, ils n'osent guère s'approcher car Navarre et Brindjonc (celui-ci s'est détaché du ciel comme une feuille morte le 18 août à 4 h. du soir) sont en postes avancés.

L'artillerie est en action sans arrêt, tout un déluge de marmites passe sur nos têtes et va tomber en partie sur l'artillerie boche, en partie sur leurs lignes et leurs réserves. Sept jours se sont écoulés accompagnés du même concert mais l'attaque n'a pas lieu. Ils se sont doutés qu'on les attendait. Alors c'est notre commandement qui sollicite et obtient l'autorisation de prendre F. que les boches occupaient depuis le 4 août...

Les précautions se prennent sans hâte, dans la nuit du 16 mon bataillon reçoit du renfort et le 1er bataillon se porte en ligne. Tous les travaux d'approche sont terminés.

Le 17 à midi un tir d'artillerie s'allume sur toute la côte St-M... plus de 1 100 pièces de tous calibres crachent sur un point, puis sur un autre faisant jaillir de terre toutes sortes de choses.

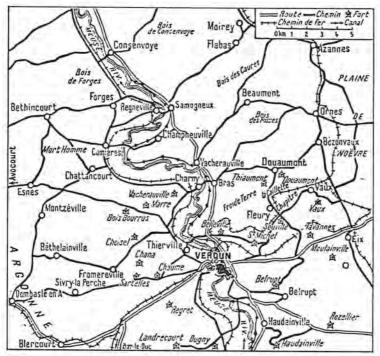
Déjà des "Fritz" se dégoûtent de la musique, une quarantaine surgissent des trous d'obus sans armes et courent vers nous les bras au ciel, ils gueulent sans doute de fameux "kamarad" mais le vacarme de la mitraille empêche de les entendre. De trous en trous ils s'approchent de nous, quelques-uns moins vénards sont cueillis par les éclats d'obus, ceux qui arrivèrent jusqu'à nos lignes n'ont pas tous, la chance d'aller en captivé; un tombe, la tête transpercée par la baïonnette d'un sénégalais, un autre est écrabouillé par son artillerie, d'autres encore blessés restent sur le terrain attendant la nuit pour être relevés.

Parmi ces prisonniers se trouve un officier, grand, blond, l'œil hagard ; mon capitaine lui démande en allemand ce qu'il a fait du serment qu'il a prêté à Guillaume ? La réponse fut vite trouvée : "Ce n'est pas ce que je veux où est la route ? que je sorte d'ici au plus vite".

À 18 heures, un coup de sifflet retentit car un avion vient de lancer une fusée significative, aussitôt une longue vague humaine hérissée de pointes blanches surgit des trous et comme à la parade, presqu'au pas, monte la pente peuplée de boches qui défendent les abords de F... Notre artillerie allonge son tir, la fusillade et les éclatements de grenades crépitent de tous côtés. Deux autres vagues suivent la première et vont se joindre à elle en arrière du village, le long de la voie ferrée, F. est pris. Il reste à faire un travail délicat le nettoyage des blockaus, ce sont nos braves pionniers et bombardiers qui s'en chargent. Un de mes amis le sergent Collard sous-lieutenant depuis, comme un démon, les musettes pleines de grenades, bondit dans toutes les directions semant la mort sur son passage, il est accompagné de 4 de ses hommes, qui à l'instar du Chef sont sans pitié. 800 boches y trouvent la fin de leur existence, les autres ont joué des jambes avant l'attaque.

La nuit vient avec un ciel chargé de nuage, les brancardiers courent dans tous les sens se dirigeant vers les appels des pauvres blessés. (Oh ! ces cris des blessés, je les aurai toute ma vie dans les oreilles). Il est 22 heures, une pluie abondante détrempe peu à peu le terrain bouleversé par les obus, je reviens des lignes qu'il a fallu ravitailler, tout près de moi s'élève une plainte mêlée à des grelottements, c'est un blessé, je bondis je me penche vers le pauvre diable resté là je ne sais comment puisque c'est le chemin que suit toute corvée. Hélas! c'est un boche, il a la cuisse gauche cassée. Une pensée horrible s'empare de moi, je revois mon pauvre frère René, à mes oreilles tintent les récits qui entourèrent sa disparition le 17 août 1914. Je vais me saisir de ma carabine mais un sifflement et une formidable explosion m'obligent à me jeter dans le trou où est mon homme, il a compris mon geste et me saisit les poignets et les serre comme dans des étaux, m'embrasse les mains que des larmes chaudes humectent. Je cherche à me débarrasser pour fuir car le cœur est devenu gros, mais pas moyen d'échapper. Je rassure le Fritz et lui fait voir du coude mon bidon qui contient un peu d'eau-vive, il me lache une main, je lui verse à boire. Les infirmiers reviennent des lignes leur brancard vide, je les appelle, j'insiste et me joint à eux pour enlever notre blessé qui une heure après partait en auto, la cuisse bandée".

A. Junquet (ADR, 1 Per 53/11, La Dépêche de La Réunion, 11 décembre 1916)



Bataille de la Somme en 1916.

Pour soulager le front de Verdun, Joffre attaque dans la Somme avec les Anglais le 1er juillet 1916. Un brancardier réunionnais dresse le 10 juillet 1916, un premier bilan de cette opération.

10 juillet 1916

"Depuis le 1er juillet, ma formation est sur les dents, nous avons attaqué dans la Somme et avons pris avec les Anglais 15 villages et 18000 prisonniers, ainsi que beaucoup de matériel : canons, mitrailleuses etc. En ce moment nous marchons lentement mais sûrement ; chaque pouce de terrain pris, n'est plus rendu à l'ennemi. Tu ne peux te figurer la formidable artillerie et la quantité de munitions que nous possédons, l'artillerie fait les deux tiers du travail et l'infanterie le reste.

Depuis le 1er, nous avons eu très peu de pertes, elles sont mêmes minimes. La... division coloniale à laquelle j'appartiens a été citée pour sa bravoure ; elle a après avoir servi de troupe d'attaque demandé à ne pas être relevée – à fin de maintenir son gain – et à prendre un nouveau village à l'ennemi.

Nous autres brancardiers nous les suivions pas à pas – pour relever les blessés – et sommes restés 6 jours et 6 nuits sur le champ de bataille sans dormir un quart d'heures".

F. Brancardier

(ADR, 1 Per 52/14, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, 30 août 1916)

Le 28 juillet 1916, un poilu originaire de Saint-Denis dans une longue lettre à ses parents parle aussi de cette bataille.

A. le 28 juillet 1916

Chers parents,

"Aujourd'hui que mon bras va mieux quoique je n'ai pas encore été opéré je vais tâcher de vous raconter, comment et quand est-ce je fus blessé. Tout d'abord je vous dirais que je viens d'arriver à A. bourg distant de 9 Km de Vitré dans un château et soigné par une vieille marquise de 68 ans, ici la vie c'est le rêve!

Vous connaissez depuis longtemps la formidable offensive de la Somme ; et bien j'ai eu le bonheur d'y participer ; et la "Maisonnette" rendue si fameuse c'est votre fils qui y est rentré un des premiers.

Depuis le 1er juillet le Corps d'Armée avait donné sur un front de 6 Km près de Dompierre en face de Péronne, on avait déjà pris Dompierre, Herbecourt et Flancourt, le 4 notre division reçoit l'ordre de prendre les hauteurs en avant de Flaucourt et on y va sans perte, mais là en rase compagne nous essuyons jusqu'au 7 un bombardement boche.

Enfin le 7 on nous annonce qu'il faut prendre la "Maisonnette" mais devant nous s'étendait la mort, les réseaux de fil de fer barbelés, et c'est mon régiment qui se voit engagé là, notre colonel, homme prudent ne veut point laisser ses hommes aller à la mort, à tout prix il faut que les fils de fer soient coupés, alors on y met de l'artillerie, et le 9 à 13 h. 13, on s'élance à l'assaut.

Jamais, je ne pourrais vous donner une idée de notre état d'âme, mes compagnons tombaient à mes côtés, les obus éclataient de toutes parts, les balles sifflaient et dans tout ce vacarme mortel votre fils, votre petit Jacques s'élançait en avant en chantant, quoi.

Le chant du départ, alors "maintenant, seul je me maudis, car j'ai tué non un mais des hommes comme moi, et au plus fort du combat lorsque plongeant mon poignard au cœur d'un jeune boche qui s'achamait sur moi à la baïonnette et lorsqu'il tomba en criant meiny valer (mon père), j'ai pleuré car j'ai pensé à vous.

Enfin au bout d'une course affolée nous voilà à la Maisonnette il est 14 h. 20, et j'ai eu l'honneur d'y entrer un des premiers car j'avais été encore une fois volontaire pour la patrouille de reconnaissance, de suite on voit une tranchée boche à 100 m de la lisière du bois du château, vite des volontaires pour moi s'écrie mon adjudant. Aussitôt j'y vais accompagné de neuf copains et on a tenu toute l'après-midi contre une campagne de mitralleuses boches qui nous tirait de droite et une cinquantaine de fantassins qui nous tenaient en avant. Mais on était bien posté et alors on les canarde avec leurs propres fusils et oh! spectacle inouï, on fait à 10, 36 prisonniers ce n'est pas de la blague.

Le soir arrive enfin on n'a rien à boire ni à manger, on a la crève et pas de renfort et alors quelle deveine c'est alors seulement qu'on se replie en bon ordre et avec ses prisonniers, enfin on rejoint les autres et une heure après on reçoit du renfort il est 2 heures du matin, les boches contre attaquent mais là nos mitrailleuses les fauchent et on reste maîtres du terrain. Le 10 nous conservons nos positions en plein champ, à 20 m des boches qui veulent nous attaquer".

(ADR, 1 Per 53/11, La Dépêche de La Réunion, 12 septembre 1916)

La guerre n'est pas une période propice à la fête. R. Dupuis, élève aspirant de Saint-Cyr, décrit le 14 juillet 1916 à Paris.

"Ce ne fut pas une fête comme les autres années, ce 14 juillet 1916. Ce 14 juillet fut une des plus belles journées que notre grande Capitale aura connues pendant ce long et cruel conflit. Ce fut l'hommage rendu par une foule calme et imposante à tous les sauveurs de la Patrie, à tous les héros qui dorment dans les petits villages du front, à ceux dont les corps à cause de la puissance du feu, restent encore entre les lignes, fouettés par l'averse et le vent. Braves soldats vous n'êtes pas oubliés, tout un peuple l'a prouvé ce matin.

Je me rappellerai toujours cette grandiose manifestation, aussi je me crois obligé d'essayer de vous faire savoir tout ce que j'ai ressenti mais je crains bien ne pouvoir trouver les mots voulus pour exprimer mon entière admiration. L'École des Élèves aspirants de St-Cyr, où toutes les Divisions françaises sont représentées, avait été désignée pour prendre part à ce premier défilé de troupes dans Paris. Arrivés à 7 heures en auto camions par la route de Versailles, nous nous rendons au Quai d'Orsay où nous rectifions notre tenue. À 8 heures nous allons nous former sur le front Alexandre III; une pluie fine ne cesse de tomber, nous craignons un moment pour la Revue.

À 9 heures le Président de la République passe devant le front de toutes les troupes alliées massées sur l'Esplanade des Invalides. Il nous salue longuement, alors que dans la brume nous sentons monter droit à notre cœur les accents de la Marseillaise exécutée par la Musique de la Garde Républicaine. Aussitôt après les troupes se retirent pour prendre frugal repas froid. À ce moment nous n'avions encore rien vu et nous ne nous attendions nullement à ce que nous allions voir.

À dix heures 1/2 exactement le défilé commence, le Gouverneur militaire de Paris et son État Major prennent la tête du cortège ; puis viennent successivement l'École des Élèves officiers Belges, une de leurs Compagnies de Mitrailleurs, une Compagnie de Cyclistes et enfin leurs gracieux lanciers. Impatients derrière nos faisceaux nous attendons notre tour. Les premiers mais discrets applaudissements de la foule commencent à se faire entendre. Viennnent ensuite les Anglais avec la Musique de la Garde Royale. puis au milieu de vivats les grands Russes parfaitement alignés défilent. Toutes les troupes alliées passées, c'est le tour des soldats français, à notre grand contentement, nous voyons que c'est à nous l'honneur. Immédiatement derrière la Musique (la Garde Républicaine) le premier Bataillon de France se met en marche, massé en lignes de section par quatre. Étant de la première Compagnie, j'ai le privilège d'être un des premiers. Au son de la Marseillaise nous passons, tête haute, devant la tribune officielle, les applaudissements augmentent et les cris de "Vive St-Cyr" se font entendre. Tout jeune j'avais entendu notre hymne nationale à nos distributions de prix, plus tard je l'ai vécue sur la ligne de feu, mais ce matin je l'ai réellement compris dans toute sa divine beauté. La pluie a cessé, un soleil radieux soudain s'est levé, faisant relever nos baïonnettes. Aux accents entraînants de Sambre et Meuse nous débouchons du Cours la Reine sur la Place de la Concorde. De chaque côté de la chaussée un seul cri se fait entendre, sortant de mille poitrines oppressés "Ah les voilà les nôtres. Ce sont les plus beaux : Vive nos poilus. Vive la France" sur la plage noire de monde, des dames se détachent de la foule pour remettre des bouquets à nos officiers qui tous sont de glorieux mutilés.

Mais nous voici dans la belle rue Royale, avec la Madeleine au fond, les drapeaux claquent à tous les balcons, la Musique reprend la Marseillaise. À ce moment c'est du délire, les hommes chapeau bas crient tout haut leur admiration pour les soldats, les femmes arrachent de leurs corsages des fleurs pour nous les jeter, nous martelons d'un pas solide et rythmé le pavé de cette belle rue, sous une véritable avalanche de fleurs. Ce ne sont pas des cris de joie qui nous parviennent, mais bien l'expression d'un enthousiasme sincère indescriptible. Beaucoup de personnes pleurent, nous arrachent à nous aussi des larmes de remerciements. Surtout notre parcours il devait en être ainsi.

Devant la Madeleine nous prenons les grands boulevards d'où partaient des réflexions encourageantes, des fleurs et des acclamations. Nous ne pouvons plus porter tous les bouquets qui tombent sur nos casques. Après l'opéra chez "Mimi-Pinson" de toutes gentilles midinettes lancent sur nous de longues cocardes tricolores au cri de : Vive nos petits poilus. Plusieurs d'entre elles, dont sûrement les frères sont restés là-bas dans la fournaise, pleurent en nous voyant passer. Il me faudrait des pages entières pour vous décrire toutes les péripéties de ce grand Apothéose jusqu'à Place de la République où la dislocation eut lieu.

Ce furent continuellement les mêmes attentions ? qui nous revenaient de la part de cette admirable foule en deuil.

Ce défilé auquel nous avons pris part ne fut pas pour nous non plus, une fête, mais bien un grand devoir que nous avons rempli envers ceux qui ont combattu à nos côtés, mais qui sont restés là-bas, loin de leurs familles bien-aimées.

Nobles parents, nous avons bien compris votre légitime admiration et tous aujourd'hui encore une fois nous avons juré intérieurement de venger nos malheureux frères d'armes; afin que le sacrifice de nos peines serve à tous nos jeunes frères!

La France ne peut plus être vaincue! Voilà ce qu'un misérable espion a dû penser à Paris ce 14 juillet 1916".

R. Dupuis Élève aspirant de St-Cyr (ADR, 1 Per 82/5, *Le Progrès*, 22 septembre 1916)

La bataille sur le front français de la Somme est si bien organisée du côté des Alliés que Joseph Romain, clairon dans l'Infanterie Coloniale, pressent que la France pourra venir à bout des Allemands dans sa lettre du 29 juillet 1916.

29 juillet 1916 Mon cher Aristide.

"Deux mots pour te donner de mes nouvelles qui sont toujours bonnes et vous souhaite tous de même là-bas.

C'est avec plaisir, cher ami que je t'annonce que je viens d'être décoré de la Croix de guerre pour les derniers combats qui viennent de se dérouler par ici, je puis te dire cher ami que nous chassons les boches bien loin avec un courage remarquable. Avec des soldats comme nous, il n'y a rien pour nous retenir lorsque nous montons à l'assaut et espérons avec une piquette pareile qui se fait sur tous les fronts des alliés ils auront bien vite assez. Souhaitons tout cela pour cette année que je vienne un peu vous voir, là-bas, je dirai aussi que j'ai été trois fois proposé pour la médaille militaire. Je ne sais si j'obtiendrai ce mérite. Cette faveur on la donne préférablement aux grands blessés. Enfin en attendant que je te donne d'autres nouvelles je te serre une bonne poignée de main. Bien le bonjour à toute la famille de ma part et écris-moi une longue lettre en me donnant beaucoup de nouvelles de La Réunion".

J. Romain

(ADR, 1 Per 82/5, Le Progrès, 18 octobre 1916)

Dans une lettre datée d'août 1916, Herbert Mondon présente avec sobriété la vie à l'arrière.

> 24me Régiment d'Infanterie 9me Bataillon 36me Compagnie

"Nous sommes aujourd'hui dans un cantonnement d'arrière, ce qui me permet de vous écrire.

Durant le mois de juillet nous avons exécuté des "travaux" à proximité de la ligne de feu dans un secteur calme : quelques obus boches, de temps en temps, assez honnêtes pour ne point nous faire de mal..., aucune action d'infanterie. On se recueillait, on se préparait en vue du sérieux effort dont les derniers communiqués vous ont dit les résultats.

Rien ne saurait rendre l'aspect morne et désolé de la zone voisine des premières lignes : champs incultes entrecoupés de tranchées et de "boyaux", villages détruits, réseaux de fils de fer s'étendant à perte de vue, cimetières de campagne aux petites croix toutes pareilles. Le jour, pas le moindre signe de vie afin d'éviter d'être repéré par les "saucisses" d'en face. La nuit, activité intense : relève de troupes, corvées de ravitaillement en vivres et en munitions, équipes de "travailleurs" réparant les dégâts causés par le bombardement.

Les obus boches s'abattent de préférence sur les églises. Il en est dont la flèche tient encore debout par un prodige d'équilibre, car les "percutants" en ont sapé la base. D'autres ont leur tribune déchiquetée, leur nef défoncée, leurs contreforts brisés. Cependant, il n'est pas rare de trouver au milieu des ruines quelque pieuse image, épargnée comme par miracle, que les poilus se plaisent à orner de fleurs cueillies parmi les décombres. D'ailleurs, de petites affiches manuscrites "Dimanche, messe à telle heure..." exposées aux lieux de rassemblement, prouvent bien que la proximité de l'ennemi et la perpétuelle menace des "marmites" et des bombes n'empêchent pas les manifestations de la vie religieuse.

J'ai eu récemment l'occasion d'assister à une procession de Fête-Dieu dans une localité voisine de notre cantonnement.

J'ai gardé la meilleure impression de cette cérémonie qui a évoqué en moi l'image des magnifiques reposoirs dressés sous le ciel bleu de La Réunion ou le dôme vert des grands arbres de Chevilly.

Vous ai-je, dans ma lettre précédente, parlé du "Foyer Colonial" à Paris, où j'ai rencontré plusieurs compatriotes ? C'est une œuvre excellente destinée à remplacer auprès des soldats créoles permissionnaires leur famille absente. C'est parfait au point de vue matériel. Au point de vue moral, un aumônier serait le bien venu parmi ces jeunes gens dont la plupart ne demandent qu'à suivre leurs traditions religieuses".

Herbert Mondon

(AEVR, Bulletin de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Bon Suffrage, août 1916, p. 327-330)

Cette relation d'un autre soldat réunionnais sur le front de la Somme est encore plus détaillée. Pris dans l'engrenage de la guerre, toutes les pertes humaines et matérielles lui paraissent normales.

"On retire d'une vision des champs de bataille de la Somme une impression ineffaçable. la guerre n'a jamais été sur aucun point poussée à un tel degré de perfection dans l'organisation. Le champ de bataille présente un spectacle indescriptible de violence et de mort.

Les régions italiennes, qui ont été le plus durement éprouvées par les tremblements de terre, ont sauvé quelques maisons, quelques murs. Sur la Somme, la catastrophe a été complète. Les villages se sont écroulés en poussière. Là où se trouvent l'église de Dompierre il y a aujourd'hui un cratère. Tout a été dispersé dans une confusion égalitaire de décombres méconnaisables. Les tranchée allemandes, profondes, ingénieusement bâties, renforcées avec du ciment et de l'acier, élargies dans un réseau démesuré par un travail tenace coûteux, qui a duré vingt mois, ont été bouleversées, comblées, anéanties dans quelques heures.

La terre pâle, dans laquelle elles ont été construites, s'est effritée comme si elle avait été du sel, sous les coups implacables, réitérés, incessants de l'artillerie française. Sous une telle avalanche de métal et d'explosifs, la tranchée cesse d'être une défense et devient une trappe d'où on ne sort plus, une prison qui est une tombe.

La destruction du village, l'écrasement des tranchées ne sont pas les choses les plus surprenantes qu'on voit sur le champ de bataille. Ce qui m'a le plus frappé, qui, encore au moment où j'écris, me semble incroyable, c'est le supplice auquel toute la zone avancée allamande, sans exception d'un seul mètre carré, a été soumise par les batteries françaises. Des tranchées allemandes de première ligne, nous nous sommes avancés sur trois kilomètres, en traversant Dompierre et Becquincourt.

Les entonnoirs, ouverts par les obus, se suivent sans interruption dans toutes les directions, sans trève, à la distance maximum de deux ou trois mètres l'un de l'autre. La terre semble avoir été rongée par un mal terrible. Pas une parcelle du sol n'a pu se soustraire à ce fléau méthodique et inexorable. Si l'on avait employé un tistan, réduit à l'esclavage, dans cette œuvre systématique de démolition en rase campagne, le résultat n'aurait pas pu être plus saisissant. Or songez qu'en parcourant trois kilomètres en profondeur, on n'a pas atteint la limite de ce bouleversement gigantesque du sol; songez que la zone ainsi battue par nos artilleries est longue autant que le front même de l'offensive, c'est à dire quelque quarante kilomètres et concluez.

Dire que l'artillerie à bombardé les positions avancées allemandes pendant trente six heures, dire que cinq ou six millions de projectiles ont été lancés sur les organisations ennemies. Tout cela ne donne aucune impression positive et concrète. Il faut traverser le théâtre de cette entreprise formidable, voir de quelle façon a été transformée la configuration de la terre, calculer combien petite est la partie de la superficie soumise au bombardement d'un projectile, contempler toute la plaine si ondulée, chercher aux limites extrêmes de l'horizon les deux points terminus de l'offensive et les étendre mentalement jusqu'à ces lignes extrêmes, lumineuses, où finissent les champs déchirés par la canonnade : c'est tout cela qu'il faudrait faire pour se former une idée exacte de l'effort accompli et du résultat atteint par l'offensive française de la Somme. Certainement, rien de pareil ne s'est jamais vu au monde. Or, ce résultat ne s'est pas produit par miracle. Lorsqu'on ne se borne pas à visiter seulement le champ de bataille, mais aussi les services de l'arrière, et que l'on observe en détail l'ensemble des organisations de l'armée combattante, alors l'étonnement cesse et l'admiration commence.

Le temps que j'ai consacré à l'observation des lignes de l'arrière de la Somme, m'a semblé plus fécond et plus précieux que celui que j'ai passé sur le terrain désolé de l'offensive. À l'arrière, j'ai trouvé la racine des forces irrésistibles qui ont éventré les villages et criblé les campagnes de la Somme ; c'est là que j'ai découvert la clé de l'énigme. Le spectacle du champ de bataille parle aux sens ; les lignes de la Somme est un chef-d'œuvre d'intelligence, de logique, de calcul, de précision et de coordination. Les Français doivent être fiers de l'œuvre de préparation et d'organisation accomplie par leurs chefs militaires sur la Somme. On ne peut pas donner de précision sur le matériel énorme et toujours renouvelé qu'a été accumulé par la bataille de Picardie et qui continue à arriver au front dans un flot inépuisable par les chemins de fer, les canaux, les convois de chariots à traction animale et automobile concentrés en quantités fantastiques et agissant sans entraves avec un rendement maximum grâce à des dispositions extrêmement habiles.

Il faut faire l'éloge de notre merveilleuse aviation qui a conquis la suprématie absolue du ciel, et qui a paralysé l'aviation de l'adversaire qui sème la mort dans les lignes ennemies, qui accompagne l'avance de l'infanterie qui guide d'une façon infaillible le tir des puissantes batteries françaises".

(ADR, 1 Per 82/5, Le Progrès, 6 octobre 1916)

Le caporal Marco Herbecq présente une attaque allemande et la vie dans les tranchées dans sa lettre du 6 novembre 1916.

> X. des tranchées de 1re Ligne Le 6 novembre 1916

"Figure-toi que nous étions dans un gourbi où la flotte arrivait jusqu'aux genoux. À chaque instant il fallait retirer l'eau qui s'y trouvait. Toute la journée les types qui n'étaient pas de garde restaient comme des fauves dans des gourbis infects. Alors mon vieux, pense si c'était le rêve. Impossible de sortir le jour. Figure-toi que les boches occupaient toute une crête, nous étions dans la plaine. Ils nous dominaient complètement.

Joins à ce désavantage un terrain marécageux : l'enlisement et la mort à chaque pas. C'est incroyable ce qu'ils ont envoyé comme torpilles. Là ! mon père, je me suis dit : C'est la guerre.

Tout de même, nous avons tous fait notre devoir. Aussi, (......), le commandant de la Compagnie nous a tous rassemblés et nous a félicités. Celui-la, c'est un officier. Pour nous autres, c'est un père. Je ne puis continuer mon petit journal, cher père, sans te mettre au courant d'une nouvelle qui te fera bien grand plaisir. Tu pourras alors être fier de ton fils et en parler avec un certain orgueil. Combien cette nouvelle te réjouira. Je te dirai alors. J'ai été décoré de la Croix de Guerre avec étoile. Dans q.q. jours je l'aurai sur la poitrine. Ah! moi aussi je serai fier!

Maintenant que je te dise comment je l'ai eue. Dans un bombardement où les boches avaient envoyé sur nos lignes q.q. chose comme 400 torpilles et obus, avec un homme de section et le sergent je suis allé retirer d'un gourbi effondré 6 poilus qui étaient de garde, tous ensevelis. Pendant près de 3 heures nous avons tous les trois travaillé sous le feu des obus, torpilles et shrapnels et avons pu tout de même nous retirer sans aucune blessure. Nous avons ce soir là travaillé dur. Tout de même, je suis content".

Signé: Marco

(ADR, 1 Per 52/15, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, 31 janvier 1917)

Antoine Dalleau, créole du camp Ozoux (Saint-Denis), 1er cononnier au 2me régiment d'artillerie de montagne, relate dans sa lettre du 23 novembre 1916, sa blessure à Salonique et son retour en France.

"Ce qui m'embète c'est que je resterais boîteux de cette jambe, mais aussitôt bien rétabli je serais un des premiers à demander à repartir encore une autre fois. Je me ferais casser la g... ou mourir encore une fois. Quand on a pris l'habitude d'entendre les coups canon toute la journée, on s'en fout du reste. Là haut la mort n'est pas pour tout le monde. Je lui ai vu bien près de moi mais comme un c... je rigolais. Un obus de 120 de l'artillerie lourde autrichienne siffle pour venir à ma rencontre il me semblait qu'il allait me

tapper dans le dos; il a passé sur ma tête et tomber à deux mètres devant moi un morceau d'éclat a fait sonné mon casque en acier j'ai dit bande de c... aller apprendre votre métier ce n'est pas pour moi, je sens quelque chose de chaud qui descend dans ma jambe, je regarde, je vois le sang qui coule comme une fontaine, pendant une heure j'ai resté sans pansement baigné dans mon sang.

Après le bombardement mes deux collègues sont venus à ma recherche ils m'ont trouver baigner de sang j'étais sans connaissance l'un à fait mon pansement et l'autre était allé trouver une ambulance pour me transporter le lendemain matin j'ai pris l'auto sanitaire qui m'ammener jusqu'à la gare pour prendre le train pour être évacuer sur Salonique. Et maintenant je suis heureux d'être en France".

(ADR, 1 Per 81/17, Le Peuple, 24 janvier 1917)

Les contingences de la guerre font que parfois les soldats ne peuvent entretenir une correspondance régulière. Fortuna Fougeroux présente à ses parents ses vœux pour l'année 1916, le 23 novembre 1916 et leur raconte alors ses actions depuis avril.

Constantine le 23 novembre 1916

Cher papa bien aimé

"Tu devais te demander ce que devenait ton fils, car voilà huit mois que tu n'as pas eu de mes nouvelles. Depuis cette époque je ne cesse de changer d'endroits; en avril dernier j'ai du quitter Alger pour me rendre en Turquie.

C'est inutile de te dépeindre ma joie lorsque j'ai reçu ordre de me rendre aux Dardanelles afin de repousser les envahisseurs de notre beau sol de France.

Je suis allé même volontairement pour cette campagne, car je ne pouvais plus résister, mon cœur était trop gonflé de haine et de mépris pour ces bandits Allemands je ne me suis senti bien soulagé qu'après avoir pu descendre quelques Turcs; malheureusement que je n'ai pas eu la chance de continuer plus longtemps ma campagne.

Après 2 mois passés au front j'ai reçu une balle qui me traversa le talon gauche et qui m'obligea d'abandonner le beau concert auquel nous nous donnions avec tant de courage, de volonté et de fierté. Je fus transporté à Bizerte (Tunisie) où on m'a porté les soins les plus chaleureux, mais je ne pouvais pas encore t'écrire, car je ne savais pas exactement combien de temps J'y resterai.

Pendant ma convalescence j'ai eu le bonheur d'obtenir une petite permission pour passer quelques jours à Paris, centre de plaisirs et de lumières. Ces quelques jours ont été vraiment trop courts. Là nous étions reçu au "Foyer Colonial", sorte d'hôtel dans le quel on est l'objet d'attentions toutes familiales.

Tous les jours étaient pour nous fêtes on nous conduisait au Cinéma, au théâtre, aux excursions etc.

Après ce quelques jours de bonheur, il a fallu regagner la terre Algérienne où se trouvait mon dépôt. Arrivé à Constantine je fus de nouveau soigné, on massa mon pied. Maintenant que tous les Créoles se trouvent à Phillippeville, j'attends de jour en jour mon départ pour ce camp où nous y resterons jusqu'à fin d'avril 1916 à cause du froid qui sévit en France.

C'est le pauvre Jules Payet le fils de M. H. Payet qui n'a pas eu de chance ; il a été tué auprès de moi portant des cartouches dans une tranchée en avant et tu peux dire à sa pauvre mère que sa mort a été glorieuse et brave et qu'il est mort sans souffrance.

Je profite de cette occasion pour te souhaiter ainsi qu'à toute la famille une bonne et heureuse année ; que 1916 vous porte bonheur et prospérité.

Ton fils qui t'embrasse bien fort".

Fortuna Fougeroux 3me Zouave

(ADR, 1 Per 82/3, Le Progrès, 15 janvier 1917)

La guerre se déroule dans les Balkans et le Moyen-Orient, sur mer, mais aussi outre-mer, en Afrique notamment. Un poilu réunionnais appartenant à une colonne expéditionnaire du sud-tunisien parle dans sa lettre du 28 février 1916 de ce front.

Médine 28 février

"Après quelques jours frais où le thermomètre ne s'est pas élevé au dessus de 10° voici revenir la chaleur et son redoutable agent : le sirocco 3, 6, 9, disent les Arabes et voilà le quatrième jour que le grand vent du désert nous verse impitoyablement des poussières et du sable, 3, 6, 9, le sirocco souffle sans arrêt, c'est-à-dire que nous avons la perspective affolante d'en éprouver encore 2 ou 5 jours les horribles méfaits, principalement la soif, oh! cette soif, une soif inextinguible exaltée par l'acreté de l'air dont les poussières voilent si hideusement l'orbe solaire.

Puisse au moins, Éole retenir captif, pour quelque temps après ces jours de licence, son vent préféré en ces régions désertiques, car le premier mars sonne pour mon bataillon le jour du nouveau départ pour ce tront tunisien créé par la trahison des cheikhs et notables des deux cercles des "Foum Tatahouine" et de "Dihibal".

Cette décision du commandant de la division d'occupation procède des dispositions même de la loi Dalbiez : mon bataillon après avoir été aux premières lignes, est venu se reposer à Médénine des fatigues du début de la campagne et, après 3 mois de séjour aux positions de l'arrière, il permute avec une unité similaire qui assure depuis décembre, la garde des postes plus avancés, c'est-à-dire que le bataillon ira reprendre la place qu'il occupait précisémment à 20 Kms de la frontière tripolitaine, à "Ben Gardane" ou dans les environs, sur la grande route des Caravanes de Tripoli à Ghadamès (de célèbre mémoire).

Ai-je lieu de me plaindre de ce nouveau départ ? Pas du tout, car servir à l'avant, c'est faire preuve de plus d'activité, de plus de vigilance de faire de mieux en mieux notre devoir – quoi qu'il advienne à l'exemple de tous ceux qui héroïquement combattent jour et nuit là-bas.

Mieux approvisionnés maintenant, efficacement abrités contre la chaleur meurtrière du soleil dans les Rhorfas abandonnés - j'ouvre ici une parenthèse (les rhorfas ou nids sont des maisons multi-étagées et ces nids sont faits de pierre cimentées tous sur le même modèle, vieux de plusieurs siècles) pourvues en eau à peu près potable, nos troupes supporteront, sans doute, moins péniblement cette deuxième campagne d'été. Contraste frappant des latitudes : à 2000 km, de nous, nos frères se protègent de froid, ici, nous luttons contre la chaleur, cette chaleur terrible - combien plus redoutable que celle de nos tropiques souvent si élevée qui, l'an dernier nous tua plus d'hommes que les balles des insurgés ! Qui n'a pas lu le "Pays de la soif" ne peut se faire une idée des souffrances d'une colonne en marche dans ces immensités désertiques, et ces souffrances confinent au supplice si du fond de ces immensités s'élève la grande voix de simoun! Je me rappelle encore ces 3 jeunes hommes - Alsaciens de Colmar tombés à mes pieds, à quelques minutes d'intervalle, foudroyés par le mal par le terrible coup de chaleur, en proie à des convulsions sans nom et qui ne doivent leur salut qu'à la saignée libératrice. Enfin, avons-nous, quand-même le droit de nous plaindre, quand nous pensons un seul instant au sort de ceux qui, là-bas, constamment sous les balles et la mitraille ennemie supportent sans impatience, avec une endurance stoïque tant de fatigues et de souffrances?

Nous avons toujours le même entrain et chacun est heureux de faire son devoir résolu à aller "jusqu'au bout" Nombreux sont venus en Algérie et en Tunisie les créoles retirés des villes du Sud de la France ou évacués de Gallipoli, à cause des rigueurs de la saison froide ou de l'intérieur, les soldats de l'active dans les garnisons plus éloignées, j'ai retrouvé plusieurs connaissances mais ce qui m'a causé vif plaisir ce fut de rencontrer à Djidjelli mon excellent condisciple du Lycée D. Grande joie vous le pensez bien, dans la famille!

À Affreville, est capitaine de Gendarmerie M. Fay qui était, en 1895, simple gendarme à la Possession; une autre vieille connaissance est installée avec sa famille, dans la "Cité des Platanes" c'est M. Pataillot, lui aussi a servi dans cette commune où il nous a connu particulièrement.

Je vous ai écrit longuement ce soir, écrivez-moi de même, il n'y a rien de plus agréable pour moi que de recevoir en même temps que mon courrier de Djidjelli celui de La Réunion, quand surtout comme cette fois, les nouvelles sont, sur toute la ligne, excellentes ; adressez-moi toujours les journaux, j'ai grand plaisir à les lire et à tous les amis dont les noms se trouvent sous votre plume, dites, je vous prie, que je leur garde un bien doux souvenir, heureux que je suis de leurs encouragements, de leurs souhaits, et du vif intérêt qu'ils ne cessent de me témoigner".

(ADR, 1 Per 82/4, Le Progrès, 19 avril 1916)

Un médecin, le Dr C., aide-major réunionnais faisant partie de l'expédition du sud-tunisien donne de ses nouvelles le 14 avril 1916.

Sous la tente, à 89 kilomètres au Sud de Ben-Gardarre Sidi-Toué 14 avril 1916

"Je viens de parcourir, pour arriver jusqu'ici, à la suite de la Colonne dont je suis chargé du Service Médical, les immenses plaines désertiques qui s'étendent le long de la frontière...

Monotonie bien triste !...

Du sable, encore du sable, toujours du sable... Toujours la "grande mer sans eau", le "pays de la soif!"...

Malgré l'avril doux et frais comme un sourire d'enfant, à peine quelques buissons anémiques jettent-ils ça et là, une tâche sombre sur le sable immuablement jaune de cette partie de l'Extrême Sud de notre protectorat!

Il n'y a que les "oueds" – torrents du désert – (c'est "ueds" qu'il faut dire, puisqu'ils sont toujours sans eau – dont le lit moins desséché par le soleil fait croitre quelques herbes et s'épanchit quelques fleurs – pauvres fleurettes qui voudraient, comme leurs sœurs du Nord, vivre un jour, au moins leur rêve d'azur, mais combien vite flétries par le vent des gazelles!

Poste avancé du premier secteur du sud Tunisien, Sidi-Toué domine la plaine par le couple de tourelles crénelées qui surmontent son bloc-klaus ; une mitrailleuse y veille jour et nuit. Sentinelle à la fois minuscule et terrible. Dont l'âme oncque à l'Offense ne reste insensible.

C'est à l'abri de ces défenses que le Chef de la Colonie a établi son campement et fait, chaque jour, rayonner en éventail des patrouilles de cavaliers groumiers, indigènes éprouvés, choisis dans le Pays, spahis algériens enlevés des Dardanelles, aux chevaux rapides comme le vent.

Membre de l'État-Major, couvert par le fanion de neutralité, j'ai établi ma tente d'ambulance, dans cette partie, la mieux protégée du Camp à deux pas de la mienne ma "guitoune" ou tous les jours je travaille, où je travaille encore le soir.

Il faut toujours faire face aux exigences du moment, quoi qu'elles ne présentent rien d'inquiétant. Les nouvelles recueillies par le Commandement de la bouche des cavaliers envoyées en reconnaissance sont même excellentes ; les rebelles, dont le nombre diminue de plus en plus, se gardent bien de franchir la frontière : mal nourris, mal équipés, ils nous voleront, de temps en temps, des chameaux, maltraiteront nos cavaliers égarés, mais n'oseront jamais se frotter à nous.

Mon séjour ici sera de trois ou quatre semaines au maximum. D'autres forces viendront nous relever, car il est impossible de vivre, dans ces parages, de conserver et buvant de l'eau saumâtre magnésienne, plus d'un mois – sans fatigue.

Et, maintenant, chers Aimés du Port et de la Possession avant de prendre le repos dont j'ai besoin, j'envoie ma souriante pensée vous caresser longuement tous, en allant de l'aïeux affectionné au plus tendre, agneau de la bergerie.

Je répondrai, par le prochain courrier à toutes vos bonnes lettres arrivées tantôt, je vous réunis tous dans le même affectueux"

> Dr. C. au 4me régiment de Zouaves Sud-Tunisie (ADR, 1 Per 82/5, Le Progrès, 2 juillet 1916)

Ces deux lettres du 29 mai 1916 et du 3 juin 1916 écrites par le soldat S.D. du sud-tunisien montrent les conditions de vie difficiles des soldats.

> Autre lettre provenant d'un soldat S.D du sud-tunisien du 29 mai 1916 Médenine, le 29 mai 1916

Mon cher X.,

"J'ai bien reçu de vos nouvelles et celles de votre petite famille. Je m'empresse de vous répondre car ma lettre prendra bien du temps avant de vous parvenir. Ici c'est si loin.

Actuellement, je suis à 700 kilomètres de Tunis et à 10 kilomètres de la frontière tripolitaine, en plein désert du Sahara.

J'ai quitté la Manouha le 16 mai, j'ai fait une pause de trois jours à Sfax pour attendre le train qui part jusqu'à Gabès (la ligne de chemin de fer de Sfax à Gabès a été livrée huit jours avant mon passage, mais il n'y a que deux trains par semaine).

Je suis resté 8 jours à Gabès pour attendre le convoi d'automobiles qui devait nous conduire à Médenine où je suis arrivé hier matin.

Ce n'est pas une vie de voyager sous un soleil pareil, par 60 degrés de chaleur ! (et l'on n'est pas encore en été), qu'est-ce que cela doit être en été ?.

Hommes et bêtes sont haletants et respirent la bouche grande ouverte.

Ajoutez à cela qu'il est impossible de boire de l'eau. L'eau est magnésienne. Dès qu'on en boit on est de suite relaché. C'est une vraie purge que l'on prend. Malgré qu'on soit altéré comme un diable on est privé de boire. Tous les jours il y a des morts avec la dyssenterie!

J'étais à vous écrire, quand on m'a fait appeler du Bureau pour m'avertir que je dois partir demain, 30 mai, pour Ben-Gardane.

De Médenine à Ben-Gardane il y a encore 100 kilomètres à faire et il faut les faire à pied.

Où suis-je rendu!

Il faut être dans le désert pour se faire une idée de ce que c'est.

Tout autour de soi ce ne sont que d'interminables plaines de sable coupées de loin en loin de quelques "carreaux de dattiers".

À part ces rares oasis on ne voit que du sable, des scorpions, des serpents et des mouches.

Ici on ne mange que du mouton arabe. Ça sent mauvais et a un goût sauvage. On le mange avec dégoût.

Impossible d'avoir du bœuf.

Pour en avoir il faudrait le faire venir de Gabès. Or, c'est trop loin. Il faut cinq ou six jours de voyage".

Ben-Gardane, le 3 juin 1916

"Je suis arrivé à Ben-Gardane hier matin à 7 heures. J'ai attendu mon arrivée ici avant de vous expédier ma lettre.

Je suis toujours bien, mais harassé.

La chaleur est étouffante plus terrible qu'à Médenine. On est toujours privé de boire. Il y a par ici comme à Médenine de nombreux cas de dyssenterie.

Le thermomètre marque de 60 à 90 degrés. Pourtant je ne me plains pas trop, je fais mon devoir et je prends le temps comme il vient. C'est d'ailleurs le seul parti à prendre.

À Ben-Gardane il y a la 3me Batterie du 5e Groupe d'Artillerie chargée de surveiller ses rebelles. Sitôt qu'on les aperçoit on les disperse en leur crachant quelques coups de canons".

S.D.

(ADR, 1 Per 82/5, Le Progrès, 25 juillet 1916)

M. Vincent Souparis, Lieutenant des douanes, Mme Vincent Souparis, M. Léon Souparis, Mlles Jeanne et Madeleine Souparis ont la douleur de faire part à leurs amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

M. JEAN SOUPARIS

Soldat au 54e Régiment d'Infanterie de ligne tombé au champ d'honneur à Bouchavesnes (Somme) le 25 Septembre 1916. Mme Vve Albert Blay et ses enfants, M. P. E. Naturel, prient leurs parents, amis et connaissances de vouloir bien assister au service funèbre qui aura lieu le Mardi 12 courant à 7 heures précises en l'Eglise Cathédrale, pour le repos de l'âme de leur fils, frère et petit-fils

MARCEL BLAY

Engagé Volontaire
Sous-Lieutenant d'Infanterie
Coloniale Sorti de St Cyr
Décoré de la Croix de Guerre
tombé glorieusement le 20 Juillet à
la cote 304 à l'âge de 23 ans.

Les grandes familles font part du décès de leur soldat mort sur le front (ADR, 1 Per 53/11, La Dépêche de La Réunion, 25 décembre 1916, Jean Souparis ADR, 1 Per 53/11, La Dépêche de La Réunion, 9 septembre 1916, Marcel Blay

Dans ces lettres écrites le 1er octobre et le 11 novembre 1916, le Dr C, aide-major de l'expédition du sud-tunisien, parle de ses pérégrinations entre la Tunisie et l'Algérie et s'interroge sur l'issue de la guerre.

1er octobre 1916

"Le mois d'octobre marque la fin de notre année de séjour dans le Sud; nous en serons relevés le 15, probablement pour le Nord, mais la durée de cette relève reste imprécisée. Le Général Commandant en Chef de l'expédition du Sud qui a mangé, aujourd'hui, à notre popote, n'en sait pas lui-même la durée. On parle de 4 à 5 mois de séjour à "Souk-Ahras", sur les hauts plateaux algériens, là-même où j'ai séjourné deux mois l'an dernier, avant de venir en Tunisje.

Mais, après ?... Enfin, suivons notre destinée et attendons confiants la suite des événements".

**

29 octobre 1916

"Me voici donc, de nouveau, à "Souk-Ahras", où j'ai vécu, il y a 15 mois, Mais... quelle différence entre la ville de l'an dernier et celle d'aujourd'hui! Quoique le soleil dore, des mêmes rayons éblouissants, les toits alignés de ses maisons!... Partout des visages tristes et voilés de deuil... Quelle hécatombe dans cette petite ville en si peu de temps!...

C'est là que nous venons reposer des fatigues de notre dernière campagne du Sud. Combien de temps séjournerons-nous dans ces montagnes bienfaisantes, au milieu de nos chers Zouaves si heureux en pays civilisé! Nul ne le sait... Peut-être inviterai-je P... à me rejoindre pour quelque temps. L'avenir est si incertain que, puisque le présent est à nous il serait bête de ne pas profiter des quelques jours qui nous sont donnés...

Le pharmacien, mon compatriote, dont vous entretenait ma dernière lettre, a été opéré à Paris par l'un de mes professeurs à qui je l'avais recommandé : je viens de recevoir de lui une lettre très rassurante, vous êtes ainsi à même de renseigner sa famille si préoccupée de son état.

Vous pouvez m'écrire désormais ici. En cas de départ imprévu, vos lettres seront acheminées...

11 novembre 1916

"Souk-Ahras" s'endort sous les brumes du soir, il fait froid...
Assis quelques instants au coin de l'âtre, retour d'une visite prolongée et avant de courrir ailleurs, appelé par la douleur, je vous envoie mes pensées, toute ma tendresse, ce soir même, car c'est demain matin, le départ du courrier.

J'attends avec une vive impatience vos lettres, il y a longtemps que je n'en ai pas reçu ; retard sans doute imputable au fonctionnement défectueux des courriers de là-bas.

Pas de nouvelles à vous donner de la Guerre. À quand le commencement de la fin, si non la fin elle-même ? On dit que les Anglais s'organisent pour trois nouvelles années ! Que faut-il en penser ?... Attendre la Victoire. Oui, on l'aura c'est indubitable... Un crime serait d'en douter !!! Quand l'aurons-nous ???"

Dr. C.

(ADR, 1 Per 52/15, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, 17 novembre 1917)

L'année 1917

Les poilus créoles sont indignés à la lecture d'articles insérés dans La Patrie Créole et Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, contre la démarche faite par le député Boussenot en vue de l'affectation des Réunionnais non utilisés dans la zone des armées aux travaux agricoles. La lettre du soldat Rivière, le 30 avril 1917, l'atteste.

Caen le 30 avril 1917 Monsieur le Directeur,

"Quoique ne vous connaissant peut-être pas personnellement, étant trop jeune et ayant quitté La Réunion depuis deux ans pour accomplir le devoir impérieux qui m'est imposé, mais sachant les bonnes intentions de votre estimable journal qui s'est toujours fait l'écho des justes revendications, je me permets malgré mon très peu d'instruction de vous adresser ces quelques lignes pour faire connaitre à la population réunionnaise mon indignation et celle de tous les compatriotes contre les articles infâmes du Nouveau Journal et de la Patrie Créole à l'adresse du député Boussenot qui s'efforce de faire procurer de son mieux aux pauvres soldats créoles quelques jours de repos bien mérités, à travailler aux champs comme nos camarades métropolitains.

Croyez-moi Monsieur, ceux qui écrivent de tels articles sont des gens qui n'ont aucun membre de leur famille au feu et par conséquent ignorent complètement ce que souffre un poilu qui n'a jamais obtenu de permission, qui est resté plusieurs mois sous la terre dans la boue jusqu'au ventre, ayant comme voisins des maccabés en putréfaction. Tous ceux à qui j'ai montré ces articles ont été indignés comme moi.

Veuillez, Monsieur, faire connaître par l'organe de votre journal aux pauvres mamans ignorantes hélas ! des souffrances qu'endurent leurs fils dans les tranchées combien ils apprécient la sollicitude de notre député. Celui qui vous écrit ces lignes a la prétention de dire bien haut avoir fait consciencieusement son devoir de bon soldat, et qui dans quelques jours remontera de nouveau avec le même entrain au front.

Agréez l'hommage de mes sentiments respectueux".

Rivière

(ADR, 1 Per 81/17, Le Peuple, 13 juin 1917)

La guerre se déroule sur terre et aussi sur mer.

Dans les premiers mois de la guerre, la flotte britannique a fait la chasse aux navires allemands dispersés à travers le monde. Mais la seule grande bataille navale de la guerre s'est déroulée en mer du Nord, quand le 31 mai 1916, la flotte allemande vient affronter la flotte britannique. Les résultats de cette bataille du Jutland sont très indécis mais la flotte allemande n'ose plus sortir de ses postes.

Le sort de la guerre faillit bien se jouer sous la mer. Dès 1915, les Allemands utilisent quelques sous-marins dont l'action doit répondre au blocus que l'Entente impose à l'Allemagne.

À la suite du torpillage du Lusitania (mai 1915) et des protestations américaines, la guerre sous-marine ne revêt plus la même ampleur. Grâce à la construction d'un grand nombre de submersibles, l'état-major allemand décide à partir du 1er février 1917 la reprise d'une guerre sous-marine totale pouvant asphyxier l'Angleterre et l'obliger à la paix. Un aide-major réunionnais de la colonie expéditionnaire du sud-tunisien aborde dans sa lettre du 1er mai 1917 cette facette de la guerre.

1er mai 1917

"Ma dernière lettre était datée de "Camp-Servière", où j'étais affecté à l'Hôpital. À peine installé, je reçu l'ordre d'appareiller pour "Kef", et, dans la répartition des postes, peu s'en fallût que j'eusse encore le service d'un bataillon en opération dans le sud et même l'Extrême sud Tunisien.

Je venais d'y faire 14 mois!

C'est la seule raison pour laquelle je n'y ai pas été nommé à nouveau. Aussi, devez-vous penser si, malgré l'éloignement de l'Algérie et les inconvénients de ma vie désertique, je préfère être ici que dans les brûlants sables du Sud; je suis dans un camp assez habitable où, à défaut du confort, on a, du moins, le nécessaire.

Le Kef était le dernier "bled" tunisien que les hasards de la Campagne actuelle ne m'avaient pas fait encore visiter. Aujourd'hui, c'est chose faite je n'ai plus rien à connaître de la Tunisie.

* *

Je ne sais si le service postal est très régulièrement assuré sur la ligne de Madagascar, eu égard aux sous-marins qui se sont avancés naguère jusqu'aux environs de Port-Saïd. Cette incertitude procède de l'absence de nouvelles de La Réunion depuis quelques mois, et, cependant, vous ne devez pas laisser partir un courrier sans m'écrire; vous savez que vos lettres sont mes plus douces satisfactions. Pourvu que les miennes ne vous parviennent pas avec de trop longs retards!

C'est là, il faut en convenir, un inconvénient de peu d'importance auprès de tant de causes d'angoisses et de larmes que la terrible guerre apporte à beaucoup. Il en est de même d'un colis que vous m'avez annoncé; une torpille boche a dû l'envoyer au fond de l'eau. Mais, doit-on s'y arrêter lorsque tant d'existences jeunes et fortes disparaissent en même temps que tant d'existences jeunes et fortes disparaissent en même temps.

Les allemands ont décrété la guerre sous-marine à outrance et ils la font avec toute leur sauvage barbarie : barques de pêche sans défense, navire-hôpitaux porteurs de la Croix de Guerre, sans parler des navires de Commerce subissent, sans merci, l'explosion de leurs sataniques torpilles, car, battus sur terre aussi bien en Europe qu'en Asie, les Allemands ne trouvent que dans ces lâches rencontres une compensation à leurs défaites. Il faut par des bulletins de victoires ?, sur mer cacher au Peuple qui crie famine, aux ouvriers qui font grève, l'imminence de la catastrophe.

**

Une grande bataille est à nouveau engagée sur le front de France, dont la première phase nous est nettement favorable, mais des renforts sont encore et seront toujours nécessaires, et, en attendant le corps expéditionnaire américain, on va faire feu de tout bois, on sent que le drame tire à sa fin : le rideau va se lever sur son dernier acte ! cet acte au cours duquel tout l'Univers civilisé va se dresser contre le fauve germanique, représenté par l'empereur d'Allemagne et sa suite, aussi démente, aussi bassement cruelle que lui.

Après la levée des "bleuets" et l'enrôlement récent des "paquerettes", voilà qu'on envisage déjà le recensement des "coquelicots" je veux dire des jeunes gens de classe 1919 : bleuets, pâquerettes, coquelicots, ce sont nos couleurs dont se ceindra la fleur de notre jeunesse pour courir sus aux boches dévasteurs, ce sont ces mêmes couleurs que cette jeunesse aguerrie fera flotter, au canon de ses fusils, de la Manche au Rhin.

Confiance et espoir, voilà les mots de ralliement, fondés sur le calme et la patience.

**

"Camp-Servière", qui a reçu, le mois dernier ; dans ses baraques, 1 200 sénégalais, s'emplit, depuis quelques jours, de tirailleurs de la nouvelle classe ; 6 groupes de 150 hommes y commenceront leur instruction qu'ils complèteront en France.

L'arrivée de tant d'hommes, le passage des voitures, les sonneries de clairons intéressent fort Andrette qui aime surtout les beaux dadas.

Combien je remercie le ciel qui me permet d'avoir avec moi ma petite famille en excellente santé ; je lui rends grâce de tant de quiétude relative au milieu du tumulte où nous vivons.

Je ne vous parlerai pas de tous les événements heureux qui se sont succédé sur le fond le câble vous les signalent tous, également la grande révolution russe soudaine, imprévue et quasi pacifique. Je veux dire qu'elle s'est faite sans que l'on ait eu à constater beaucoup de victimes.

Que de chapitres d'histoires ouverts en si peu de temps ! Ce ne sont pas des années que nous vivons ce sont des siècles, par le nombre incalculable d'événements énormes qui y sont accumulés. La plus grande sera assurément la paix qui sonnera le glas du caporalisme prussien.

En attendant chacun est toujours heureux de faire son devoir, vivant le présent, confiant en l'avenir!

Oui, ils ont tous confiance des soldats armés pour la croisade sainte, ils ont confiance tous mes compatriotes que j'ai rencontré et cette confiance même fait notre force.

Et moi donc combien grande est ma confiance! Et quand me sera -t-il donné de retrouver mes chers parents de Djidjella? Quand surtout aurai-je le bonheur de revoir La Réunion neuf ans déjà j'ai quitté mon pays? Votre petite algérienne connaîtra t-elle un jour son grand papa de Bourbon"

(ADR, 1 Per 52/15, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, 17 juin 1917)

En 1916, le ministre de la guerre ayant décidé qu'après dix-huit mois de présence sous les drapeaux en Europe, les originaires des colonies ont droit à une permission de vingt-cinq jours dans leur colonie.

Les permissionnaires réunionnais vont subir cette guerre sous-marine à outrance pendant leur voyage de retour. Un poilu réunionnais de retour du front des Dardanelles et de celui de Serbie raconte le torpillage du *Calédonien*, survenu le 30 juin 1917.

Un soldat créole

S'ÉVADE DES BAGNES D'ALLEMAGNE

Un soldat créole, le jeune Desruisseaux, fils de M. Pierre Desrisseaux, l'ancien brigadier de police du Brûlé, s'est évadé du camp où il était retenu prisonnier en Allemagne.

Après des péripéties sans nombre et avoir fait preuve d'un courage, d'un sang-froid et d'une énergie peu commune, notre compatriote réussit à gagner la Hollande.

De-là, il passa en Angleterre où on l'expédia pour France. Le navire sur lequel il se trouvait en compagnie de nombreux soldats anglais, fut poursuivi par un sous-marin auquel il échappa miraculeusement.

Le surlendemain, il apprit que ce sous-marin avait été pris dans des filets. Les Anglais l'y ont laissé "mariner" 24 heures, avant de le sortir du fond de la mer.

C'est la méthode nouvelle, parait-il, quand l'asphyxie a fait son œuvre, il n'y a pas d'indiscrétion à craindre et l'emplacement des filets reste inconnu.

Ils sont pratiques, les Anglais!

Acte de bravoure d'un poilu réunionnais (ADR, 1 Per 52/15, Le Nouveau Journal de l'Ile de La Réunion, 4 avril 1917). "Le 30 juin au matin le Calédonien, escorté de deux torpilleurs français, filait sur Port-Saïd où il devait mouiller le jour même. Tous à bord équipage et passagers se réjouissaient d'avoir échappé aux sous-marins boches qui pullulent dans la Méditerranée et faisaient leurs préparatifs pour débarquer à Port-Saïd. Je venais de boire mon café et m'apprêtais à me faire la barbe, il était exactement 7 h. moins 10, lorsqu'une forte explosion se produisit qui brisa un mât et sépara d'avant du navire du reste du bâtiment. Cette épave ne mit pas deux minutes à couler. Je me penchai alors sur le bastingage pour essayer d'apercevoir le sous marin qui venait de frapper mortellement notre paquebot. À ce moment une deuxième explosion fit effondrer les deux cheminées.

Dès la première alarme, le mécanicien de quart avait arrêté les hélices et ouvert les soupapes. Cette précaution, en évitant l'explosion des chaudières, sauva la vie à de nombreuses personnes. On n'attendait pas pour organiser le sauvetage le coup de la deuxième torpille. Sans folle précipitation, après une courte panique, les radeaux et les embarcations dans lesquelles prirent d'abord place les femmes et les enfants, furent jetés et mises à la mer. Pourvu de ma ceinture, après avoir aidé un compatriote à glisser par une corde dans une embarcation, je sautai par dessus bord et m'éloignai du lieu du sinistre pour éviter d'être blessé par une épave quelconque et je gagnai un radeau de sauvetage sur lequel nous fûmes bientôt au nombre de 30 dépassant de 10 unités le nombre prévu par le Règlement. Nous avions de l'eau jusqu'au ventre. D'autres rescapés se tenaient accrochés aux bords du radeau. Lorsque nous fûmes torpillés le navire qui appartenait au même convoi que le Calédonien, redoubla de vitesse et fila à toute vapeur se dirigeant droit sur Port-Saïd. Un torpilleur vint à notre secours. Il louvoya pendant une heure environ scrutant la mer aux alentours avant de nous recueillir.

À Port-Saïd 70 personnes manquaient à l'appel, plusieurs surprises dans leur cabine avaient disparu avec le navire, comme cette infortunée dame d'un mobilisé père de six enfants qui dans la crainte d'un torpillage était restée son plus jeune enfant dans les bras nuit et jour sur le pont. La fatalité a voulu que le paquebot fut torpillé juste au moment où elle était dans sa cabine occupée à baigner son bébé. Les lumières s'éteignirent elle ne put se sauver ainsi que son frère qui s'était porté à son secours. Parmi les permissionnaires créoles qui disparurent se trouvait Cady Alexandre plus connu à St-Denis sous le nom de Cadine. La nouvelle de sa mort démentie plusieurs fois ne le sera plus hélas! On suppose, car on ne l'aperçut pas sur le pont, qu'il a été blessé, assez grièvement pour ne pas pouvoir se sauver, par l'explosion dans la cale où il se trouvait encore au moment du premier torpillage.

Celui qui nous fit ce récit ajouta que de tous les spectacles qui accompagnent et succèdent un torpillage, les plus poignants sont ceux des femmes appelant au secours ou pleurant la disparition d'un des leurs. Quant aux créoles ils firent montre d'un sang-froid admirable. Pour la plupart bons nageurs, ils se jetèrent résolument à l'eau. Ce qu'ils craignent le plus avec raison sont les explosions qui projettent de tous côtés les épaves les plus diverses".

(ADR, 1 Per 81/18, Le Peuple, 26 août 1917)

Il ne semble pas que les poilus réunionnais arrivés en 1915 en France soient touchés par la lassitude et par la crise morale qui affectent les troupes entre avril et juin 1917. La lettre d'un aide-major réunionnais du 16 juillet 1917 prouve qu'ils accomplissent leur devoir avec orgueil et fierté, même s'il reconnaît que la guerre est dure, très dure et n'a rien à voir avec les souffrances de ceux qui sont à l'arrière.

16 juillet 1917

"C'est dans mon P.S. (poste de secours), sis à un kilomètre des boches, que me sont parvenues – retour de Tunisie – vos lettres si impatiemment attendues.

La santé générale est bonne, c'est le principal ! Qu'importe le reste ?

Il faut que tout le monde souffre! Assurément, la Colonie supporte des deuils! déjà est longue la liste de ses fils morts au Champ d'Honneur, ou sur un lit d'hôpital... J'en ai vu mourir plusieurs! Mais, que jamais, oh, non – plaise à Dieu! – que jamais mon petit pays ne connaisse pas les douleurs d'une ville-martyre!

On se plaint, on souffre... de la cherté des vivres! Ces misères de là-bas!! mais, les misères d'ici?

Ah! devant l'horrible spectacle offert par tant de misères et de ruines, de quelque côté qu'on se tourne, dans ces régions naguère encore opprimées par l'envahisseur, que nous nous taisions.

Plaignons, du fond du cœur, — oh! combien ils le méritent — ces pauvres gens chassés de leurs maisons, maltraités, insultés, dispersés aux 4 coins de la France! Plaignons surtout, plaignons fraternellement ces hommes dont les mères, les femmes ou les sœurs sont de l'autre côté des lignes ennemies, avec lesquelles il leur est permis de correspondre à raison de 20 mots, tous les trois mois, et qui à l'aide de ces seules nouvelles, doivent subir, dans les tranchées les

affres de la séparation et les souffrances de la campagne, chaque minute qui s'écoule pouvant être celle de leur mort !

Non, jamais, vous ne comprendrez cela, car il est impossible de s'en faire une idée, avant d'y être...

J'y suis venu, j'y suis et je puis affirmer que c'est dur, bien dur ! Et, alors que peuvent dire ceux qui, depuis trois ans bientôt, sont dans cette horrible tragédie dont ils vivent, sans cesse, l'épouvantable chauchemar ?

"PRO PATRIA", telle est la devise inscrite dans la poitrine de toutes ces braves et ils lui restent fidèles. Ah! ce n'est vivre quà demi que de n'avoir pas vécu la vie du front!

En Tunisie, ... dans le désert, pendant longtemps j'ai fait mon devoir, non exempt de périls, certes, mais, ce n'était pas tout le devoir, le devoir sublime.

Avec quel orgueil, quelle fierté, chers amis, je puis dire, je l'accomplis ici. Quelles minutes angoissantes et exquises, tour à tour, quand, dans mon P.S. souterrain, arrivent les glorieux blessés qui reçoivent les premiers soins avant d'être dirigés sur l'arrière ; ils m'arrivent souvent mutilés, stoïques dans la douleur, et, combien beaux, couverts de boue, de sang et d'héroïsme... et comme on est fier, ah, oui, fier, heureux, consolés de les pouvoir soulager!

Non, ce ne sont plus "les braves gens"! – suivant le mot historique – ce sont des surhommes, des demi-dieux et comme on se sent petit devant tant de vaillance!...

**

Je vous envoie quelques photos de la Cathédrale de Soissons. Une merveille, que comme tant d'autres merveilles, les boches n'ont pas respectée. Je l'ai visitée, avant de monter aux lignes. Je suis bien, malgré tout.

Mille tendresses et baisers à tous, amical souvenir aux connaissances, à vous ma pensée la plus affectueuse, elle est souvent dans la famille et vous caresse tout particulièrement!"

> (ADR, 1 Per 52/16, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, 11 septembre 1917)

Ordre général N° 900

Le Général Commandant la IIme Armée,

Cite à l'ordre de l'armée.

Le 16me Régiment d'Infanterie.

"Les 20 et 21 Août 1917, sous les ordres du Lieutenant Colonel Colombat a enlevé brillamment et d'un seul élan les objectifs qui lui étaient assignés : sans souci des pertes, des bombardements et des nappes de gaz à réduit tous les nids de mitralleuses, capturé 260 prisonniers dont 9 officiers, ramené : dix mitrailleuses et un canon de tranchée. A rejeté cinq contre-attaques en faisant encore des prisonniers et a maintenu toujours ses positions."

Le Général Commandant la Ilme Armée,

Signé: CUILLAUMAT

* *

Créoles de la Réunion cités à cette affaire

A l'ordre du 16e R.I.

Planesse Pierre, Classe 1911 de Saint-Leu, (Réunion) du 16e, R.I., 7me Compagnie :

"Le 20 Août 1917, établie, en poste avancé, a par un tir de planquement. contribué à repousser une contre attaque ennemie, Fusiller-mitrailleur d'élite, consciencieux, insouciant du danger.

Jaurès aurélien, cl. 1909 de Sainte-Suzanne (Réunion) du 16me R.I. 2me Compagnie.

"Le 21 Août 1917. A donné le plus bel exemple à ses camarades en continuant stoïquement à assurer, son service de guetteur en 1re ligne, dans un très violent bombardement préparatoire d'une contre attaque, a été bléssé à son poste, brave soldat, très dévoué."

Gontier Julien, classe 1909 de Saint-Pierre (Réunion) du 16me R.I. 6e Compagnie.

Les Réunionnais au front (ADR, I Per 53/14, La Dépêche de La Réunion, 8 mars 1918, Ordre général N° 900).

Citation à l'Ordre du jour

Ordre du Régiment N° 259

"Le lieutenant Colonel Debienvre cite à l'ordre du jour du Régiment.

"Louis Adrien Bernard 15-340 Caporal Agent de liaison auprès de son Commandant de Compagnie, s'est acquitté avec bravoure et entra usé de toutes les missions qui lui étaient confiées dans des circonstances parfois difficiles".

* *

Ce brave compatriote a pris part avec la 1re Division Coloniale à la grande victoire de la Somme, il a été décoré de la Croix de Guerre et a reçu son galon de sergent le 9 Juillet 1916, après 15 mois de service.

Il est le fils du regretté Joseph Bernard, ancien contre-maître théorique et pratique de l'Ecole Manuelle d'Industrie.

CITATION D'ARTHUR LORY DES LANDES AVEC ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE,

Lory des Landes (Marie Jean Marc Pierre Arthur) de la Compagnie hors rang, soldat téléphoniste, dévoué et courageux, a fait preuve à plusieurs reprises d'allant et de mépris du danger, soit en allant réparer les lignes sous le feu de l'artillerie, soit en traversant les tirs de barrage pour porter des renseignements, s'est fait remarquer par son sang-froid le 16 Mars 1917, a réussi à se dérober à l'ennemi qui avait envahi les tranchées et entourait son poste, après avoir démonté ses appareils et en emportant les organes principaux, ainsi que les consignes et documents du poste:

Arthur Lory des Landes, né à St-Denis, est le fils de M. André Lory des Landes et de Madame, née de Nas de Tourris.

Les Réunionnais au front (ADR, 1 Per 53/11, La Dépêche de La Réunion, 8 septembre 1916, Citation de Louis Adrien Bernard. (ADR, 1 Per 52/16, Le Nouveau Journal de l'Ile de La Réunion, 17 août 1917, citation d'Arthur Lory.

Le sort des mobilisés réunionnais à Madagascar n'est pas toujours enviable. La lettre d'un soldat de 2º classe du 23 août 1917 du bataillon de Diégo-Suarez en témoigne.

Mon cher Nativel,

"On s'occupe beaucoup des contingents créoles lorsqu'ils s'embarquent à La Réunion : Musique, distribution de cigarettes et chocolats ; représentant du Gouverneur à bord etc : Tout cela est très beau mais malheureusement le bateau parti le contingent n'est plus suivi dans ses pérégrinations. C'est le tort qu'on a. On devrait continuer à s'intéresser à la vie du soldat et la Presse se faire l'écho des réclamations. Et il y en a, car bien des choses auraient besoin d'être portées à la connaissance du Pays. Le soldat qui écrit à sa famille ne se plaint pas de peur de l'affliger.

Nous sommes actuellement d'un fort contingent de créoles ici 2228 environ.

La classe 18 pour laquelle l'instruction a été poussée ment se trouve au Camp d'Ambre, on semble s'être confon instructions ministérielles prescrivant des mesures spéciales pour cette jeune calsse. Bon climat chefs excellents, bons logements.

En ce qui concerne les derniers récupérés arrivés par "Natal" il eût mieux valu les laisser à La Réunion où on aurait pu les utiliser pour la coupe. Ces jeunes gens sont parqués dans les bâtiments de l'arsenal, ils couchent sur de la paille; on s'est peu soucié de leur instruction militaire; il manque d'instructeurs, ils ne sont même pas encore armés. Ces bras auraient été si utiles pour la coupe actuelle, mais dans le militaire il ne faut pas chercher à comprendre.

La nourriture donnée aux hommes n'est pas alléchante, loin de là et sa mauvaise qualité a du être reconnue par les chefs puisqu'ils ont autorisé, (chose inconcevable) les Européens, soldats de 2ème classe comme nous à créer une popotte spéciale chose qui n'est pas permise aux caporaux créoles.

Voilà mon cher Nativel, où l'on est arrivé en pleine guerre alors que créoles et européens font leur devoir sur le front et meurent ensemble pour la même et sublime cause.

Ici on trouve le moyen d'établir toute différence entre eux. Et le créole étant très "mouton", accepte celà. Cependant la création de cette popote et les prestataires seront marqués au "crayon rouge".

Voilà, mon cher ami matières à quelques articles très intéressants. Avec votre plume alerte vous saurez en tirer parti et vous ne ferez que confirmer dans votre journal ce que tous les soldats écœurés ne manqueront pas d'écrire à leurs parents,

Votre ami qui vous serre bien la main.

X

(ADR, 1 Per 82/7, Le Progrès, 9 septembre 1917)

Un aide-major réunionnais est fier des actions de son régiment qui fait partie de la 6^e Armée française lors de la journée du 23 octobre 1917 au nord du Chemin des Dames.

Aux Armées, 25 octobre 1917

"Je vous écris ces lignes en pleine tourmente.

La 6me armée française à laquelle appartient mon régiment, vient de se couvrir de gloire au nord du "Chemin des Dames".

Ce fut une belle journée!

Nos régiments ont atteint et même dépassé les deux objectifs qui leur avaient été assignés.

Ce fut terrible!

Ah! la guerre!

Mourir n'est rien quand on meurt pour la France, mais, quel horrible spectacle que celui d'un champ de bataille et quelles affres que l'imminence incessante de la mort!...

Maintenant, la bataille est terminée...

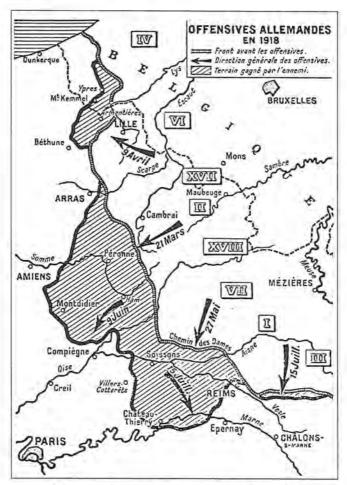
Après avoir dû, 4 fois, déplacer mon P.S. me voilà, avec les survivants de mon glorieux bataillon, à un K de l'ennemi... cet ennemi dont nous avons vaincu les soldats réputés "invincibles" de la garde impériale et de la garde d'Augusta.

Depuis deux jours, ma lettre est commencée, elle devra être écourtée, car je suis pris, nuit et jour, aux opérations et aux pansements, soignant aussi les prisonniers boches – nous en avons fait plus de 8 000 et nous avons pris un butin très important.

Mille baisers".

(ADR, 1 Per 52/17, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion, 27 janvier 1918)

L'année 1918



Offensives allemandes en France, mars-juillet 1918,

Le poilu permissionnaire croit trouver dans le silence, l'elixir de l'oubli. C'est le sentiment qui se dégage du poème du soldat permissionnaire, Paul Malet, écrit le 31 janvier 1918.

Retour...

"C'est le pays natal

Je reconnais la grève,

Les pics se profilant

Sur le ciel clair du soir

Et la maison aimée

Où je reviens m'asseoir

Les heures de l'absence

Ont passé comme un rêve

Rien n'est changé

Sinon que la mélancolie

A mis une ombre douce

Au décor familier.

De la chambre d'autan

Qu'on croyait oublier

Vient entrer une odeur

De jeunesse affaiblie

Et la nuit qui descend

Voile à peine les choses.

Une première étoile

Au bord de l'horizon

Brille et tremble

À travers la tiède frondaison.

Des jardins apaisés

Où se fanent les roses

Le sourire troublé

Des parents est plus vague.

Et le silence même

Est comme un lien léger

Qui remplace les mots

Qu'on ne peut échanger.

Le cœur bat seul

Au rythme éloigné de la vague.

Sans parler on jouit

Des tendresses de l'heure.

Du commun souvenir

Qui rattache au passé

Et dans l'enchantement

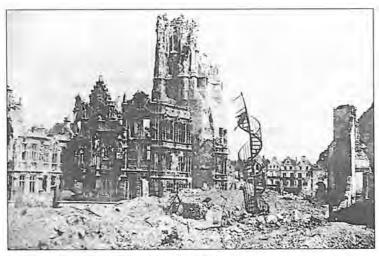
Du couchant effacé

On ne sait plus

Si l'on sourit ou si l'on pleure...

Providence de Saint-Leu".

(ADR, 1 Per 82/8, Le Progrès, 13 février 1918)



Les destructions de la guerre.

L'année 1918 correspond à la phase décisive de la guerre. Dans une première période (mars-juillet 1918), l'armée allemande profite de la suprématie numérique que lui confère la sortie de la Russie pour tenter d'arracher la victoire : une série de coups de boutoir, en Picardie, en Flandres, en Champagne lui apporte d'importants succès mais pas la décision.

L'aide-major réunionnais, le Dr Chabriat, dans sa lettre du 9 juin 1918, fait état de ces attaques allemandes.

Aide-major réunionnais

"Les cablogrammes ont dû vous apprendre, ces jours derniers, la nouvelle offensive allemands, entre Soissons et Reims.

Régiment d'avant-garde, le corps auquel j'appartiens fut aux premières loges ; neuf jours grandioses et terribles, vécus au milieu de dangers incessants, dans la campagne rase, n'ayant pour tout abri, pour panser les blessés, qu'un talus ou une petite tranchée creusée en plein air par nos brancardiers, à quelques centaines de mètres de mes hommes.

Le dernier jour, j'étais à trois cents mètres des compagnies et j'ai failli... être fait prisonnier, car si le Régiment a lutté de toute la force de ses 12 compagnies d'élite, s'il s'est couvert de gloire, se surpassant encore, il a dû, devant un ennemi trois fois plus nombreux, céder du terrain, avant de l'arrêter tout à fait, telle était la tâche qu'on lui avait assignée, se replier et se battre : quelle manœuvre terrible et périlleuse...

Mais, ces hommes là sont des héros qui font fi de la mort, à l'exemple des martyrs. On leur avait demandé de tenir, ils savaient... ou du moins, ils devinaient – dans quelles circonstances "défavorables" – ils devaient tenir, ils ont répondu, de toute la vigueur de leur ardente jeunesse.

Mais le boche était arrêté et le général venait apporter aux glorieux survivants à trois kilomètres des bois où l'ennemi avait été définitivement contenu le tribut d'admiration de la France reconnaissante.

Pour moi, non combattant, mais qui vis si intimement avec les hommes dont je partage les dangers, les larmes me viennent aux yeux des visions magnifiques dont il m'a été donné de contempler la splendeur.

Magnificence dans le mépris du danger et de la mort, noblesse et grandeur dans le sacrifice. Quelle fierté de connaître ces braves. Quel orgueil de les recevoir et de leur donner les premiers soins!...

Oui, je suis content de moi, chers amis, content de ce que j'ai fait, en ces jours terribles, ou sous les rafales d'obus et de mitrailleuses, j'ai soigné sous un arbre contre un talus, les glorieux blessés du Régiment et des corps voisins, en particulier du 12 malgache: j'ai été au cours d'une attaque ennemie, blessé à la main par un éclat d'obus, mais je suis quand même à mon poste, ce qui me valut une 2me citation à l'ordre de la Division.

* *

Oh! ça été dur "très dur, excessivement dur" et j'ai craint bien des fois de ne pas en revenir!... Mais c'est déjà du passé et voici que nous sommes au repos pour quelque temps...

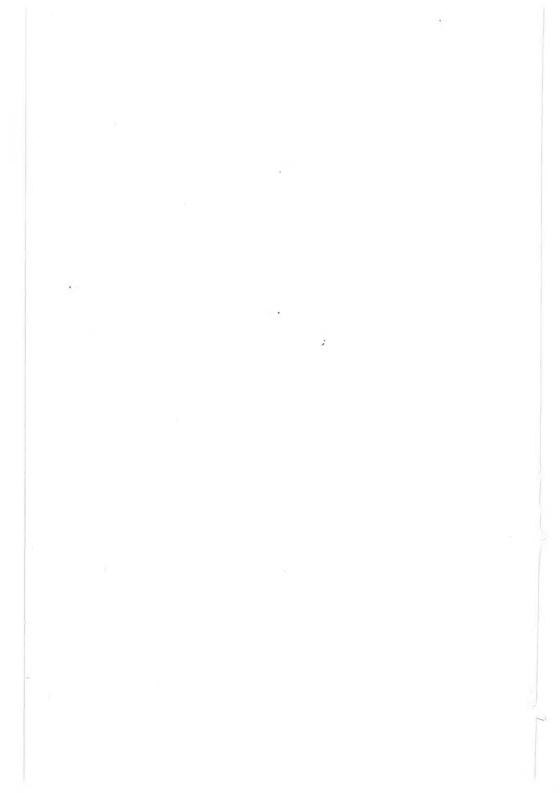
Milles cordiaux souvenirs croyez bien que partout et toujours, même en pleine fournaise, ma pensée vole vers vous tous.

Amitiés aux connaissances. Écrivez-moi souvent, je suis si heureux de vous lire".

Dr. Chabriat

(ADR, 1 P 82/9, Le Progrès, 14 août 1918)

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE



Sources

- A) Archives Nationales Section outre Mer
 C 537, C 538 Dossiers concernant La Réunion de 1914 à 1918
- B) Archives Départementales de La Réunion
 - Documents non imprimés
 - R 50 Mobilisation et temps de guerre (1914-1918)
 - R 55 Dossier des Volontaires pour les arsenaux français (1916)
 - R 57 Recrutement de l'armée (1914-1917)
 - Documents imprimés
 - 1 Per 81/12 à 20, Le Peuple (1914-1918)
 - 1 Per 82/1 à 9, Le Progrès (1914-1918)
 - 1 Per 45/26 à 34, La Patrie Créole (1914-1918)
 - 1 Per 52/9 à 17, Le Nouveau Journal de l'île de La Réunion (1914-1918)
 - 1 Per 53/6 à 17, La Dépêche de La Réunion (1914-1918)
 - T 406, Distribution des prix (1913-1931)
- C) Archives de l'Évêché de Saint-Denis
 - Documents imprimés

Bulletin de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Bon Suffrage (1914-1919)

Letres pastorales et mandements de Mgr A. Fabre pour le carême de l'an de grâce 1899, le carême de l'an de grâce 1900, le carême de l'an de grâce 1901, le carême de l'an de grâce 1902, le carême de l'an de grâce 1903, le carême de l'an de grâce 1904.

Orientation bibliographique

- Ouvrages généraux
 - 1 P. Léon, Histoire économique et sociale du monde, tomes V et VI, A. Colin, 1977.
 - 2 Y. Trotignon, Le XXe siècle, Fayard, 1978.

- Ouvrages concernant la guerre et les questions militaires :
 - 3 V. Bataille et P. Paul, Des Mutineries à la victoire, R. Laffont, 1965.
 - 4 M. Baumont, Gloires et tragédies de la Troisième République, Hachette, 1956.
 - J-J. Becker, Les Français de la Grande Guerre, R. Laffont, 1980.
 - 6 G. Blond, Verdun, Presses de la Cité, 1961.
 - 7 G. Blond, La Marne, Presses de la Cité, 1962.
 - 8 G. Bonnefous, Histoire politique de la Troisième République, tome 2, La Grande Guerre (1914-1918), PUF, 1967.
 - J. Chastenet, Histoire de la Troisième République, tome IV, Jours inquiets et jours sanglants, Hachette, 1957.
 - A. Duchasse, Balkans 1914-1918 ou le Chaudron du diable, Fayard, 1965.
 - 11 A. Duchasse, J. Meyer et G. Perreux, Vie et mort des Français (1914-1918), Hachette, 1962.
 - 12 J.B. Duroselle, Histoire de la Grande Guerre, Édit. Richelieu, 1962.
 - 13 A-H. Farrar Hockey, Le 1er juillet à l'aube (Somme 1916), Presses de la Cité, 1965.
 - 14 M. Ferro, La Grande Guerre 1914-1918, Gallimard, 1969.
 - 15 G. Guilleminault, La France de la Madelon (1914-1918), Le Roman vrai de l'arrière, Denoël, 1965.
 - 16 R.G. Nobecourt, Les Fantasmes du Chemin des Dames, R. Laffont, 1965.
 - 17 G. Pedroncini, Les Mutineries de 1917, Paris, 1967.
 - 18 Maréchal Pétain, Crise morale et militaire de 1917, Nouvelles Éditions Latines, 1966.
 - 19 J. Ratinaud, 1917 ou la révolte des poilus, Fayard, 1960.
 - 20 P. Renouvin, La Première guerre mondiale, P.U.F, 1950.
 - 21 P. Renouvin, La Crise européenne et la première guerre mondiale (1904-1918), P.U.F, 1962.
 - 22 B. Tuchman, Le Secret de la Grande Guerre, Fayard, 1965.
 - 23 P. Waline, Les Crapouillots (1914-1918), Naissance et mort d'une armée, Édit. Lavauzelle et Cie, 1965.

- Ouvrages concernant La Réunion
 - 24 R. Barquissau, L'île de La Réunion, Paris, 1925.
 - 25 A. Brunet, Trois cents ans de colonisation, La Réunion, Paris, 1948.
 - 26 C. Delacroix, Uilisation du créole dans l'œuvre romanesque de M-A Leblond, Mémoire de maîtrise, Centre Universitaire de La Réunion, 1982, 186 p.
 - 27 J. Defos du Rau, L'île de La Réunion, Étude de géographie humaine, Bordeaux, 1960.
 - 28 P. Eve, Le Syndicalisme à La Réunion de 1900 à 1968, thèse de Doctorat d'État, Université d'Aix, 1989.
 - 29 C. Foucque, "Quelques notes et souvenirs 1914-1918" in *Bulletin de l'Académie de La Réunion*, 1927-1928, vol. 9, p 155-208 ou Saint-Denis, Drouhet, 1930, 56 p.
 - 30 S. Fuma, Un Racisme ordinaire, Saint-Leu, 1983.
 - 31 M. Geffroy, Les Poilus de La Réunion. Les Réunionnais pendant la guerre 1914-1918, Mémoire de maîtrise, Université de La Réunion, 1991.
 - 32 J. Hedo, François de Mahy, élu de La Réunion (1870-1906), Mémoire de maîtrise, Université de La Réunion, 1989.
 - 33 J. Hermann, "L'après-guerre pour notre colonie de La Réunion", in La Fondation du quartier Saint-Pierre et autres textes, Saint-Denis, 1990, p. 209-220.
 - 34 A. Hoarau, *Histoire de l'aviation*, *Une page de notre histoire*, Saint-Denis, 1984.
 - 35 F. Hué, La Réunion et Madagascar, H. Lecène et H. Oudin, Paris, 1887.
 - 36 A. Jacob de Cordemoy, "L'île de La Réunion et la Grande Guerre", in Bulletin de l'Académie de La Réunion, 1939, vol. 16, p 27-76.
 - 37 M-A Leblond, Le Miracle de la race, Albin Michel, Paris, 1949.
 - 38 J-V. Payet, Récits et traditions de La Réunion, Paris, L'Harmattan, 1988.
 - 39 A. Scherer, La Réunion, Paris, P.U.F, 1985.
 - 40 A. Toussaint, Histoire des îles Mascareignes, Berger-Levrault, Nancy, 1972.



Table des matières

Avant-propos	p.	7
Introduction	p.	9
I- La Réunion avant et pendant		
la première guerre mondiale	p.	19
Une petite colonie abandonnée qui ne s'abandonne pas	p.	19
Une société cloisonnée fortement marquée par le racisme	p.	49
Une société mal intégrée à l'ensemble français		
et faiblement pénétrée par la culture occidentale	p.	71
II- Repère chronologique		
III- Révélations des poilus réunionnais	p.	87
L'Année 1914	p.	89
L'Année 1915	p.	103
L'Année 1916	p.	149
L'Année 1917	p.	193
L'Année 1918	p.	205
Sources et bibliographie	p.	209

Conception Réalisation



Achevé d'imprimer sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Dionysienne le 28 février 1992. Pour le compte des Cahiers de Notre Histoire Dépôt légal N° 552 – Février 1992.